LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE

ANDRÉ SUARÈS

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE

EN BRETAGNE

Nouvelle édition

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU
1924

LE LIVRE
DE L'ÉMERAUDE

AUTRES OEUVRES DE SUARÈS

POÉSIE

Amour, un vol. in-4°, 1917, *épuisé*.
Bouclier du Zodiaque, un vol. gr. in-8°, 1921.
Images de la Grandeur, un vol. in-4°, 1900, *épuisé*.
Lais et Sones, un vol. gr. in-16, 1906, *épuisé*.
Odes et Péans, un vol. in-4°, 1919, *sous presse*.
Poèmes du Temps qui meurt, un vol. in-4°, 1920, *sous presse*.
Chanson de Psyché, un vol. petit in-4°, 1920, *sous presse*.

THÉATRE

Achille vengeur, un vol. in-4°, 1921, *sous presse*.
Cressida, un vol. in-18, 1912.
Tragédie d'Electre, un vol. gr. in-16, 1905.
Les Bourdons sont en fleurs, un vol. petit in-8°, 1917.
Polyxène, un vol. petit in-4°, 1920, *sous presse*.
Farce de Lanin, un vol. petit in-4°, 1920, *sous presse*.

POÈMES D'IDÉES ET DE NATURE

Sur la Mort de mon Frère, un vol. in-8°, 1904, *épuisé*.
Voici l'Homme, un vol. gr. in-8°, 1905, *épuisé*.
Livre de l'Emeraude, un vol. in-18, 1900, *épuisé*.
Voyage du Condottière, un vol. in-8°, 1910, *épuisé*.
Poète tragique, un vol. petit in-4°, 1921.

CHRONIQUES ET PORTRAITS

Sur la Vie, trois vol. in-18, 1907-1909, *épuisés*.
Idées et Visions, un vol. in-18, 1912.
Trois Hommes, un vol. in-8°, 1913.
Chronique de Caerdal, deux vol. in-8°, 1914.
Péguy, un vol. gr. in-16, 1915.
Remarques, douze fascicules in-8°, 1917-1918.
Commentaires sur la Grande Guerre, cinq vol. gr. in-16, 1915-1918.
Cervantès, un vol. gr. in-16, 1916.
Xénies, un vol. in-18, 1922.

NOUVELLES ÉDITIONS

Sur la Mort de mon Frère, in-18, 1917.
Sur la Vie, in-18, 1919.
Livre de l'Emeraude, in-8°, 1919.
Voyage du Condottière, in-18, 1913.

ANDRÉ SUARÈS

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE

EN BRETAGNE

Nouvelle édition

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, ÉDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1924

Amico Meo

MAVR. POTTECHER

LOTTHARIG.

HVNC SVVM LIBRVM

GRATO ANIMO ET LIBENTER QVONDAM DEDICAV.

ANDR. SVAR. BRITT.

D. P. Q. E.

DIE VII. A. ID. DEC. ANN.

MCM

DÉDICACE

Enn eskopti ar Gerne, war vordik ar mor glaz[1] ...

Je dédie ces reflets d'elle-même à la pierre forte entre toutes, verte et précieuse, d'un cher pays. Et je ne saurais dire, dans l'amour que je lui porte, si j'en ai plus reçu le sang, ou si j'ai plus voulu l'y reconnaître, comme en l'objet que la prédilection choisit.

On est d'où l'on veut être. La fatalité du cœur vaut bien les autres. Il n'est point de lieu où elle ne suffise à rapatrier l'homme. Car, à l'âge où il est venu, qui peut fixer d'où il n'est pas, si son cœur ne fait choix d'où il est? — Notre esprit nous disperse entre toutes les demeures du monde. Mais il en est une ou deux, où

1. *Dans l'évêché de Cornouailles, au bord de la mer bleue...*
Cantique breton.

notre passion nous ramène. Elle en a des raisons puissantes et obscures : ce qu'il y a de plus fort dans l'homme est ce qu'on n'y voit pas.

Il n'est point juste de croire que l'homme reste l'esclave de ses atomes, au même titre qu'un cristal ou qu'une roche. L'homme n'est pas tout entier dans les éléments qui le composent : il en est d'abord la forme. La volonté ni le choix ne sont pas un néant, alors qu'on fait un tout de la race, — cette forme abstraite.

La puissance de la race est en raison de la faiblesse des personnes. L'homme puissant accepte les legs de la nature, mais n'en est point accablé. Il ne consent point à être le serf de la misère, ni même de la richesse qu'il hérite. Sans quoi, rien de plus grand ne se fût jamais vu à la suite de ce qui avait été.

Le royaume des esprits est réglé de toute éternité : mais l'illusion d'un ordre libre lui est permise : c'est celle de la nouveauté. Il en est du cœur de l'homme, comme de la loi qui régit la succession à l'empire : le César romain est libre de choisir le fils qu'il préfère; la rigueur de l'ordre est tempérée par l'adoption.

La vertu de la race est exquise et toute forte dans les âmes les plus simples. Et, en elles, c'est la race qui, vraiment, a seule toutes les vertus. Mais enfin, il est digne de l'homme, et même il plaît à l'ironie des dieux, que l'individu le plus puissant, où la race accomplit ses vœux séculaires, et sa beauté parfaite, soit justement celui qui sorte de la race comme d'une prison, et qui

tende à une perfection, où elle entre, sans suffire à la faire.

Voilà ce que tant d'hommes excellents et presque divins, — quand même ils ne sont pas des dieux pour tous les hommes, ont osé montrer par l'exemple. En eux, la nature a fait voir l'audace unique, qui la porte sans cesse à s'achever en se niant. Jésus-Christ accomplit les Israélites, et les détruit : ils ne sont plus rien après lui qu'une ombre malheureuse, et qui n'a plus ni foyer, ni corps, ni sens.

Socrate est né d'Athènes pour porter le premier coup à la cité heureuse des beaux aristocrates. Qui est plus athénien que lui? — Et le grand César, cet effort surhumain de Rome, accomplissant le destin de la ville, la perd dans l'univers qu'il lui associe.

Je dédie ces reflets d'elle-même, et que je voudrais de la même eau pure qu'elle, à cette Bretagne, la plus noble terre qui soit dans le Nord, à la fin des temps où il y eut des peuples singuliers en Europe et des provinces libres. Le Barbare est partout à nos portes, — je veux dire l'automate saxon, machiné dans les usines de la morale et de l'esprit à bon marché. Le monde nouveau se reconnaît déjà dans les États-Unis, dont le nom odieux semble peindre un univers partout nivelé sous une médiocrité impitoyable.

La Bretagne va mourir, après Venise et Florence, après Paris. Demain, elle sera riche. Peut-être, — illustre

à la manière des gueux d'âme, — après avoir été tout le contraire, riche d'âme et gueuse d'écus. Bientôt, elle aura donc cessé d'être bretonne.

Peuplée, marchande, pleine de bruit et de commis à l'effigie effacée, elle sera peut-être prépondérante en France. Mais elle ne mirera plus dans l'Océan des traits si rares, et sa figure de sirène mélancolique. Voici déjà qu'elle montre le charme inégalé de sa mort prochaine.

Et j'aime en elle, la Belle Émeraude, tout ce qui jette un dernier feu, qui va bientôt cesser d'être, et qui est plus beau sans doute, comme le soleil à l'Occident, de toucher au moment de n'être plus.

19 novembre 1900.

LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE

I

VERS L'OUEST

De Paris à Plou-Gastel. En juin.

Le crépuscule lent d'une journée brûlante planait sur Paris.

Dans l'immense rumeur du soir, c'était l'heure douteuse où les désirs s'allument; où, dans la lumière grise, les lampes ne brillent pas encore; où la foule quitte le travail et court, à pas rapides, vers le repas du soir; l'heure où, frôlant les murs, on voit passer les misérables qui ont faim, dont l'envie aiguise les dents et fait luire les yeux au milieu d'une face blême... La ville n'étouffait plus le bâillement d'une fatigue accablante. Le tumulte sourd bourdonnait, énorme et sans grandeur, que font les pas et les roues, les voix innombrables et les machines. La cohue se précipitait. Une poudre de sueur, de crottin, de sable chaud et de cris vibrait

entre les maisons livides, dans les larges rues. Et l'air empesté était l'haleine de cette multitude.

Dans la gare, un tumulte de fer et de foule. Mais, sur une voie à l'écart, se forme le train que je dois prendre; et déjà l'espace parle d'une pureté nouvelle, d'une liberté infinie. Le dôme d'azur se voûte à une hauteur sublime : et là, comme au seuil d'un étage inaccessible, s'arrêtait le souffle trouble de la ville.

Une vieille attendait sur le quai; elle était chargée de paquets qu'elle s'efforçait de tenir sous les deux bras. De la main gauche elle portait un gros parapluie rouge, qu'elle avait pris par le milieu, comme un cierge, et dont le manche était la mèche brune. Elle avait à ses pieds un sac bourré jusqu'au col et plein de bosses; une corde l'étranglait, et la bonne femme au-dessus des nœuds serrés avait essayé une ganse grossière. Elle regardait avec inquiétude, espérant du secours et le craignant, une espèce de caisse en bois étroite et longue, vêtue d'un poil fauve et ras. Elle ne savait quel paquet laisser choir ou lâcher, pour se défaire des autres. Et voici que, sur la voie, effarées, hochant la tête, tournant les yeux de tous côtés, d'autres femmes parurent, toutes vêtues de noir, en tablier et en châle, comme la première; et, comme elle, laissant voir des regards jeunes sous la coiffe. Les bonnes femmes s'interrogèrent des yeux, et toutes s'étant reconnues, sinon pour des sœurs, au moins pour de proches voisines, elles se parlèrent. Elles posèrent leurs paquets et leurs sacs. Elles convinrent de voyager ensemble; et une nonne, qui vint à elles et prit place dans la même voiture, parut au milieu de ces vieilles comme un ange sauveur.

Plusieurs autres moniales survinrent; et, marchant d'un pas rapide, comme des soldats que presse l'heure, elles ne se quittaient pas : elles allaient en rang, et se cachèrent précipitamment dans un wagon.

Il y avait aussi des prêtres, dont le port était déjà plus libre, et l'air plus assuré. Et quelques-uns avaient la mine haute, et dans un visage maigre le regard paisible.

Des marins s'avancèrent en roulant sur les hanches. Deux ou trois étaient rouges, et un peu ivres; les jambes molles, ils s'écartaient de la ligne droite; et leurs traits puérils étaient durs. Deux ou trois autres étaient maigres, hâves, gris et blêmes : ils avaient l'air grave et inquiet des convalescents, et cette figure un peu hagarde, où l'on croit déjà lire le regret de la vie.

Quelques jeunes filles rieuses, les yeux vifs et les lèvres humides, la coiffe coquettement posée sur les cheveux et vêtues d'une mode nouvelle où la main de Paris avait mis sa marque, coururent vers le train. Elles aussi avaient des sacs, qu'elles ouvraient sans raison : elles se montraient de menus objets, leurs emplettes, et l'une d'elles distribua des friandises aux autres. Elles parlaient le français avec un accent chantant et bref. Passant à côté des vieilles qui s'entretenaient avec la religieuse, d'une voix circonspecte, elles se touchèrent l'une l'autre le coude, et une lueur de malice traversa leurs yeux.

Blonds ou bruns, grands ou petits, ces hommes étaien maigres, sveltes et agiles. Ils avaient des traits précis, et ces yeux d'eau où dort quelque mystère,

Leur geste était décidé. Une simplesse paysanne, une franche hardiesse de marins respirait de cette foule. Elle encombrait le quai: il semblait qu'il ne restât plus une place libre; et le train devait être bondé. Mais en dépit des filles rieuses, des marins et des soldats peut-être ivres, cette foule faisait moins de bruit qu'une autre : on s'interpellait peu, les cris ne s'élevaient que de loin en loin; et le murmure même n'était pas continu.

Déjà, c'était la Bretagne.

Une vague d'azur court dans le ciel profond: peu à peu elle gagne sur le brouillard de la Ville, ces nuages faits de fumée noire en spirales, et ce dôme fiévreux de poussière en fusion. Mais la lueur de la fournaise poursuit longtemps le prisonnier dans sa fuite. Babylone flambe, la nuit, sous le ciel noir et pourpre.

L'air bleu recule. Le dais du firmament se tend plus haut sur le fleuve. Le deuil et le sang se voilent. Les lumières au loin se font plus rares. La nuit était venue, une nuit étincelante, pleine d'étoiles et sans lune, — la nuit qui accomplit toutes les formes. Mais Paris ne voulait pas disparaître. Les bourgs satellites retentissent encore de rumeurs, de feux, d'agitation. Enfin, les petites villes s'éteignent une à une, comme les lampions d'une fête. Et la lumière de la Ville immense, ce rouge reflet d'or sanglant et de brillante poussière, s'efface du ciel pacifié.

L'espace s'élargit. La plaine se déroule sans heurts et sans surprise. L'air vient au visage plus vif. Saines, paisibles, uniformes, les senteurs du soir se répandent;

elles n'ont plus l'odeur changeante et lourde de la fièvre.

La solitude sacrée de la campagne, où l'on entend l'haleine du silence : la Beauce vaste, large et impassible. Sur l'horizon rougeâtre s'était arrêté, comme sur un talus, après la bataille, une armée de nuages obliques, une cavalerie suspendue, des chevaux violets et des dragons échevelés, coiffés de casques: toute la cavalcade rougeoyait dans l'ombre bleuâtre, et campait. Avec elle, sur la plaine, régnait une tristesse auguste.

Enfin la Ville est oubliée. Enfin il fait silence.

Le train roule sur les rails, à toute vitesse, dans la nuit. Vers l'Ouest se hâte la bête de fer, haletante, qui s'ébroue en sifflant, et secoue son collier de fumée : vers l'Ouest, là où la terre finit et où l'Océan s'espace, image du ciel sans bornes.

L'Ouest!... Les mots ont leur magie, et comme les parfums ils évoquent les visions lointaines. L'Ouest a pour moi la féerie de la lumière qui descend, du soleil qui tombe, la gloire passionnée du couchant, le crépuscule sur la lande qui rêve et la splendeur de la mer, cette beauté déserte... Sur l'âme changeante de l'Ouest c'est le prestige de ce qu'elle préfère, le songe de sa demeure ardente et triste, au bord de la mer, devant l'horizon où s'attarde la flamme du jour sanglant, couchée sur l'heure occidentale...

Puis, ce fut la nuit noire, la nuit humide, qui trempe les labours.

Au réveil, le coucou flûta dans la paix des champs. Sur la rivière et la prairie courait la mince brume de l'aube. La bonne petite pluie, qui chuchote et salue mille fois les feuilles, au delà de Rennes annonça l'aurore à la campagne. Elle cessa bientôt; et le jour vert parut dans un voile d'or fin, teinté de rose. L'âme fraîche de l'Occident disait une chère contrée.

Dans une petite gare, on ne parla plus français, et j'entendis la langue dure dont l'accent chante. Je vis les haies mouillées, et les paisibles vaches. Je revis le ciel humide qui sourit de plus près aux ajoncs sombres sur la lande qui lui rend, en rêvant, son grave et mélancolique sourire; le pays où toutes les femmes en noir portent des coiffes blanches, et où les hommes très droits ont l'air supérieur à leur fortune.

Une jeune fille peignait, à la fenêtre, ses blonds cheveux, que le soleil poudrait de miel rosé. Et la fumée s'éleva des toits au soleil levant.

Une ville, un quai désert, où un seul homme parle à grand fracas, un corps énorme, rond de graisse, une figure joviale, une voix qui prend tout le monde à témoin, et à qui personne ne répond; et chacun de savoir, sans le dire, que cet ogre familier jusque dans la mauvaise humeur, n'est pas du pays... Une marchande porte sur un plat des journaux et des brioches, sans les annoncer, sans les offrir : comme on la hèle, elle ne tourne seulement pas la tête à l'appel; elle va du même pas indifférent, et pour un peu semble prête à fuir le client qui crie... En voiture monte un grand homme botté, hâlé et blond, une figure ferme et vive, au front

sec, un jeune seigneur dont les yeux et les gestes brusques trahissent la vivacité intérieure.

Une petite laitière tire par les cornes une grosse vache, à la croupe noire : la bête immobile, entêtée, ne veut pas venir sur la lande : et plantée des quatre pieds sur le sol, la queue collée au flanc, elle est de pierre. Là-dessous, la fillette s'agite : et, quand elle tourne autour de la vaste bête, passant par derrière, l'arc ouvert des jambes écartées semble une porte, où la petite fille va entrer...

Puis, du ciel gris encore, et de la pluie ; un grain violent, que rien n'annonce, une averse brutale, qui tourne court. Dans la prairie si verte, que bornent les pommiers, des poulains galopent, gauches et gais comme de gros enfants au sortir de table... Une vieille, rouge et bigle, le front strié de veines bleues, arrache des pousses claires : elle les tient, vertes entre ses doigts durs et bruns, comme au bout d'une serpe. Et deux petits moulins noirauds, dans le ciel bleu d'eau pure, au sommet d'une hauteur herbeuse, où un rayon de soleil somnole, ressemblent à de gros insectes, qui tirent en arrière une de leurs pattes...

Je revois les prés, l'avoine nacrée, la campagne silencieuse, les espaces verdoyants, et l'étendue déserte, sans villes et sans hommes, les yeux innombrables de l'herbe mouillée, les chênes sur le roc, et, descendant la pente, les houx dentelés que l'on préfère à tous les arbres, quand on les aime...

Et voici, la mer !... Je suis en Cornouailles.

II

DE LA FENÊTRE

A Ker Joz.., en Benodet. Juillet.

Avant de finir en aiguille, la pointe de la rive s'arrondit comme la base d'une tour, à l'entrée de la rivière. Là, une ferme de châtelains rustiques, une sorte de manoir dans les arbres. La fougère couvre les murs jusqu'au toit d'ardoises, usées et blanchies par le temps. Les pierres brunes ont le grain de la peau méridionale, que le soleil et le hâle salin ont tannée. De longs sillons noirs, reste des pluies d'hiver, y font comme des rides. Et la fougeraie est d'un vert plus frais, collée contre ces chaudes murailles.

La ferme a sa tour ronde, couronnée de créneaux, toute vêtue de la même fougère, légère et dense, verte, profonde à l'œil et veloutée comme les algues. Un mur de blocs solides, et fort haut, entoure le petit parc en pente, et le défend de la mer. Posé sur la courtine qui règne, étroite, au-dessus des rocs chevelus de goémons, le mur est percé de meurtrières : les grandes marées

vont jusque-là, à l'assaut. O la calme ceinture qu'un vieux mur, couleur de cuir, fait aux vieux arbres, aux pins, aux chênes et aux ormeaux, dans la lumière blonde, tandis qu'au milieu de la pelouse en pente, deux chevaux bruns, le col baissé, broutent le gazon vert!

La ligne des arbres suit la hauteur et la continue jusqu'au bourg par une charmante clairière, plantée de pins : ils ont les pieds croisés, comme pour la danse; c'est le vent en tous sens qui les assembla de la sorte; et toutes leurs têtes égales laissent le soleil filtrer entre les fûts ployés. Parfois le soir, quand le bois est déjà sombre, au fond des branches coule un fil de ciel, comme un ruisseau de bleu céleste.

Les ombres et les rais du soleil dessinent sur le sol montant, doré d'aiguilles de pin, un beau blason, d'or et de sable; et, souvent, le reflet des feuillages sur le duvet de mousse qui protège le tronc d'un arbre, lui fait comme un pied de sinople.

Que cette hauteur modeste est calme! Elle est fine et gracieuse à voir, comme un dessin de Léonard gravé à la pointe sèche. Tout est mesuré dans cette vue: tout est d'un ordre exquis, d'un trait léger et fin. Ce morceau de colline, d'une élégance si discrète, est parfait à sa manière, non sans être émouvant pour l'esprit, quand on songe qu'à deux pas d'ici, le lugubre Penmarc'h entasse ses rochers et que les nuages roulent sur la scène sinistre, où l'Océan joue sa tragédie.

III

LA PAIX DE KERGOAT

En Loc Ronan. Juillet.

Journée délicieuse, où j ai rencontré la paix, comme une blonde vierge, étendue sous les arbres, au détour d'une route, dans un pays secret.

Le soleil lançait de haut sa pluie d'or sur la baie, et la campagne était couchée dans la joie. Une vive langueur, où la jeunesse de l'année se sentait encore, possédait toutes choses, comme un rêve léger. Le rire ardent du magnifique été planait sur la terre sonore : la lumière était suspendue, comme un aigle d'azur et d'or. La brise de mer sentait la violette; et la contrée amoureuse exhalait de toutes parts l'odeur des roses.

Je me trouvai bientôt dans une retraite plus calme et plus heureuse qu'un jardin d'amour. C'était un petit bois, aux branches claires, brillantes de feuillage et de verdure. Les grands chênes levaient la tête, et le ciel

bleu leur souriait. La pluie d'or tombait sur la terre brune, en feuilles blondes, comme la fable-conte que le dieu jouait avec Danaé. Et, sous les chênes, posées comme des mains tranquilles sur les genoux, méditaient les blanches tombes.

Elles brillaient, ces pierres de granit, plus égales et moins vieilles que les roches, où se fixe le goémon. Elles étaient sans pensée, sans regret et même sans mémoire : mais elles jouaient en silence avec le soleil et les feuilles, qui jouaient avec elles. Quelques-unes étaient sans nom, et par là plus paisibles.

Au delà des chênes, dans le ciel bleu, la tour de la chapelle; et les noirs martinets dansaient leurs rondes autour des hautes fenêtres, fleuries de lys... On entend bruire le moindre frisson de branches; et la mouche qui bourdonne sur une fleur a des échos dans l'air qui vibre. Les oiseaux, ravis de plaisir, pépient dans les arbres; et l'on voit, sur les pierres tombales, leur ombre qui fuit, quand ils passent de branche en branche.

Un vieux mendiant, aux traits graves, courbé sur son bâton, au bout de l'allée me regarde : il est des pèlerins qui déjà remplissent le pays, pour le prochain Pardon. Ses yeux d'eau pure me parlent. Il me croit ici pour les miens, et m'en sait gré. Il a peut-être reconnu l'empreinte de mes genoux... Et son regard me propose des prières.

Priez donc, vieil homme. Il s'agenouille. Il est très doux de faire ployer les genoux, sans violence, au vieil enfant chenu qu'est l'homme. Il est très doux de faire

prier ce passant pour cette jeune femme, que la terre couvre, et ce marin inconnu...

La fauvette s'égosille en chansons dans le grand chêne. Il me semble entendre le soupir profond de la mer... O calme retraite, dans la lumière!... O paix de Kergoat!

IV

LE FOL ET LA SŒUR BLANCHE

A Pen-Ker... En juillet.

La Religieuse causait sur le chemin avec la femme de Le Corre, le charpentier. La Religieuse est une grande et forte femme, plus ample encore dans sa robe de bure et sous le manteau vaste, qui semble d'un seul lé : son visage n'en paraît que plus petit, emprisonné sous la cornette, serré par le linge roide, si blanc qu'à l'ombre du matin, on le voit teinté de bleu. C'est une figure grosse comme le poing, aux traits secs et trop pâles : le front ne se montre pas : et l'on est frappé du regard, presque indifférent, qui tombe de deux yeux ronds, et d'un bleu presque blanc. La femme de Le Corre, elle, parle d'abondance. Le désir de plaire à la Bonne Sœur, le plaisir de causer avec elle, et même une certaine fierté d'en être jugée digne, se disputent la bonne femme, courte et osseuse dans sa lourde jupe : parfois, elle étend sa main aux doigts tannés, tandis que la Religieuse cache les siennes dans ses larges manches. Elles

s'entretiennent de Gwénoc'h, l'Innocent, qui, cette nuit, a fait du bruit dans le hameau... Il appelait, mais il n'a pas su dire qui : il ne se comprend pas lui-même, le pauvre gars; à l'ordinaire, il est bien doux, et il ne ferait pas peur, même à un enfant... Dame, il n'aime pas les étrangers, non, par exemple; mais il n'a pas si tort, donc... Et, ma sœur, pensez-vous qu'il porte bonheur, comme on dit, à ceux qu'il regarde? Je le croirais, s'il vous plaît... car, s'il n'a pas plus de raison qu'un enfant de deux ans, c'est que la main de Dieu est sur lui... Jusqu'au matin, pourtant, il a couru de côté et d'autre...

— Précisément, dit la Religieuse. — Il est venu, une heure avant l'Angélus, frapper à la porte de la chapelle; et il est resté là jusqu'à ce qu'on l'ouvrît...

— Vraiment? dit Mme Le Corre; voyez donc...

Et elle soupire de plaisir; elle lève la tête vers le ciel doré du matin. On n'entend que le coucou lointain, et le murmure de la mer prochaine, aussi faible que l'haleine des feuilles dans la forêt.

Derrière le bouquet d'arbres, où les deux femmes se tiennent à l'ombre, voici Gwénoc'h en personne qui se montre, marchant de ce pas incertain des enfants, qui ne vont nulle part, et s'arrêtent à tout ce qui les intéresse. Gwénoc'h est très grand, une figure molle et sans couleur, de blonds cheveux bouclés, fins et rares. Il est plus qu'étrange à voir, vêtu d'une longue robe, et portant au cou la fraise plissée des petits enfants. Il ne répugne point dans ce costume, parce qu'il semble lui convenir mieux qu'un autre, et qu'en dépit de ses vingt

ans, il en a les gestes. Mais surtout un sourire plein de bonté pare sa face glabre ; et la même lueur éclaire ses yeux pers et sa bouche maigre : une douce expression de bête docile, qui demande pardon, et qui ne s'étonne point qu'on la rudoie.

Il s'approche des deux femmes, qui le regardent venir ; mais on dirait qu'il ne les remarque pas ; et il se penche sur le sol, examinant avec intérêt une pierre qu'il ramasse. Il a l'air triste et las.

— Vous n'étiez donc pas en paix, cette nuit, Hervé? lui dit la bonne Le Corre, d'un ton sérieux.

— Oui ; qu'avez-vous, Hervé? Pourquoi êtes-vous venu à la chapelle? Pourquoi vouliez-vous y entrer? Il ne faisait pas encore jour : vous savez bien qu'elle était fermée...

La Religieuse parle d'une voix basse et brève ; malgré elle, sa parole est sévère ; et sévère aussi son visage : à l'ombre de la cornette, il est amenuisé, réduit, lointain, comme la tête qui parle par une lucarne, et qui semble découpée au ciseau.

Gwénoc'h ne répond rien. Il sourit sans niaiserie. Il a l'air d'en savoir bien plus que les autres, et de voir ailleurs, où ils ne voient pas. Absorbé et distrait à la fois, il n'inspire pas de dédain : un sentiment plutôt fait d'inquiétude et d'attente... Dans la lande, au delà du petit bois, des alouettes s'élèvent lentement...

Passe un vieil homme, qui salue et qui dit :

— Ne savez-vous pas? M. Trévannec est mort, cette nuit, un si bon chrétien...

Les deux femmes s'étonnent et déplorent la perte.

— Et vous, Hervé, fait le vieillard à l'homme en robe d'enfant, qui, d'un doigt distrait, tourmente sa collerette, — avez-vous compris ce que je viens de dire?... Quelqu'un vous est mort, qui a fait beaucoup de bien à votre pauvre femme de mère, comme à vous... Vous irez à l'enterrement, j'espère? C'est pour demain matin, Hervé, n'y manquez pas.

Le Fol a maintenant l'oreille au guet, du côté de la mer, comme s'il écoutait quelqu'un. Il ne dit toujours rien. Les deux femmes le contemplent avec surprise, avant de se séparer: et la Sœur, d'une voix douce, l'invite :

— Hervé, venez tantôt à la maison.

Le vent se lève, plus fort: et l'Océan roule. Le Fol reste seul, silencieux: et le voilà sombre, les traits pleins de terreur...

V

NAIK

Elle est née dans son village, près de Kemper, à l'orée des bois qui vont de Cornouailles en Arrez. De tout temps, sa famille a vécu dans le pays. Elle est de race paysanne, jusque-là très pure. Et si son père avait su qu'un jour elle s'irait marier sur le bord de la mer, il en aurait été fâché, dit-elle.

Enfant et jeune fille, elle n'a jamais été bien forte. Une anémie, qui lui ôtait l'usage même de ses jambes, l'a prise vers les seize ans. Elle a longtemps gardé la maison. Puis elle s'est rétablie. Mais elle est toujours faible; elle a peu de sang, et le perd à flots, quand, pour une cause ou l'autre, il lui en faut perdre. Elle a eu trois enfants, qui chacun l'ont mise en danger. Le dernier a failli la tuer. C'est pourquoi elle le préfère.

Elle s'est mariée comme elle avait un peu plus de vingt ans. Elle était toute frêle. Elle serait fine encore, si elle ne portait pas la lourde robe des Bretonnes, qui

recouvre un épais bourrelet, sorte de cerceau en crins, où les jupons et la cotte se retiennent. Car, même à la ville, les Bretonnes du peuple n'ont pas de corset. Si Naïk en avait un, sa taille serait longue, mince, un peu carrée et droite.

Elle est maigre. Elle est grande plutôt que petite. Elle a la gorge un peu haute et moins ronde qu'en pente douce, sous l'ovale des seins. Elle est blonde, comme le sont seulement les paysannes de Bretagne : petites filles, elles ont les cheveux de miel; le soleil ensuite les hâle; la blonde lueur prend les tons du cuivre et de l'oignon brûlé. Sinon les blondes d'Italie et de l'extrême Nord, il n'est pas de femmes qui aient les cheveux d'une plus belle couleur, selon mon goût.

Quoiqu'elle n'ait pas trente ans, ses cheveux bouclés sont un peu rares sur les tempes. Et son front en paraît plus grand. Il est d'une vaste beauté, quoiqu'elle s'efface aux yeux qui ne prennent pas garde. Ce front de jeune femme se plisse déjà de cinq ou six longues rides, qui vont d'une tempe à l'autre; et l'air de la mer, la vie dure et active l'ont desséché. N'importe : Naïk a un front d'anachorète ou de sainte, large, haut, projeté en avant, abrupt aux bords, — un front calme, où beaucoup de passion et de pensées auraient la place de s'inscrire.

Mais les yeux sont plus beaux encore, ainsi que le sourire. Ce sont des yeux naïfs, frais à la fois et fatigués, tantôt éteints et tristes, tantôt pleins de vie, quand un sentiment les anime. Ils sont enfoncés sous l'arcade

des sourcils pâles, et le front proéminent. Bien des fois, j'ai regardé ces yeux, y allumant des émotions diverses. Et toujours j'en ai admiré l'étonnante innocence. Leur force vient de là, qu'ils rient, qu'ils pleurent ou qu'ils s'indignent. Ils sont d'un bleu si pâle, qu'il semble décoloré; les pupilles s'en dilatent à tout instant, et brillantes, paraissent immenses. Les plus beaux yeux que j'ai vus, ont presque tous ce signe : plus la pupille peut s'étendre, plus variés et plus vivants sont les yeux. Naïk a les regards d'un enfant: tantôt ils s'étonnent; tantôt, on les diraient vides; et dès qu'un sentiment fort agite le cœur, ils ont l'expression de l'extase. Beauté merveilleuse que celle-là, — et que n'a peut-être jamais la femme la plus belle de la ville. Beauté qui tient du miracle, et qui en fait.

Cette Naïk, cette pauvre femme qui ne sait rien, qui ne lit jamais et n'y pense même pas; dont le front à trente ans montre des rides; dont la bouche, d'un si noble dessin, est gâtée par de mauvaises dents, et le vide de celles qui sont tombées, — cette Naïk, quand elle sourit, les lèvres closes, et qu'un flot de tendresse ou de joie lui monte du cœur, — n'a plus d'âge : elle semble d'une jeunesse aussi neuve que les feuilles. Le sourire à la même douceur extatique, parée, si l'on peut dire, d'une exquise confusion. La peau, restée d'un grain délicat sous le hâle, laisse filtrer une rougeur qui dore le teint, sans en changer brutalement le ton. Mais souvent aussi, et je ne sais comment, Naïk est d'une pâleur inexprimable : ni blême, ni livide; non pas décolorée, mais de la même couleur que ses cheveux; non

pas exsangue, mais comme si, les veines ouvertes, son sang lentement s'écoulait, et qu'il n'en restât plus sous la peau qu'une onde d'or pâle et tiède.

Elle aime ses enfants avec passion. Elle est pieuse comme elle est mère : par nature. Il lui arrive, pourtant, de ne pas assister à la messe, le dimanche : elle le regrette, mais ne s'en condamne pas sévèrement. Elle croit à tout ce que l'Église ordonne de croire. Sa foi est secrète, et elle n'aime pas à en parler. Les raisonnements n'ont point de prise sur elle : au fond elle y voit une sorte subtile de pièges et de tentation : elle n'y veut pas tomber. Elle tient fermement qu'il y a un démon, ennemi du genre humain, et un enfer pour les réprouvés : ce n'est pas du tout qu'elle soit impitoyable : mais elle attache une si haute idée à la joie du paradis et à l'amour de Dieu, qu'elle n'en peut concevoir les bienfaits, sans en redouter le contraire. La même volonté l'anime en faveur du clergé : les prêtres ne sont point des hommes, pour elle : on ne saurait pas lui en ôter le respect : en eux, c'est sa religion qu'elle respecte. Entre tous ses frères, le plus jeune de la famille est bénédictin ; de cinq ans moins âgé qu'elle, longtemps elle l'a porté sur son bras : et elle ne le nomme plus qu'avec une tendresse, où déjà la vénération est près de l'emporter.

Elle est têtue et rêveuse. Souvent, et, semble-t-il, sans penser à rien, elle ne pense pas à ce qu'elle fait. Elle ne nie pas qu'elle est opiniâtre ; elle s'en ferait gloire, plutôt : elle aime les gens têtus comme elle ; et souriante, elle répète le proverbe : « Bretons, têtes

dures[1]. » Forcée de céder, elle est indifférente à ce qu'on exige d'elle, et traîne en longueur : elle s'en remet au temps pour ne pas faire ce qu'on veut qu'elle fasse : et l'y a-t-on pliée, elle serre les lèvres, elle fronce les sourcils, les traits noyés de cette pâleur dorée et si étrange, qui est la sienne.

Naïk a la tête petite, et la figure longue. Le visage est très étroit : les joues droites, très minces, verticales, posées à plat en forme de parois, comme les tempes. L'os des pommettes perce la peau : mais il est très petit. Le menton aussi est long, droit, étroit, d'une noble ligne, sèche et pure. Et tout ce visage anguleux a la couleur du miel, et la douceur de l'oraison.

Voilà la femme d'un robuste marin, brun, tanné comme un sac, trapu, simple et le moins raffiné des hommes. La voix de Naïk est douce, quand je lui parle : mais elle crie avec ceux qui crient. Elle en a les gestes, parce qu'ils les ont. Si son mari n'était pas un excellent homme, et des plus réguliers, Naïk se consumerait de tristesse, elle qui est rieuse, bavarde et de cœur joyeux. Et s'il buvait, elle boirait.

Naïk est la femme comme on en voit, de loin en loin, parmi les paysans de bonne race : les beautés du peuple et de la terre sont en elle. De naissance, elle en a reçu les germes : la vie les étouffe, au lieu de les développer. Prise à onze ans par le roi de Bretagne, elle ferait une aussi bonne reine des Bretons, qu'elle eût fait une

1. *Ar Vretoned*
pennou kalled...

paysanne, mariée à un paysan. Toutefois, tant de beautés cachées, que le regard seul révèle, dans une vie médiocre, ne peuvent arriver au terme : et tout, dès lors, comme en ce pur et doux visage, n'est qu'expression.

C'est ce qu'on ne trouve jamais chez les riches, à la ville et dans la vie bourgeoise. Ceux-là montrent beaucoup plus qu'ils n'ont, et même ils font illusion sur ce qu'ils n'ont pas. Ce n'est pas l'âme qui perce l'enveloppe : mais l'enveloppe qui, pour mémoire, et par ouï-dire, parle de l'âme. La beauté des riches est toute charnelle.

VI

ENTRÉE A BENODET

Fin juillet.

Il faut descendre la rivière de Kemper, ce bras de mer profonde entre des forêts bleues, par une claire journée d'été, ou un après-midi roux d'automne. Mais l'entrée de Benodet n'est jamais si belle que sous un ciel d'orage, quand la nuée est suspendue sur la contrée gracieuse, et que les vapeurs cuivrées ou déjà noires luttent avec le soleil couchant.

Par mer, venant de l'Est, Benodet disparaît dans la verdure. Le temps est doux, un peu sombre. Un ciel agité et pesant, qui présage des grains pour la nuit; et le vent qui fraîchit lance un souffle lourd de menaces. On serre la côte d'assez près; et la vue s'étend au loin sur le couchant, où court la ligne basse de Tudy, et l'arc du littoral, à fleur d'eau, comme une lagune, jusques au coude de Lesconil. On ne distingue pas l'estuaire de l'Odet; mais, par delà, on dirait qu'il pleut sur la rivière. Le blanc de la dune et la noire masse des

feuillages s'étagent sous la tour trop haute du phare en terre. En vain le sait-on : on ne croirait pas qu'une rade s'ouvre au pied de ces hauteurs boisées, tant elle est fermée et tant elle se cache.

Bientôt, on approche. Les deux rives, lentement, se séparent comme des lèvres qui se descellent. Le feu rouge du phare en mer saigne au bord du long crépuscule. Le ciel est d'un velours gris, tramé de reflets jaunâtres, qui ont la couleur de la fumée au-dessus des usines. Sur ce petit pays, l'espace a de la grandeur; les nuages ont du mouvement et du trouble... L'agitation d'un ciel passionné prête une âme nouvelle à la baie rustique, qui n'avait que du charme. Le ciel fait la pensée des pays marins, et leur caractère.

On entre : sur les deux bords, comme une végétation de monstres, les roes couverts de goémons jaunes. La rivière est large plus qu'un fleuve, miroitante, soyeuse. Le courant joue entre les eaux de la marée, comme s'il ne s'y mêlait pas, et qu'il coulât, laiteux, dans un lit élevé sur le lit plus sombre des eaux marines. Une charmante maison trempe dans la mer et disparaît sous les fougères. Un petit bois de pins retient les restes de la lumière, et une ferme très basse, dans le milieu du bois posée, semble un tombeau de chaume, sous les ombres violettes d'un lieu consacré.

Partout on a la sensation de l'eau profonde, un vertige familier pour les yeux. Les courbes de la rivière se dessinent, molles et gracieuses comme des baigneuses couchées : elles se croisent, penchant leurs couronnes d'arbres verts, et prolongent la perspective

en lointains pleins de mystère et de rêve. Ces grands bois se déroulent à perte de vue, crête feuillue de collines. A mi-chemin de la hauteur qui fait face à la petite rade, une prairie en forme de cirque s'étale sur la pente, et cinq ou six chevaux y broutent, pareils à des jouets bruns sur l'herbe verte et froide.

Dans le port, des voiles au mouillage, de petits yachts blancs comme le plâtre dans l'ombre plus épaisse. Prêt à glisser le long du câble, le bac est plein de paysans et de femmes : le vieux passeur, maigre, noir, à la barbe pointue, qui a l'air d'un homme en bois, moins les yeux vifs sous les sourcils touffus, regarde s'il ne laisse personne. Et voici une bonne vieille, sur la rive, qui tout en ramenant les lacets de sa coiffe, crie qu'on l'attende, en brandissant un large parapluie de coton rouge.

Le long du mur opposé à la cale, un peuple goguenard et violent de pêcheurs, le plus souvent silencieux, sont debout adossés à la muraille noire, où ils se tiennent, dirait-on, à sécher. Un long voile nuageux glisse sur la forêt du Cos-Ker, comme une écharpe de soie grise...

Et grise, la petite église entre les larges arbres.

VII

LES VIEUX

Sur la place, à l'Ile Tudy.

Comme les enfants des marins passent leur vie sur la grève, demi-nus, les pieds dans l'eau, poussant des voiles, pêchant des crevettes, cherchant des crabes, se baignant, prenant d'assaut les barques à l'ancre, chevauchant des avirons et se balançant sur les rames, les Vieux restent au soleil, et regardent la mer, pendant des jours entiers.

Ils sont rangés sur le quai, assis sur un banc, le dos au mur. Ils tournent avec le soleil. Ils ne perdent pas la cale de vue. Pas un bateau n'entre ou ne sort, qu'ils ne le remarquent. Et à ceux qui cherchent quelqu'un, ils savent dire où il est : avant tout, les Vieux ont l'air de ceux qui savent. Ils fument de temps en temps une courte pipe de ce tabac qu'ils ménagent ; et, quand ils la bourrent, leurs doigts soupèsent dans le paquet ce qui reste de l'herbe sèche, qui craque. D'autres mâchent en mesure la chique juteuse, d'une bouche lente, sur

un rythme que la parole n'interrompt pas, comme ruminent les vaches.

La plupart, ils restent silencieux. Parfois, ils parlent aux petits enfants qui portent encore la robe; et ils les caressent d'une main rude et lourde. Les enfants plus âgés évitent ces doigts noueux et ces lèvres piquantes, à cause de la barbe dure, ou du poil ras qui perce en chiendent. Et, quand un vieux tient une fillette, souvent elle se dégage; glissant sous la paume de la main, la tête blonde se dérobe; et fuyant, l'enfant s'efface, comme si elle sortait d'une porte trop basse, à la voûte branlante et noircie.

Ils se taisent; mais que n'ont-ils pas à dire? Les garçons ne sont plus aussi prudents qu'autrefois; et les filles ne sont pas aussi modestes. Ils sont jeunes, cependant; c'est à eux de vouloir et d'agir. Les Vieux regardent, et laissent faire. Bien loin de tout approuver, que de blâmes ils auraient à faire entendre : mais ils n'osent point blâmer. Ce n'est pas qu'ils aient peur : c'est qu'il sied aux vieux de se taire. Nulle part, pas même à la campagne, le vieillard n'éprouve plus fortement le sentiment de céder la place : les vieux marins rendent aux jeunes l'hommage fatal qu'exige la force; les jeunes hommes ont le pouvoir que les Vieux n'ont plus. Et le respect des fils adoucit, sans l'effacer, le regret des pères.

Du reste, ils voient tout changer autour d'eux. Plus d'un, qui ne parlent que le breton, a des neveux qui ne savent que le français. Les filles ne sont plus dociles. Elles rient plus haut; elles regardent plus droit; elles

font plus de bruit que les gars. Elles s'en vont, au bras les unes des autres, gagner leur vie à l'usine; et, le soir, de retour, elles dansent, s'il leur plaît, ou se promènent, ou qui sait quoi.

Les Vieux sont là, et ils contemplent. Ils découvrent une voile au plus loin: et quand ils la reconnaissent avant un jeune homme, ils sourient dignement, avec une gravité antique : ils sont contents. Ou bien, ils se jettent un coup d'œil, de côté, non sans malice : ils sont contents.

Ils consultent le ciel et la mer. Entre eux, ils rendent des oracles. Ils supputent le temps qu'il fera demain. Et l'âge de la lune prête à des calculs interminables, par rapport aux marées et aux vents. Un d'eux, quelquefois, s'étire; et d'un pas roide, le dos voûté, va lire le baromètre. On compare; et l'on discute. *Les vents sont hauts... Les vents sont bas... La marée sera bonne... Vent de noroît est comme les belles filles : il se couche tôt et se lève tard... Beau temps au premier quart de la lune, beau temps au dernier, disait mon père... L'ingénieur ne veut pas le croire... Mais mon père avait raison...*

Ils ont des recettes pour tout, pour les avaries en mer, pour les maladies et pour la cuisine. Car *un marin sait tout faire*, et tirer parti de tout. Ils préfèrent le poisson à la viande : *Le poisson veut être cuit, et bien relevé de sel et d'épices... La soupe de congres est la meilleure : mais n'oubliez pas d'y mettre un brin de menthe...*

Ils savent ce qui est bon.

Ils sont pleins de récits et d'exemples. Ils ont beaucoup vu mourir; et pas un seul n'en est venu à fumer sa pipe, là, sur ce banc, les mains à plat sur les genoux, qui n'ait vu la mort de près, bien des fois, et qui n'en ait senti le souffle sur sa face. Ils ont une mémoire qui n'en finit plus, pour tout ce qui concerne la mer, les temps et les orages; et souvent ils ont hérité celle de leur père. A chaque coucher du soleil, ils feuillettent leurs annales. Ils disent : « Le 7 février 1864, ce fut un ouragan comme on en a peu vu... La nuit du 4 au 5 décembre 1895, le coup de mer sur l'île fut terrible, par vent de suët[1] : l'eau entra dans toutes les maisons... » Ils datent tous leurs récits, comme un livre de bord.

Ainsi, ils aiment à narrer. Mais ils préfèrent ne rien dire à conter leurs histoires aux incrédules, ou aux jeunes gens qui ne savent pas écouter. Leur plaisir est d'épiloguer à l'infini sur les circonstances d'un fait : ils ne font jamais leçon; ils la laissent faire à l'expérience. Et, qui les entend, connaît par eux qu'il n'y a rien dans toute la vie que l'expérience d'un fait.

Ils ne reconnaissent plus leur esprit dans celui de leurs enfants. Ils croient où leurs pères ont cru; mais ils voient bien que même si leurs fils s'y rangent, ce n'est plus sans doute : ils choisissent dans les croyances. Pour eux, ils ont appris qu'il y a des fantômes et des revenants : car enfin, il y a un purgatoire, un enfer, et des damnés, n'est-ce pas? Ils savent que d'autres ont

1. Vent de Sud-Est; on prononce *Suette*.

pu en voir, si eux-mêmes n'en ont pas vu: ils ont éprouvé l'efficace d'une prière et d'un vœu faits à propos, en péril de la vie. Ils ont des preuves qu'en terre bénite des morts, tirés de leur châsse, dix ans après avoir été ensevelis, sont sains comme l'œil. Et leurs femmes le savent aussi : car les vieilles, à leur tour, viennent s'asseoir au côté de leurs vieux hommes. Ils se regardent et se comprennent à demi-mot : leurs yeux se sont ouverts dans le même temps, à la même lumière.

Elles, pourtant, disent les nouvelles : si celle-là a été battue par son mari; si les relevailles de l'autre sont faciles; si celui-ci est rentré « saoul perdu »; qui est malade; qui est guéri; et pour qui sonne la cloche des morts. Elles font les oraisons funèbres, rappelant d'une parole toute une existence bien connue. Elles prodiguent le blâme, ou partagent l'éloge. Et tous les vieux y souscrivent, du même avis qui n'a pas besoin d'être soutenu. Là-bas, sur la grève, les frais rires et les pleurs d'enfants.

Les Vieux secouent la tête, et se taisent. Les bateaux rentrent. Le père interrogeant, crie : *Bonne pêche?* Les fils répondent : *Oui* ou *Non*, brièvement. Souvent, ils ne font pas de réponse; et souvent aussi, les Vieux ne questionnent pas. Les bateaux mouillent.

Le soleil descend. Les Vieux regardent toujours la mer, de leurs yeux sombres, bleus comme une pierre enchâssée au creux des orbites, injectés de sang. Tous sont maigres, et leur peau a la couleur fauve des voiles passées au tan... Glabres, ou la barbe longue sous les

lèvres rases, ils semblent tous avoir la bouche fine et scellée sur de grands mystères. Quelques haillons qu'ils portent, de cuir ou de toile, et de ces tons indéfinissables, qui sont ceux des habits où a passé la pierre ponce du soleil et de l'océan, sur leur dos ces hardes ont une forme noble, et cette suprême décence qui est l'accord du vêtement et de celui qu'il couvre.

Et, jusqu'à ce que la nuit ou la brume soit répandue partout, enveloppant la mer, les Vieux ont les yeux sur elle, et regardent le large, où ils ne vont plus.

VIII

TRIOMPHE DES BARBARES

Au Pont-l'Abbé. En septembre.

Ils sortirent de l'église en menant grand bruit, et de ce pas militaire qui sonne comme une offense, parce qu'il semble prendre possession. Les moineaux s'enfuirent, et les petits enfants prirent peur : ils coururent, patauds et se balançant dans leurs robes lourdes, comme les canards se hâtent ; et ils s'assirent, faisant des yeux ronds, à l'autre coin de la place herbeuse.

Il y avait là deux Yankees et leurs trois filles. — celles-ci non moins semblables entre elles, que ceux-là entre eux : cinq redoutables créatures en bois et fer articulés, même air, même cheveux, même regard, et peu s'en faut même costume : — deux palefreniers secs et glabres, au crâne étroit ; cinq nez pointus sur cinq cols de linge droits ; cinq voix nasillardes, aussi insupportables à entendre que les crécelles et ces jouets d'enfant où l'air, dans une vessie gonflée, fait vibrer une hanche de métal ; les deux hommes fumaient la pipe

courte de bruyère; les trois femmes suçaient des sucreries rouges, vertes, violettes, pareilles à des bouts de chandelles; tous de haute taille, et les épaules carrées; les hommes lançaient de bons mots avec des jets de fumée : à tout, ils mettaient peu de paroles et un air de suprême importance; les femmes égrenaient des rires nasillards en montrant des dents sans doute fausses puisqu'elles paraissaient l'être : ils s'avançaient sur un seul rang : la force fumant la pipe aux côtés de l'élégance. Tous cinq proclamant de toute leur personne : je suis riche; je vous méprise, pauvres, pêcheurs de rien, paysans incultes, ignorants du dollar et du téléphone; je suis moi; nous sommes l'Amérique... — Derrière eux venait un Français qui faisait sa cour, qui les imitait en tout, et qu'ils traitaient avec un dédain parfois brutal, lui laissant entendre qu'il ne serait jamais comme eux, en dépit de ses efforts.

Ils venaient de Brest, et parlaient de la rade. Ce n'était rien, si on la compare au port de New-York. L'un des palefreniers haussa les épaules, et rit en toussant, à la façon des abois : il assura qu'on ne ferait jamais rien de ce pays; à la bonne heure, si les Américains prenaient en mains la Bretagne... « Nous ne serions pas forcés, disait-il, d'aller demain à Penmarc'h en voiture : ni chemins de fer, ni hôtels convenables, ni... » Il n'en finissait pas d'énumérer tout ce qui manque à la presqu'île infortunée, que l'Océan lui-même sépare de l'Amérique. Et les autres d'y ajouter. Par-dessus tout, les Bretons semblaient exciter la réprobation de ces hommes sans reproche; ils ne riaient plus; ils

parlaient avec acrimonie de leur misère, de leur saleté, de leur indifférence; ils les jugeaient stupides. L'une des femmes assura, d'un ton offensé, que les Bretons étaient des sauvages incompréhensibles; et une autre les compara aux Espagnols, qu'ils avaient vus l'hiver dernier : tous admirèrent la vérité de la comparaison; et, de la sorte, ces Américains eurent le plaisir de confondre deux peuples de l'Europe dans le même mépris. Le plus âgé de la troupe fit observer que la Bretagne ressemble encore à l'Espagne en ce que le sol est très riche, et qu'on n'en tire pas parti : « Ainsi, disait-il, je sais qu'il y a de la houille dans tout ce pays; et, en vérité, oui, on pourrait exploiter de grandes mines autour de Kemper. Croyez-vous seulement qu'ils y pensent? Ils ont un peu gratté la terre autrefois, à ce qu'on m'a raconté; mais ils sont trop paresseux... Pensez à ce que les Américains feraient ici : tout le pays serait couvert de chantiers et d'usines;.. Kemper serait un grand port de commerce;.. il n'y aurait qu'à élargir la rivière;.. on ferait sauter à la dynamite... »

Telle était la réponse de ces gens si sûrs de leur supériorité à l'accueil sans fard d'une terre si vénérable. Ils n'avaient vu Brest que pour vanter New-York; et ils venaient de Pittsbourg pour prendre Kemper en pitié. Pas un mot pour cette journée divine, pour cette vieille église sur cette place ravissante, pareille à une aïeule assise dans la prairie. Pas même un regard pour cette ville charmante et rustique. Qui nous sera jamais plus étranger, que ces étrangers-là? — En eux, l'éloignement est multiplié par l'insolence. Et ceux qui

passent avec mépris par la Bretagne valent encore mieux, selon mon goût, que ceux qui s'y installent.

Cependant, sur le quai, des hommes chargeaient avec lenteur une goélette danoise et un bateau suédois. Les Barbares s'avancèrent, du même pas sonore qui signifie la conquête. Les petits enfants, quittant de nouveau leur refuge, se dispersèrent derrière les arbres, aussi plaisants à voir dans leurs robes que des poupées qui courent : deux des plus petits, ronds et lourds comme des demoiselles à enfoncer les pavés qu'on eût enveloppées de jupes, tombèrent dans l'herbe. Les Américaines rirent, mais seulement par moquerie; le rire de ce peuple n'est jamais cordial ni tendre: leur âme ne sait pas jouer: et c'est pourquoi elle est plus fermée à l'art que celle même des nègres.

Le long du chemin de hâlage, au bord de la rivière verte et bleue, des Bretons causaient, tous marins, et parmi eux le pilote de Tudy, homme au visage sévère, noir de hâle et à cause d'une barbe courte, pareille à une mousse épaisse, déjà marquée de blanc. A l'approche des étrangers, tous se turent; et certes si jamais des yeux échangèrent mépris pour mépris, ce fut là. Mais dans toute l'Amérique on n'eût peut-être pas trouvé d'aussi beaux regards que ceux de ces Bretons silencieux, dont trois au moins avaient ces prunelles d'eau profonde où veille la lumière, noblesse d'une race.

IX

LA MER PARLE

Sur la plage, à Kerloc'h. Le 15 septembre.

Elle pleurait, assise, lasse, tombée comme un paquet mou de vêtements. Elle pleurait doucement, sur le banc de bois jaune, une planche, portée sur deux pieux, devant sa maison, une cabane en bois, couverte de chaume. Elle avait contre le genou un enfant malsain, au teint terreux, qu'elle tenait d'une main serrée près d'elle. Dans la cabane, d'autres enfants criaient et geignaient, d'une voix plus forte, étant plus âgés sans doute... Elle ne les écoutait pas; elle regardait droit devant elle la mer splendide et rouge. Elle disait, en bégayant, d'une plainte basse et lente : « Mon Dieu... Mon Dieu... Ah! pourquoi... Pourquoi?... » Elle pleurait doucement au soleil couchant, la misérable. Puis elle se dressa, et resta longtemps immobile dans la lumière merveilleuse de sang et d'or.

Cette femme était encore jeune; elle avait eu dix enfants, et n'avait guère plus de trente ans. Debout, on

la voyait grosse d'une vie prochaine: elle avait l'air accablé : et elle ne semblait pas malade, quoiqu'elle fût enceinte; mais sa figure ronde, aux yeux simples, exprimait une surprise désespérée et d'ailleurs sans révolte. Elle avait ce calme placide des brebis, qui n'est point de la résignation, mais l'aveu de l'impuissance : les brebis vivantes ont déjà l'aspect des brebis mortes, et la seule différence est, dirait-on, qu'elles regardent leur supplice.

Celle-ci venait d'être battue par son homme, un terrible buveur, un marin qui n'a pas son pareil à la pêche, et sans rival aussi pour boire. Il laissait mourir de faim les enfants qu'il faisait au hasard, quand il rentrait chez lui, ivre jusqu'à la folie, sans le sou, ayant laissé tout son gain dans les auberges, ruiné par une bordée de quatre jours. Il cuvait son eau-de-vie en battant sa femme et ses enfants: parfois, il les jetait dehors au milieu de la nuit; et d'autres fois, comme aujourd'hui, il s'en allait, pillant tout ce qu'il pouvait trouver d'économies ou d'aumônes dans la masure, après avoir passé malfaisant comme un orage. Cet homme pourtant n'était pas méchant, un hardi marin, excellent dans son métier, mais une brute déchaînée, une tête bestiale, quand il avait bu: et, avec l'âge, il s'enfonçait de plus en plus dans son vice.

Deux enfants déguenillés sortirent de la maison: ils étaient sales, maigres, et déjà ils avaient les allures sournoises de bêtes craintives, des petits chiens trop battus. Reniflant avec bruit, ils ne dirent rien; et ils s'allèrent jeter sur le sable chaud et luisant de la dune.

La mère restait debout ; et son visage étonné, à l'expression de calme désespoir, était rouge à cause des larmes versées et du soleil mourant. Une intense clarté tombait de ses yeux ; et ce regard, où l'on n'aurait lu en tout temps que des pensées vulgaires, parlait plus haut que l'intelligence : il disait même plus que la douleur ; il racontait mystérieusement, dans les mêmes termes profonds et vagues qui sont ceux de la mer, du ciel et des arbres, le pouvoir, la grandeur de la souffrance et sa nécessité.

La mer souriait, sans bornes : toute ondulée de fleurs, prairie de roses effeuillées, de pollen de peuplier et de violettes, elle frémissait dans la lumière. L'ineffable splendeur de son indifférence !... Elle n'a pas même de dédain : elle ignore, elle est sans pensée, la belle bienheureuse. Sur le sable, le flot a porté une carcasse de chien : un monde de vermine, de poux, d'insectes marins, s'empresse déjà joyeusement sur la charogne...

En vérité ce fut un beau chien : un danois gris, à la gueule carrée, aux pattes admirables, faites pour la course, sveltes, nerveuses, de l'acier tendu de soie grise. Mais quand c'eût été le plus bâtard des roquets, il n'en vaudrait ni mieux ni moins... Qu'en pense la vermine ? Elle n'en pense rien.

Maintenant, le soleil était mort ; et la femme était retombée sur son banc. Son visage n'était plus rouge. Une pâleur presque verte, répandue sur ses traits, lui donnait la couleur d'une morte. Pourtant, elle tenait pressé contre elle l'enfant malsain qui ne l'avait pas quittée ; et, l'ayant pris, elle le couchait sur cette poi-

trine d'où il était sorti, et où il pouvait déjà sentir une misère fraternelle, qui mûrissait dans le ventre, contre son oreille, prête à naître, prête à crier.

Quoi donc, des millions et des millions de misérables ne vivent ainsi que pour mourir? Ils mangent, ils boivent, ils dorment, ils goûtent l'amour; mais ce n'est qu'un masque, et seulement afin qu'ils meurent. Quoi donc? des besoins qui ne finissent pas, et un plaisir de rien, un spasme court: quelques muscles, quelques organes aux longues habitudes, que rien ne trompe, à qui la privation est continûment douloureuse, et dont les joies sont brèves?... Et là-dessus, la mort?...

Oui, chantait le sourire de la mer. Oui, c'est la loi Il ne faut pas changer un grain de sable à la vision. La bête de proie sublime, la vie, n'a que faire de ces plaintes. Elle se vante de ne pas penser et de ne rien plaindre. Que la mer délicieuse soit la sirène qui module, ou la gueule ouverte du monstre, qu'elle dévore ou qu'elle rêve, — que pas un atome ne soit changé à la vision..

X

LA DANSE

A Kermorgan-en-Plo... Juillet.

Elles dansaient dans la lumière violette du couchant, où couraient encore les vapeurs d'une journée d'orage. Non loin de l'entrée du manoir, sur le pré dansaient les jeunes filles. Elles étaient dix; et l'une d'elles, assise au pied d'une croix, chantait la ronde, d'une voix argentine.

Le soleil descendait; et l'ombre s'allongeait sur l'aire lointaine, comme une eau noire que frange un ruban de soie grise. La prairie rendait son âme de parfums, respirant la fraîcheur du soir après la chaude journée; et les feuilles préludaient par un murmure au concert prochain des étoiles. Vers le fond du vallon, les orges mûrissaient; et l'on entendait en sourdine la fraîche mélodie du ruisseau.

Elles dansaient, les jeunes filles, toutes vêtues de noir, en coiffes blanches, pareilles à des sœurs qui se chérissent. Leurs pieds retombaient doucement sur

l'herbe molle, et ne faisaient pas de bruit. C'était une danse sans folie, un lent balancement, où l'on voyait les rubans de la coiffe flotter autour des visages, comme sur les rochers les algues marines, et les coins de la collerette blanche se soulever comme des plumes sur les seins.

Elles se tenaient par trois: et tantôt elles faisaient une ceinture à la prairie: tantôt elles y erraient en courbes sinueuses, comme l'eau d'une fontaine qui s'épanche, dessine des méandres et cherche son chemin. Quand elles faisaient face aux derniers rayons du soleil, la bouche de l'une brillait, semblable à l'églantine rouge que mouille la rosée; une lumière triste et tendre, telle une lampe derrière les carreaux d'une maison solitaire, vacillait dans les yeux de l'autre: et ces filles modestes ouvraient à leur insu des lèvres, qu'un soupir d'ardeur avait seul décloses.

Tout d'un coup, et s'effaçant derrière ses compagnes, la plus belle des danseuses quitta la prairie. Et toutes se mirent doucement à rire, en disant : « Tinaïk, Tinaïk... On sait bien où tu vas... » Un jeune homme, d'une grande et noble taille, s'avançait vers Corentine qui s'avançait vers lui. Ils échangèrent tout bas quelques paroles, tandis que la danse était suspendue. Et sans doute ils ne voulurent point s'y mêler. Mais, au contraire, ils s'en furent à pas lents, le long du pré sombre, à la lisière du bois. Une odeur de miel et d'absinthe montait de la prairie. Des oiseaux, confusément perchés sur les branches, volaient en silence d'arbre en arbre, pareils à des pensées perdues qui vagabondent,

Et les deux amants s'éloignèrent, en se tenant par le petit doigt : quand elle joignit le sien à celui que lui tendait son ami, elle sourit, semblable à la lumière du soir sur la mer; elle ne voyait point devant elle, et heurta du front une branche basse : les gouttes de la pluie récente s'éparpillèrent sur son front en joyau virginal.

Et quand tous les deux disparurent, les jeunes filles reprirent la danse, chantant avec celle qui n'avait pas quitté le pied de la croix :

Autrefois, quand j'étais une jeune fille, j'avais un cœur si ardent.
Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais...
Hélas! j'ai donné mon cœur pour rien,
Hélas! je l'ai mis où il n'y a plus ni joies, ni plaisirs...
Adieu, mes compagnes, adieu pour jamais...

XI

TUGDUAL

Entre Rosporden et Carhaix. En automne.

D'un pas incertain et lourd qui s'enfonçait dans la boue noirâtre, Tugdual, venant de la petite ville, descendait la route rapide, déjà ravinée par la pluie. Il avait les bras collés au corps, et ne faisait pas un geste; il marchait pesamment, la tête baissée sur l'épaule, et au bout de ses bottes éculées, comme des taches jaunes étaient collées des feuilles mortes. Soudain, il se jeta dans le fossé vaseux, et se coucha tout le long contre la haie. Il levait la tête, et, coiffé d'un vieux béret, il l'appuyait aux bruyères humides. Son visage respirait un ennui impassible. C'était un homme très grand, aux larges épaules, qui semblait très fort et usé par la passion. Son vaste corps était osseux et maigre sous les haillons. Il avait la figure basanée, comme du cuir fauve; des yeux au regard trop fixe, d'un bleu sombre et luisant de métal, au creux des paupières gonflées, dont l'éclat morne rappelait la nacre blême, une double

et longue ride partageait son grand front par le milieu, depuis le nez jusqu'aux cheveux noirs; et ses mains étendues, quoique gâtées par le travail, montraient une belle forme. Il paraissait souffrir beaucoup; ou plutôt, il avait l'air d'un homme qui a souffert, et qui souffrira bientôt encore, dans un moment de répit. Ses traits durs et tirés vers la mâchoire disaient qu'il avait bu.

Il rêvait là, étendu comme un cadavre sur la terre boueuse; et déjà c'était le soir. Quand, ayant enfin tourné les yeux, il vit venir du haut de la route un prêtre, qui sortait de son presbytère adossé à l'église, la dernière maison du bourg. Il se redressa d'un bond: il se roidit; et les traits crispés, sans penser même à secouer ses habits souillés de fange, il reprit son chemin d'une allure sèche et saccadée, comme si ses membres eussent été de fer ou de bois. Mais, de loin, le prêtre l'appela par son nom, et n'eut pas à le répéter : Tugdual s'arrêta. Il restait immobile, regardant devant soi, sans tourner la tête. Le vieux prêtre fut bientôt près de lui, un homme de haute mine, aux yeux noirs, vifs et sévères; tout son visage glabre et son vaste front avait la couleur du vieil ivoire; il était nu tête, n'ayant pas eu le temps, dans sa hâte, de prendre un chapeau. Il mit la main sur le bras de Tugdual, et lui dit :

— Vous avez encore bu?... Avant-hier, pourtant, vous m'aviez donné votre parole...

— Eh bien, je n'ai pas de parole, répondit Tugdual d'une voix rauque, sur un ton bas.

Vous avez une parole, Tugdual; mais vous ne la

tenez pas. Je vous ai vu passer... Je vous ai vu sortir de l'auberge. Où allez-vous?

— C'est mon affaire, monsieur le recteur...

— Non, c'est la mienne. Vous savez ce que j'ai promis à votre pauvre femme...

— Laissez-moi... lâchez mon bras, monsieur le recteur. Je vous dis de me lâcher...

— Vous ne vous en irez pas ainsi. Il va faire nuit: et il pleuvra...

— Il ne pleut pas sur les morts.

— Restez ici. Vous dormirez au presbytère...

— Vous m'avez chassé une fois: je n'y rentrerai plus... c'est juré... Je l'ai mérité, du reste; et vous ne pouviez pas me garder...

— Ne pensez pas à ce qui s'est passé, il y a longtemps. Vous êtes un honnête homme, Tugdual...

— Je ne suis pas un honnête homme, monsieur le recteur. J'ai envie d'être mort.

— Venez avec moi...

— Je ne veux pas. J'ai envie d'être mort. Laissez-moi tranquille, — dit-il avec irritation, après un silence: mais il ne fit pas un geste de son bras, où la main du vieillard était posée. — Que me voulez-vous enfin? reprit-il d'une voix grondante; et ses yeux brillaient d'une flamme hagarde, comme une lampe dans la fumée. — Dormir?... Aller chez vous?... Non. Vous êtes trop près du cimetière...

— Votre femme vous a tout pardonné, Tugdual: elle vous aimait.

— Je ne l'aimais pas, moi. Je l'ai tuée.

— Non, que dites-vous là?

— Je l'ai tuée, que je vous dis. Je le sais mieux que vous...

— Ce n'est pas vous, Tugdual, qui l'avez fait mourir: elle est morte de chagrin, et parce que Dieu l'a permis...

— Je vous dis que je l'ai tuée... C'est moi, son chagrin, — fit-il avec une irritation violente.

— Obéissez à la pauvre créature, puisque vous vous repentez ainsi, Tugdual...

— Je ne me repens pas... Je l'ai tuée, et j'ai bien fait...

Le prêtre regarda longuement l'homme qui lui parlait de la sorte, plus roide sur ses pieds que jamais, et dont les lèvres frémissaient, fébriles. Il soupira, pensant : « Je n'en tirerai rien ».

Cependant la nuit grise tombait du ciel gris. Tout le ciel bas pesait sur la route noire et les arbres sombres, comme une pierre funèbre, sans une veine plus claire, une dalle de grès, uniformément livide. Un chat-huant froua, dans le fourré des hêtres: et un coup de vent pluvieux fit grincer au loin la girouette.

— J'ai envie d'être mort..., répéta Tugdual avec lenteur; et, pris de colère : — Ah! voyons, laissez-moi aller!

Et d'une secousse rapide, il se dégagea de l'étreinte du prêtre. Dans ses yeux vacillait une lueur d'égarement sinistre. « Cette nuit... Cette nuit même... » murmurait-il.

Le vieux prêtre le suivait du regard. Et Tugdual s'éloigna d'un pas raide et saccadé, entre les haies funèbres sous le ciel morne.

XI

BUCOLIQUES DE SEPTEMBRE

En Benodet.

Ayant trouvé le champ libre, le troupeau quitte la lande, taureau en tête. De-ci, de-là, les vaches tirent de la haie une branche molle, une tige verte. Elles mordillent au passage, et ne s'arrêtent pas. Elles sont cette fois à la promenade. Elles vont sagement, balancées sur leur large croupe, comme les barques sur la vague. Elles lèvent un peu la tête de côté; on dirait qu'elles cherchent à voir le pays, et que le taureau noir les guide : parfois, il se retourne à demi; il les regarde venir, quand elles s'attardent. Il les conduit ainsi jusque sur le phare. Elles foulent la terrasse dallée, qui sonne sous leurs pas; elles frottent leur museau contre la grille, où rien n'est vert, ni tendre, ni bon à manger. Une, les cornes passées sous la balustrade, médite, et rumine, tirant la langue entre les barreaux.

Le matin est bleu comme les myosotis; il sent la fleur

et le sel; la brise tiède est un souffle, un frisson dans une lyre d'or.

Cependant, le taureau noir s'est enhardi jusque sur les roches. D'un sabot délicat et sûr, il va plus loin que le phare; il descend sur les pierres trempées que le jusant découvre; et il se campe sur le dernier roc, où la mer se brise. Le bloc noir et brillant d'eau se confond avec le sabot noir de l'animal, et lui fait un socle. Il contemple avec attention la rive, que la lentille de son gros œil reflète, inaltérable. Dans l'air si bleu et si clair, sur la roche où le soleil n'épanche pas encore sa vague blonde, on dirait moins le taureau que l'ombre d'un taureau même...

Hommes et femmes, nous avons un sexe pour les animaux; et leur nez le leur dit. On s'en aperçoit, quelquefois, à la campagne.

Six mauvis de bruyère s'égayent du joli matin; le soleil se lève à peine, et ne touche qu'un bord de la rivière. Les minces oiseaux volettent allègrement sur un petit chêne : ils s'y posent en quinconce, comme des bougies sur un candélabre vert; ils dansent, en sautant d'un léger bond; d'une branche à l'autre ils vont, se suivant tous et gardant leur ordre.

Le yacht descend le flot, rasant la rive; il porte sans doute vers les îles, à la chasse des goélands, une bande de jeunes hommes en savant équipage, casqués, bottés, armés. Et les oiseaux, pleins de joie, se posent sur la haute voile, si claire dans l'ombre bleue. Un coup de

feu, un coup de crosse ; et trois des mauvis tombent. Le soleil gagne le yacht et la rivière ; et sur la voile blanche, il éclaire quelques taches sombres, un peu de plumes, de duvet et de sang.

Solennellement, au chaud soleil, un cortège s'avance du chemin crayeux sur la lande. Pieds nus dans les sabots, une jeune fille aiguillonne d'une mince baguette une grande vache rouge : la bête souffle et fait l'indocile : deux paysans, le chapeau en tête, et sans veste, marchent sur les flancs ; un troisième, au bout du champ, surveille le petit taureau pie, qui meugle, en donnant de brusques coups de corne, le front bas. Le beau matin de septembre est déjà brûlant. On mène la vache au taureau.

La large jeune fille, aux joues rouges, pousse la vache devant elle ; et les hommes la présentent à l'étalon qui renifle, bave et, dressé sur les sabots, bondit contre la femelle, comme un cheval qui se cabre. La vache se dérobe ; et le mâle, irrité, retombe en beuglant. Deux des hommes rient, sur une parole brève que le plus jeune a lâchée ; l'autre reste grave et ne dit pas un mot.

La forte fille aux hanches larges ne fait plus un geste ; un de ses bras lui pend le long du corps ; de l'autre, qui tient la baguette, à grands coups distraits, elle frappe la haie devant elle, ayant un peu tourné la tête, et semblant regarder les buissons.

Un composé de plantoir rond et mobile, de spatule qui flaire, et de bêche solide, un instrument à forer, à remuer la terre, à arracher, à renifler, c'est le groin. Et

les oreilles du porc rose sont des plats à barbe, truffés et luisants.

De bonne heure, fouettés par la brise fraîche, les cochons viennent en se dandinant sur la lande verte. C'est un de ces matins clairs, où la campagne semble lavée, vêtue de neuf, tant elle est gaie, et brille propre.

Ils sont deux porcs, trois truies et deux petits cochons noirs aux soies encore lustrées. Un des ménages marche en avant, la truie serrée contre le porc, et se donnant des coups de tête, quand les groins toujours baissés se rencontrent sur quelque ordure. Ceux-là sont blancs, de petite taille, le col énorme et ballant : quand ils se tournent, la queue en fouet entre les fesses, le poil cessant avant le dos, ils ont l'air nu, et leurs grosses cuisses roses sont d'une nudité obscène qui n'est pas celle des animaux.

Une truie géante, haute sur pattes, grande comme une génisse, roule bord sur bord, fouillant de tous côtés avec une espèce de hâte allègre, et découvre enfin une fosse, au coin le plus retiré de la lande, où les maisons d'alentour font leur vidange. Aussitôt de s'y jeter, comme un nageur plonge. Sa masse enfoncée fait comme une pierre dans un étang : elle éclabousse de toutes parts une pluie d'immondices. Elle s'avance dans ce bain jusqu'à perdre pied. Quand elle en sort, la truie rose est plus noire que les cochons noirs. Elle est teinte d'ordure. Elle répand une puanteur d'égout. Toute la lande pue d'elle. Les deux petits porchers rient aux éclats, et poursuivent la bête qui grogne.

Par la barrière ouverte, la vache rousse entre dans le jardin en fleurs. Elle regarde, circonspecte, si ni l'homme, ce dieu terrible, ni le chien, son ministre puissant, esclave mobile, plein de bruit et de malice, ne la guettent dans le beau jardin, où tout est bon à manger, si vert et si frais encore. Tout en tournant les yeux, elle met le moment à profit, et happe une botte d'œillets, un bouquet de chèvre-feuilles et des jacinthes juteuses. Inquiète et toujours broutant, enfin elle se rassure : un festin inespéré. Depuis le mois de mai, rien de si savoureux sur la langue. La bonne herbe est telle que de l'eau sous les babines : et, en outre, l'herbe nourrit. On peut même se frotter le front piqué par les mouches contre les branches de pommier, non sans mâcher quelques pousses. Et ni le dieu, ni son soldat terrible, qui vaut mille mouches à lui seul, ne donnent signe de vie. Ce jardin est un paradis perdu, rendu aux vaches. Il faudrait peut-être avertir les autres, là-bas, sur la lande sèche.

La Rousse beugle. Et soudain le dieu accourt avec son chien, et le bâton au bout du bras, ce bras divin, incalculable, qui fait tout ce qu'il veut, qui va loin. Cris, abois. Un grand coup sur la croupe. La vache détale en soufflant.

XIII

FIN DE FÊTE

A Saint-Gw..., en Pen-Marc'h. Septembre.

Ils commencèrent la fête après les prières. La journée était très chaude.

Les auberges en plein vent, longues tentes couvertes de bâches vertes, s'ouvrant d'un seul côté, laissaient voir une foule d'hommes et de femmes assis autour des tables en bois blanc, dans l'ombre noire : les marins et les paysannes entraient par groupes; ils s'offraient à boire, et vidaient les verres en riant; puis, sortant d'une auberge, ils passaient dans une autre. Elles formaient une sorte de rue couverte; et, sous les toiles d'un vert d'olive poussiéreuse, où s'étalait en lettres noires le nom du tavernier, c'était une enfilade d'espaces obscurs, pleins de fumée, qui évoquaient l'idée d'étranges cavernes, refuges propices à des méfaits; sur le seuil, les servantes s'empressaient lentement, à la mode bretonne; le long des tables, et jusqu'au fond sombre de ces salles dressées sur quelques piquets, on

distinguait les verres qui brillent, les rubans des femmes, et les broderies jaunes des gilets.

Un air de plomb tombait; et sur la place bruissait le tumulte des pas et des paroles. A mesure que le soleil déclinait, la chaleur se fit plus étouffante. Les paysans dansèrent au son de la bombarde: et l'on entendait rouler le rythme des pieds lourds sur la terre dure. Puis, beaucoup s'en furent à la hâte pour dîner. D'autres demeurèrent, et se mirent à boire d'un air résolu, cloués sur leur chaise, et comme décidés à ne jamais s'en aller de l'auberge. Ils restèrent silencieux, quelque temps; et la fête parut dormir, pour une heure. Au crépuscule, tous, peu à peu, revinrent, à la façon des fourmis, rares d'abord et clairsemés, grouillement noir ensuite; la foule s'entassa entre les tentes; et lentement, comme monte la mer, grandit l'orgie.

Les hommes et les femmes, les enfants et les vieux, tous buvaient, — et chacun semblait sortir de soi-même pour prendre un caractère nouveau : son être de boire. Un homme chantait, couché contre un mur; et quelques paysans, l'ayant vu, l'interpellèrent; ils n'obtinrent pas de réponse, et, campés devant lui, ils se mirent aussi à chanter. Il y en avait d'étendus, tout de leur long, comme des morts : ils ne faisaient pas un mouvement; et quand la lumière d'une lampe éclairait leur tête, on apercevait un trou rond et noir, la bouche ouverte, au milieu d'une face raidie. Dans un coin, un vieux homme, aux lèvres crispées, saisit une poule par les pattes, la coucha le bec en bas, et se mit à lui piétiner la tête à coups de botte : la poule cria violemment comme pour

faire un œuf, et battit des ailes; ses pattes se roidirent; quelques plumes grises se détachèrent; et le misérable œil rond roula au bout du bec, comme si la poule avait picoré une lentille. Deux enfants, d'abord effrayés, ouvrirent la bouche en *o*, et, s'étant regardés, rirent.

Un homme chantait, assis sur un escabeau. Quelques autres arrêtaient tous les passants pour les faire boire. Les femmes burent aussi; le café, mêlé d'eau-de-vie, dans les grandes tasses, était du noir de la mauvaise encre, et l'alcool y faisait des yeux, comme de l'huile. Un marchand gras et blême, la mine sérieuse, à peine déridée de loin en loin par un sourire, allait et venait, au milieu de la joie; et, calme, il tirait du cidre ou de l'eau-de-vie aux tonneaux, d'instant en instant. Vérifiant d'un œil rapide les pièces et les sous, une bouteille dans la main droite, de l'autre il les enfonçait sans bruit dans une large sacoche, serrée à sa ceinture par une courroie jaune.

Le bruit croissait; la foule se pressait, patiente. Elle formait des groupes lents, qui demeuraient sur place et parlaient en buvant, tandis que sur le terre-plein l'on voyait aux lampes fumeuses se balancer les danses. Point de propos obscènes : dans les yeux une lueur de chaude gaieté qui, peu à peu, se fit plus brûlante, comme la flamme s'élève de l'incendie; et plus tard, dans toutes les prunelles, se répandit l'ivresse de la violence, ou un rêve malsain de tristesse... Le long crépuscule versait peu à peu dans la nuit.

Des enfants avaient bu; et leurs bouches crispées ne pouvaient plus cesser de sourire, comme si les muscles

des lèvres avaient été soudain paralysés. Une femme, qui riait, fit goûter l'eau-de-vie à son nourrisson au maillot : il se mit à cracher, comme un chat; puis, il bava de plaisir, tirant un bout de langue blanche pareil, entre ses joues rondes, à une amande fichée dans une pomme.

Deux femmes se disputèrent aigrement : et une jeune fille pâle, derrière elles, semblait attendre qu'elles eussent fini, déjà résignée à passer la nuit dans cette attente. Un homme roide, contracté, adossé au mur, comme une poutre, d'une main infatigable étalait sa barbe d'un seul côté : des poils lui restaient aux doigts; il les regardait en souriant, d'une mine hébétée. Près de lui, sans qu'il y prît garde, une femme assez âgée, grasse et très blanche, larmoyante, tomba contre la muraille : elle récitait, sans se lasser, les premiers mots de l'*Ave*. D'anciens matelots se donnaient le bras, hurlant, les yeux effrayants, la tache sanguinolente de l'ivresse sous les paupières; et d'autres pêcheurs se taisaient, plus terribles encore, à cause de leurs faces fermées, aux grands traits roides : tels des rocs, pleins d'ombres, crevassés de noirs reflets; quelques-uns parfois tressaillent brusquement; un d'eux bave en serrant les dents, et la salive jaune coule, lichen sur ce menton rasé; un autre psalmodiait une histoire : à la fin, on le fit rouler sur la grève, d'un coup de poing.

Un ou deux Anglais, ivres aussi, matelots d'un navire à l'ancre, furent pris à partie; et les couteaux luirent. Mais, le gendarme inquiet parut; et le groupe se dispersa. Un prêtre passa, portant une face rouge sur une

soutane maculée. Un grand paysan roux courait sur le chemin, criant des défis : à toute force, il voulait se battre; et son œil mauvais de bête qui ne se connaît plus, avait la couleur vitreuse et striée d'une groseille à maquereau, jaillie ronde de l'orbite. Quelques gars couraient lourdement derrière les maisons, poursuivant des filles, dont on entendait le rire étrange, haletant, où l'appel du désir se mêle au cri de la crainte, et où déjà l'on surprend le râle de la fureur sensuelle. Beaucoup de femmes erraient, incertaines, cherchant leurs hommes du regard; à l'abri des salles basses, par les portes ouvertes, on voyait une foule noyée dans la fumée des lampes lugubres qu'un brouillard étouffait, couchant les flammes, et d'où s'élevait un brouhaha grave. L'énorme crâne chauve d'un paysan avait roulé, du milieu de sa poitrine, contre la table : l'homme ronflait, les jambes écartées en compas, d'un pied de la chaise à l'autre : parfois, il se secouait : il crachait comme s'étranglant : et la tête retombait : près de lui, un enfant se tenait, peureux, silencieux et pensif.

Au loin, grondait un tumulte confus. Les femmes avaient l'œil brillant, comme verni sous une laque de flamme. Assise sur une pierre, une belle fille blonde, l'air à la fois honteux, cynique et égaré, se tenait le buste renversé, la gorge droite, souriant avec une sorte de délice navré... Rouge elle-même, à demi ivre sans doute, une femme courte, aux gros doigts gonflés, fouillait son homme endormi, et lui prenait le reste de son argent. Une autre, abandonnée, regardait avec haine son mari qui riait, gai d'insolence, et plein d'une obsti-

nation terrible dans le plaisir de son vice : « Hé, hé quoi?... » répétait-il. Sous une tente en toile verte, une bande d'amis et de parents hurlait : on eût dit des fous; les uns violets, les autres blêmes, ils poussaient ensemble leurs cris, et brusquement ils se taisaient ensemble. Un vieux, au nez long et pointu, frappa un coup solide sur la table, qui fit sauter les verres; et tous se turent encore, étrangement.

Par troupes de quatre et de cinq, des matelots passaient, d'une allure débrayée et brutale. Les plus à craindre n'étaient pas les jeunes gens; mais les hommes de quarante ans à cinquante. On en voyait, les yeux en sang, à fleur de tête, la lèvre rase, le menton comme encadré de cuir noir par une bande de barbe courte; ou bien, les sourcils en broussailles, les favoris incultes, ils avançaient un mufle luisant et rouge. Un frappait du plat de la main dans le dos d'un large singe roux, aux prunelles fauves, et dont les yeux semblaient un cercle d'ébène lamée d'or. Un autre, aux grasses oreilles poilues, percées d'un anneau de cuivre, crachait longuement devant lui, comme s'il avait voulait tracer sa route. Un autre encore mit sous le nez de son voisin un gros poing velu de roux, semé de lentilles jaunes; et le voisin découvrant ses dents, fendait sa bouche sur un rythme lent, à la manière des vaches, quand elles mâchent, et rejetant automatiquement la tête sur son épaule...

Le vent de mer soufflait au-dessus des roches, et sa large haleine agitait les cheveux et les rubans sur ces têtes violentes. Mais l'arome salé de l'Océan lui-même

ne chassait pas une odeur terrible et lourde, partout répandue : quelque chose de profond, quelque chose de triste comme le remords à l'ancre dans le crime, pesait sur ces hommes. Il flottait un air de meurtre, une lueur farouche; et, comme une vapeur, était suspendu le délire...

XIV

LA BELLE DU MAIL

Au Pont-l'Abbé. Un jeudi de septembre.

L'après-midi d'été resplendissait dans l'espace. Une claire ardeur était suspendue entre le ciel bleu et la terre lumineuse; tout était blond sous le soleil; à l'ombre, tout était bleu. Dans les petites rues de Pont-l'Abbé, trop étroites pour que la lumière touchât le sol, il faisait presque frais, comme sous une voûte de pierre, et sur les places, la chaleur tombait joyeuse, impitoyable aux yeux, telle que l'est aux oreilles une fanfare.

La grande place du Marallac'h, plantée d'arbres en son milieu, sommeillait entre les maisons arides. Mais sur les vieilles pierres aussi, le soleil d'été jette un charme, un réseau d'or. Et le ciel bleu, comme un sourire, dort sur les tilleuls. La place est presque vide; le mail déjà presque désert. Les chalands ont quitté le marché sous les arbres, et les étalages des fripiers, où luisent encore au milieu du drap noir et des habits, le velours jaune, les broderies rousses et la soie. Il ne

reste plus que quelques femmes qui, le porte-monnaie à la main, hésitent entre le désir de l'emplette et la dépense. Les fripiers ploient leur marchandise, en recherchant les plis anciens. Un ou deux paysans attardés causent avec des marchands, comme eux vêtus à la paysanne. Dans un coin, une fillette essaie un tablier bordé de bleu ; et rieuse, elle cambre le corps en arrière, pour voir l'effet de l'étoffe sur sa robe... Un grand matelot, maigre et roux, qui semble une statue de cuivre, planté dans un rayon de soleil, cause lentement avec deux Bigoudens [1], au coin de la rue Pen-ar-Happ : un vent léger, un souffle délicieux agite un moment les rubans de velours sur les chapeaux de feutre noir, au grain frisé de peluche : et l'un des hommes se découvrant, éponge du mouchoir son crâne chauve, rouge et ruisselant de sueur en gouttelettes égales, comme celles de la rosée, le matin, sur les pavots... Ils parlent sans se hâter, comme pour mieux se sentir perdre leur temps. Le matelot, entre ses doigts disjoints, tient un gros, un vieux porte-monnaie, dont le cuir vert est fendillé d'écailles, gonflé de pièces et de sous... Là-bas, entre les deux places au soleil, la rue étroite semble un canal bleu entre deux disques d'or...

Et voici qu'au bout de l'allée, non loin de la Communauté des Religieuses Augustines, arrêtée et parlant à un marin, je vois une jeune fille merveilleuse. Je la

1. C'est le nom qu'on donne aux Bretons du pays de Pont-l'Abbé, où ils forment sinon une race distincte, du moins un clan singulier par le costume, l'accent et les mœurs particulières.

contemple, frappé d'admiration. Elle pouvait avoir vingt-deux ans. Elle était grande et svelte même sous le costume de Pont-l'Abbé, qui alourdit toute taille; et même sous la coiffe bigoudène, la forme de son visage restait d'un pur ovale. Elle laissait voir de ses cheveux, dont les boucles longues étaient de la couleur du filin roux, quand il brille au soleil. Elle avait de longues mains blanches et des lèvres en arc, de ce pourpre délicat et brûlant qui est propre aux œillets.

Qu'elle était belle dans sa souple jeunesse... Mais l'air de ce visage en était la merveille : on ne sait quoi de chaste et de voluptueux ensemble, de grave, de paisible et de séducteur, comme si une âme enfantine et courtisane s'épanouissait à la même heure dans la fleur de ce corps. Qu'elle était belle, et plus que tout, de sembler si inconsciente. En vérité, une beauté seigneuriale : la grâce de celle qui est sûre de toujours séduire, et qui n'a jamais trouvé un homme qu'elle ne l'ait soumis et charmé. Elle me rappelait la fauve et tranquille Vénitienne, que Titien montre dans sa chambre et que Carpaccio promène dans les fêtes. Elle souriait à peine, indifférente. Le noble être, plein de vie, de rythme et d'harmonie, sans une réflexion, sans une ombre... Je ne me lassai pas de l'admirer, capable de tout, avec la même tranquillité douce et le même sourire, capable même de passion, et pourtant de ne jamais servir qu'au désir.

XV

UNE HUTTE

Chemin de Ker-Loc'h... 20 octobre.

On remarquait cette hutte pour son air sombre, quoi qu'il y en ait bien d'autres plus misérables. Elle était collée au sentier qui va vers la dune, comme une verrue sur une joue; elle semblait tomber d'un côté, suivant la pente. Une seule fenêtre, si c'en est une qu'une lucarne moins grande qu'un carreau de vitre, et bouchée tant bien que mal, derrière trois barreaux de fer, avec des chiffons et des pierres. La maison ne s'étendait pas sur plus de quatre ou cinq pas de long; on était frappé d'y toujours entendre un bruit de voix, d'en voir sortir nombre de gens, et, tant qu'avait duré l'été, de trouver réunie sur le seuil une compagnie nombreuse. Là dedans vivaient en effet deux familles, dont l'une a dû être dépossédée, depuis, par la mort : le père infirme, et la fille épuisée par la phtisie.

Cet homme avait eu un peu de bien; mais un accident l'avait rendu à demi paralytique. Dès lors, il

s'était couché, comme ils font si souvent, d'un air qui accepte la mort, qui semble l'attendre, et qui se résigne à vivre ou à mourir, peu importe, dans une entière soumission à la fatalité. Il avait vécu, il avait bu, pour consoler son oisiveté; il avait eu des dettes, et ne pouvait pas les payer. Il restait sur le grabat, indifférent aux jours, et peut-être sans regrets.

Cependant, sa fille avait grandi. On l'avait mise en condition. Dans la grande ville où ils l'avaient menée, ses maîtres avaient veillé sur elle. On lui avait appris le ménage et la propreté. Quand elle revint, pour l'été, avec ses dames sur les bords de la mer, elle jouait à la dame elle-même : elle connut les jouissances de la vanité, et le plaisir d'humilier les petites filles, ses compagnes. Elle portait un chapeau; et le dimanche, se rendant à la messe, elle mettait des gants.

Puis, trois ou quatre ans plus tard, comme elle en avait dix-huit ou dix-neuf, tout d'un coup elle quitta sa protectrice. Jamais elle n'en put donner la raison; elle paraissait l'ignorer elle-même. Aux questions elle répondait : « Pourquoi? Je ne sais pas... C'est comme cela... » Elle partit donc, laissa la ville, répliquant à tout : « Je m'ennuie... » et quoi qu'on pût lui dire, elle revint au pays. Elle trouva son père impotent, et plus misérable qu'il n'avait jamais été. Un des créanciers, réduit lui-même à l'extrémité, s'était installé avec toute sa famille dans la maison de l'infirme forcé d'y consentir, et n'ayant pas un autre moyen de s'acquitter. Une chambre longue de cinq pas, dont un

homme, monté sur une chaise, touchait le plafond, hébergea dix ou douze personnes.

Quand la jeune fille fut de retour, elle dépouilla tout ce qu'elle avait appris, et une à une toutes ses bonnes habitudes, comme on quitte un vêtement de voyage; — et, comme on reprend son habit de tous les jours, elle rentra dans ses mœurs de villageoise dénuée de tout. Plus de soins; plus de bains; plus d'eau même, sinon à de rares intervalles; au lieu de porter des gants, quand ses bas furent troués, elle n'en mit plus. Loin de se parfumer, elle oublia l'usage de l'eau claire. Elle parut languir : elle était rentrée au pays, se disant malade : en peu de temps, il fut avéré qu'elle avait la poitrine atteinte. Elle toussait; elle rendait du sang; elle restait comme morte en de longues défaillances. Elle semblait s'en soucier à peine, non plus que de la hideuse misère où elle était tombée aux côtés de son père infirme. Quelqu'un, qui la secourait, ne voyait jamais chez elle la moindre expression de plaisir : elle y paraissait insensible. A quoi rêvait-elle, placide, et le visage encore assez plein? — Mais, sans doute, elle ne rêvait à rien : elle demeurait sur son lit, et n'en descendait plus. Tout lui était indifférent; et peut-être elle-même. Les Bretons ont souvent ce tour oriental d'esprit : ils font à la fortune, bonne ou mauvaise, le même visage qu'un arbre dans la terre fait au temps.

On avait tendu une espèce de loque entre le coin de la salle où le père et la fille vivaient couchés, et celui où se tenait l'autre famille, père, mère et sept enfants,

huit peut-être. Ce soir, après une journée pluvieuse et tiède, j'ai vu par la porte ouverte pouiller le taudis. Ils n'ont pas tous un lit : plusieurs couchent sur des couettes en balle d'avoine; point de draps, ni de couvertures. Il vient de cette chambre une odeur infecte de sueur, de linges souillés, d'enfants crasseux et de lait aigri. Dans un coin, de la paille, des pommes de terre en tas, et une grande poêle mince à faire les crêpes... Chaque fois, là dedans, que quelqu'un quitte sa place et se meut dans l'air chaud de la pièce, — un souffle d'étable en sort, chargé d'un relent de saumure et de transpiration. Posés de travers sur le plancher de terre battue, sont-ce des meubles, ces rares morceaux de bois noir, vernis de crasse? Est-ce un morceau de lard qui pend sous l'âtre, ou un haillon?

Sur sa couche, la jeune fille, à demi assise, tousse sèchement. Elle n'a pas la force de parler aux trois petits enfants qui l'entourent, et qui sont assis dans son lit avec elle : car les enfants de ses voisins, de ses hôtes forcés, passent le temps dans le lit de cette phtisique qui crache, presque mourante, et qui les caresse...

XVI

FIN DU JOUR

En Kerlöc'h. 19 octobre.

Il fait triste et gris. Le crépuscule soucieux d'une journée morose regarde la campagne. Les landes et les buissons s'assombrissent. Les souches d'ajoncs retiennent un rayon de lumière, et le renvoient de côté, louche comme un regard sournois.

Le poulain rouan s'ennuie dans la lande, et tourne sa tête, au mufle naïf de jeune nègre, vers sa mère la jument blanche, qui mâche mécaniquement du foin, tombé de quelque voiture sur la route.

Les enfants rentrent à la maison, un fruit à la main; et la bonne chienne, qui les suit, happe un quartier de la pomme aux doigts du plus petit, qui crie. Au tournant du chemin, la vieille grand'mère, qui toujours se hâte et trottine, traîne son petit-fils, si blond qu'il semble de lin blanc, qui bavarde, qui se cambre en arrière, tirant sur le bras de la bonne femme, et veut aller en canot, dit-il.

Les nuages roulent pesamment à l'Ouest. « Il y a mention de tempête », fait Naïk à la vieille Marie. Et celle-ci de bénir cent fois le nom du Seigneur, pour détourner le mauvais sort de l'orage, et l'éloigner des siens qui sont en mer.

La longue ferme, au coude de la route et du pré, contre les haies où les hauts genêts sont en fleurs, souffle doucement un long, un mince fil de fumée bleue, au-dessus du chaume. C'est une solide bâtisse, en pierre grise qui brille. Et par la porte ouverte, pleine d'une ombre rousse, on voit dans la salle déjà noire, où luisent les charbons rouges au fond de l'âtre une jeune femme debout près du dressoir, qui, les bras arrondis, comme si elle appelait la nuit à elle, range sa coiffe...

XVII

TEMPÊTE

Coup de Sud-Est. Jour d'octobre.

Soudain, le jour d'automne s'est obscurci. On ne voit plus le soleil que par plaques de cuivre, posées de loin en loin au hasard des éclaircies, sur les hauteurs et sur les rives. Partout, entre deux échappées lumineuses, des pans d'ombre tragique, grise de ce gris qui n'est ni le jour ni la nuit, mais qui semble la couleur des éclipses.

Un court moment de silence. L'espace retient son haleine, comme dans l'angoisse et la terreur. L'air a la palpitation morne et lente d'un cadavre qui se refroidit. Dans la lande, le bétail beugle — et, tout au fond du pays marin, sans qu'on sût dire où, un sourd mugissement de mer répond au beuglement des bêtes.

On tourne la tête, du côté où l'on n'a pas pensé à regarder encore : et l'on reste effrayé. Roulent et tombent du Levant sur la mer, d'immenses nappes noires. Tant elles se précipitent, qu'on ne peut les suivre dans

leur galop; et toutes bientôt se confondent. Dans la masse, on ne distingue plus que des étages d'ombre. Sur la base reculée des nuages noirs, tournent en fumant des tourbillons noirâtres, teintés d'ocre et de roux, pareils à la fumée du charbon, dans les villes de houille. Ce ciel lugubre cache l'autre, et s'abaisse toujours davantage sur l'Océan qui verdit, qui se plombe, comme un malade dans l'accès de fièvre pernicieuse.

Les bonnes femmes secouent la tête et disent :

— Le ciel a bien mauvaise apparence...

— C'est la tempête...

A ce nom, elles se signent.

— Hier soir, fait un vieux marin, je l'ai dit : les vents sont bas. Il y aura du dégât avant la nuit.

Et il fume pensivement sa pipe, la tête en l'air, renversée pour consulter le temps.

— *Ma Douée! Ma Douée!*[1] murmurent les femmes.

Et, tout à coup, comme si le monstre était né de l'embrassement du ciel et de la mer, et se déchaînait, éclatant entre leurs faces qui le pressent, le vent se rue avec un cri terrible. La rafale bondit; les hurlements brusques se suivent de si près qu'ils ne font plus qu'une clameur accablante. La mer se forme. Les vagues montent à l'assaut des rocs.

— Pourvu qu'ils soient tous rentrés à l'Ile, fait une bonne vieille, hochant du menton.

Et le vieux marin dit, en breton, à ceux qui sont près de lui :

1. Mon Dieu! Mon Dieu!

Un mot de prière pour les gars qui sont en mer. Chrétiens. Tous se signent : et, levant leur bonnet, murmurent le *Pater*, comme font les mendiants à la porte des riches. Ils mendient l'aumône de la vie.

La nuit.

Tempête.

Un bruit immense remplit confusément l'espace. Les coups de la mer qui déferle, répétés à l'infini, sur un rythme interminable, font penser aux canons d'une bataille géante. La rumeur éternelle roule, comme une basse d'orgue, une pédale sans fin, qui soutient les traits aigus et rapides de la rafale. Le profond murmure des flots sur la grève et les roches sonne en bourdon : une cloche lointaine partout où on l'entend, et qui fait vibrer toute la côte, aux ondes d'un tocsin formidable.

Là-dessus, comme les hauts cordages crient, tandis que la coque du navire, battu par les lames, ahane pesamment, dans les hautes régions de l'air, tout hue, tout siffle. Ululant sur la tête échevelée des vents en cavalcade et des vagues au galop, on ne sait où cachées, les chouettes et les orfraies de l'ouragan donnent un concert sinistre.

Toute la maison tremble. Parfois, l'on ne s'entend pas parler dans la même salle : la poussée du vent gonfle les vitres, qu'on s'attend à voir voler en éclats. Les portes dansent, fermées, entre les murs et les gonds. De tout leur corps de bois, les fenêtres grelottent dans les châssis. Et plus terrible que tout le reste, au large

du ciel, la pleine lune, froide comme un obus de glace et de diamant. Elle illumine la tempête, pareille au regard sans pitié du tumulte. La mer a la couleur de la mort : blanche, livide, l'immensité est comme un champ de neige en révolte, dont l'écaille se soulève, et qui jaillit contre le ciel. Dans l'air flagellé court une odeur cuisante et sèche : la poussière et l'éclat de la lune se confondent. Sous cette clarté funeste, la clameur de l'ouragan, ses bonds sinistres ont la frénésie du délire. La mer est une puissance en folie, échappée dans la rage. Les fous sont lâchés dans la nuit. Et c'est bien un rire de fou furieux, le rire osseux des galets roulant là-bas à chaque flot qui se retire.

XVIII

VISITE AU PHARE

A Benodet. Dimanche 15 juillet.

Tous ensemble, ils vont visiter le phare. Ils sont sept gars, et huit filles blondes, tous en costumes noirs et bleus, parés de velours, et la coiffe blanche ou le chapeau à rubans sur la tête. La bande robuste des paysans marche comme une troupe. Ils tiennent tout le chemin : tantôt, les filles se réunissent et s'avancent sur un seul rang, les garçons fermant la marche; tantôt, au contraire, les couples se forment ; et comme il y a une fille de trop, c'est à qui elle ira. On dirait des enfants à la promenade : ces frais paysans du haut pays entre Spézet et Châteauneuf ouvrent de grands yeux sur la mer : le sentiment de l'un est celui des autres; ils n'ont qu'un mot à dire pour se comprendre. Parfois, ils se taisent tous à la fois : et leur ferme visage prend un air de gravité triste ; parfois, ils éclatent de rire tous ensemble ; et leurs traits sont lumineux : ils ouvrent largement la bouche, et leurs dents brillent. Que ce peuple de Cornouailles, sur le bord

de la mer ou dans les campagnes, partout ailleurs que dans les villes enfin, est d'humeur passionnée... Ils sont brusques et pleins de caprices : ils passent en un instant de la tristesse à la gaieté. Et sur leur figure, au calme monotone de l'oraison succède tout à coup la folie de l'ivresse.

Les filles, elles, ne regardent rien, ni la mer, ni les rochers à pic, ni les belles rives. Elles sentent les regards de leurs amis sur elles ; et rien ne les occupe plus. Quand elles se parlent à l'oreille, c'est d'eux seuls qu'elles jasent ; quand elles tournent la tête, elles les épient, avec confusion ou avec malice. Pour ces bonnes amoureuses, le chemin n'est point ici plutôt que là : il leur en souviendra toujours comme du chemin des amoureux. Deux ou trois sont si contentes qu'elles pensent à chanter : mais elles n'osent pas, n'étant pas chez elles ; leurs lèvres restent ouvertes sur l'air qu'elles fredonnent ; et dans leur bouche qui semble blonde à la lumière d'or, on voit se mouvoir de haut en bas leur langue, comme une palette.

La route brûle au soleil : la lande brille comme un pré vert nimbé de flammes. Les paysans s'engouffrent sous la porte basse et noire du phare. On les entend rire dans l'escalier. « Il fait frais ici », dit l'un. Une femme pousse un cri, et se plaint de n'y rien voir. Les voix s'éloignent ; et le bruit sourd des pas sur les marches se perd enfin. Puis, les voici qui, parvenus au sommet, poussent des clameurs joyeuses. Ils s'entassent sur la terrasse étroite, et font un cercle noir derrière le balcon. Ils découvrent le vaste horizon. La splendeur déserte de

la mer s'offre à leurs yeux : ils s'en détournent, et regardent vers le nord. Ils cherchent à reconnaître le coin de terre où ils sont nés, et où ils seront, à leur tour, des morts.

Une fois sortis, ils se mêlent les uns aux autres, et se prennent à la taille. Mais leurs bras rudes n'ont point de prise grossière sur les épaisses ceintures. A la fin, l'une, la plus jolie, dont les cheveux sont légers comme un rayon, se met à courir; et tous la suivent, chacun emportant sa chacune, ainsi qu'à la danse... — « En voilà une bande! » murmure en riant celui qui reste. C'est un matelot, carré, jeune, d'une force mesurée qu'on sent celle d'un athlète : il est rasé, d'une peau fine comme une femme, le teint rouge à cause de la chaleur et du repas qu'il a fait. Tel qu'il est là, roide sur le chemin, le visage enflammé aux traits tirés et longs, il semble un terme de brique, où s'épanouit la fleur de deux yeux bleus en faïence de Delft. Puis, quand il voit que ses amis sont déjà loin, il se donne un coup de poing sur la tête, et, au galop, part à leur poursuite.

XIX

PETITS BRETONS

En Benodet.

Le petit Lawik veut qu'on lui ôte ses souliers, pour mettre de petits sabots noirs, qu'il tient à la main... Sa mère, occupée, ne s'en soucie pas...

— Laisse ces sabots, dit-elle; ce sont ceux de ton frère; tu vois bien qu'ils sont trop grands pour toi...

Mais lui s'entête : c'est justement ce qui le tente, de faire danser ses pieds dans les sabots du frère aîné, qui a sept ans. Il suit sa mère à la cuisine; il tourne, en trottant, autour d'elle; sous l'âtre, il cherche à la saisir par la jupe. Comme elle ne s'y prête pas, il se met colère; un gros pli se forme entre ses sourcils froncés, et le sang lui monte au front. Il piétine : et il crie, en tendant une jambe :

— Mets-moi-les, *mamm*... Je serai gentil, *mamm*... Je serai mignon à toi... Si tu les mets pas, j'irai le dire à M. le Recteur...

Naïk ne peut se tenir de rire. Et, sans le vouloir,

comme si elle répondait à ma pensée, son fils entre les bras, elle le regarde avec amour, et dit :

– Mon petit Breton, mon petit Breton...

Deux marmots, laids et ridicules, une petite fille de huit ans, au nez pointu, et son frère qu'elle bourre : il n'a pas quarante mois. Ils sont vêtus à la mode des villes par des parents aussi laids qu'eux, demi-bourgeois. La petite et le petit ont un béret de marin ; sur le ruban de l'un, on lit l'*Océan* et sur l'autre, le *Neptune*. Voilà ce que les petits Bretons gagnent à ne plus porter les charmants bonnets du pays ; et quand ils voient passer un de ces admirables petits gars, tout ronds dans leur robe d'infante, les cheveux d'un si bel or sous la calotte rouge, le *Neptune* et l'*Océan* s'en moquent. Ils l'ont vu faire à leurs parents, plus rustres cent fois que les bonnes gens qu'ils prétendent tourner en dérision.

Les petits paysans sont hommes plus tôt que les enfants des villes, par les besognes qu'on leur confie et qu'ils sont forcés de faire. Mais elles prolongent l'enfance en eux, loin d'y mettre un terme avant le temps ; et c'est ainsi que de grands paysans, forts et musclés comme des athlètes, ont une âme enfantine et des regards d'enfants. Les jours de fête, ce sont des écoliers lâchés.

Tous les enfants s'ennuient. Ils ne savent que faire. Ils sont nuls. Ils jouent, faute de mieux. De là, outre la contrainte, que les petits paysans font les hommes si tôt à la campagne, mènent le bétail, vont et viennent aux travaux. Ce sont, d'abord, autant de jeux. La servitude

ne commence qu'à la longueur et au temps régulier de la tâche. Et ces enfants s'ennuient alors, comme tous les enfants.

Ils se vengent en jouant avec les bêtes, comme les petites filles avec les poupons qu'on leur met aux bras.

Un jeu de petits Bretons.

Ils prennent de vieux bâtons: ils y pendent des haillons, d'antiques loques: ils se jettent sur le dos un torchon ou une serviette: puis, l'un derrière l'autre, par rang de taille, et le plus orné au milieu de la bande, ils font la procession.

Ils élèvent haut leurs bannières. S'ils ont un chapeau, ils l'ôtent; et ils tournent à pas solennels, en chantant à tue-tête tout ce qu'ils savent de l'office et de mots latins. Ils vont, d'un sérieux, et sans jamais rire du jeu, tant qu'il dure. On entend interminablement : *Alleluia... ah! — Ora pro nobis — Et spiritu sancto — pax — pax vobiscum.* Le plus petit, en queue, qui n'a pas trois ans et parle à peine, récite : « *Ave, maris tella, tella...* »

Ils jouent à la messe, avec une dignité imperturbable et une sorte d'onction.

Le plus beau, c'est le vieux Crozon, qui croit à toute sorte de signes et de mauvais présages. Il a toujours peur d'une profanation, d'un blasphème, d'un hasard coupable, et que le ciel ne châtie l'imprudent. Excès de respect que lui souffle la crainte extrême qu'il sent de la mort. Il ne peut souffrir ce jeu de la messe. Il prétend que

les enfants, tournant autour de la maison, « font un enterrement », Et sitôt qu'il les entend chanter en latin, il sort en colère de la salle où il fume sa pipe: et, fort irrité, met les petits en fuite, les menaçant de son bâton.

Dans son berceau, sous les rideaux en ogive, le petit Lawik dort. Il est rose, couché sur le dos, un peu penché sur l'épaule droite. Si immobile, que ce charmant sommeil émeut vaguement; le souffle imperceptible, la bouche déclose, la petite lèvre en l'air. Il a le bras gauche nu, mollement posé le long du corps. Il tient sa joue de la main droite: et le bras nu jusqu'au coude est gracieux comme la branche qui porte un fruit. Un bout de ruban rouge descend de ses cheveux blonds jusqu'à ses lèvres; et des boucles presque blanches collent à ses tempes où brille une rosée de sueur.

La vieille femme, à la peau tannée et ridée, comme une outre, vêtue de noir, regarde dormir l'enfant, et dit ses prières. La chienne rentre par la porte entr'ouverte, fait le tour de la chambre, et, voyant tout dans l'ombre disposé pour la nuit silencieuse, — silencieusement aussi tourne en rond quatre fois sur ses pattes, soupire en ramenant sa langue juteuse d'un bord à l'autre de la bouche, et se couche devant le foyer.

XX

ANNONCIATION DU SOIR

A B., le 30 septembre.

Sur la mer, le ciel est une pensée bleue tombée sur des feuilles de saule. Caresse tiède aux yeux, tout est velours de ce qu'ils voient, tout est soie.

Je regarde passer trois longs nuages d'or, fuseaux que laisse échapper de ses mains la journée défaillante : ils courent légers au-dessus des chênes.

La mer terrible est ivre de ses charmes. Mais en vain : si séduisante et si cruelle, dans son repos elle pousse soudain un soupir qui déchire, et qui appelle. Elle est amoureuse, et toujours triste.

L'inquiétude et le rêve se cherchent des lèvres, au bord de l'eau. La roche retient l'algue mouillée. Sur le sable de velours fauve, les cailloux polis luisent comme des pierreries. Le soleil couchant allume des rubis et des topazes sur la plage.

L'inquiétude délicieuse griffe le cœur. Le troupeau cherche la vachère; et le taureau, immobile sur ses

sabots noirs, tend le cou. Les cornes noires de la vache semblent l'ombre d'une fourche dans l'air lumineux. On appelle sur l'autre rive. Un chien qui aboie. Un enfant qui rit.

Puis le silence, tandis que la lumière semble l'écho d'un concert inaccessible. Et la mer murmure.

Le rêve mortel ondule sur la mer. Qu'est-ce que tout cela? La pensée d'un mort, qui médite la vie?... Ou la vie qui s'adore elle-même, dans la langueur? Ou..

On m'appelle, de l'autre rive.

XXI

BRUMAIRE

Un petit port de pêche. En novembre.

La mauvaise saison est venue, qui ne s'en ira plus de cinq ou six mois, hargneuse hôtesse. La Toussaint a mis fin au bel automne. Les jours heureux sont tombés comme les feuilles; et Brumaire arrive pour ensevelir ses morts.

Quelquefois, le matin, le ciel paraît pur : et un clair soleil se lève. Mais on ne gagne qu'une heure; et jamais on n'est sûr de celle qui la suit. La mer elle-même avertit que les gros temps sont établis pour de longues semaines : par une calme matinée, elle se montre encore irritée et douteuse; elle fait prévoir la tempête même au joli temps. Elle se forme dès la veille; et son air mystérieux est celui de la menace. Il n'y a plus de douceur ni d'enchantement dans l'énigme de son sourire.

Novembre enveloppe le petit port d'un suaire. Il fait mauvais, pour les gens de la ville, quand il pleut; pour les marins, ce n'est pas la pluie qui fait le mauvais

temps, — c'est le vent et la brume. Les canots restent à l'ancre : qu'iraient-ils faire en mer? Avec une seule misaine, ils ne vont pas assez dans le vent; chaque lame passe par-dessus bord, et vous couvre d'eau. On ne pêche plus guère. Et la misère s'abat lourdement sur ceux qui ayant fait quelque gain dans la bonne saison, ont déjà tout bu.

Je vois ces hommes entrer en hiver, comme dans une caverne d'ennui. S'ils n'ont le travail de la pêche, cet affût continuel dans le danger de la mer, que leur reste-t-il? Tous ces petits ports bretons sont plongés dans un ennui polaire, qui dure six mois. Encore les femmes ont-elles la peine de la maison, et les souffrances aiguës de la misère : les enfants qui crient, et ceux qui sont malades; le problème éternel de la nourriture, posé chaque jour, et qu'il faut résoudre, coûte que coûte; les querelles entre elles, et les humiliations réciproques : la douleur de vivre occupe. Mais les hommes connaissent le sentiment raffiné de l'ennui. Ils ont l'ennui épais, qui convient à leur nature rude, mais ils l'ont : l'homme des villes n'éprouve pas cette passion triste, il ne sent que son écrasement; et, quand il relève la tête sous la meule, il ne connaît que l'envie. L'ennui de ces Bretons est à celui des raffinés, comme leur eau-de-vie à la morphine et aux autres narcotiques.

Ils se traînent sur la cale, s'il ne pleut pas, le bonnet descendu jusqu'aux yeux, enfoncés dans leur tricot et leur double veste de drap et de toile; les pieds dans les lourds sabots, que fourrent les chaussons. Les uns en loques, les autres rapiécés de tous les bouts; et

d'autres, les moins âgés quelquefois, à l'abri de bons vêtements. Si un rayon de soleil perce le ciel gris, ils lézardent le long du mur humide où se pose la pâle clarté d'or. Ils ne parlent guère; ils n'ont plus rien à se dire. Les enfants jouent et se poursuivent à la sortie de l'école, pareils en tout aux poules sur un tas de sable...

Puis, le soleil se cache; et la brume accourt, épaisse, étouffante, qui bouche l'horizon. Les hommes bâillent; et, la pipe entre les dents, ils aspirent l'âcre brouillard avec la fumée chaude du tabac. Leur esprit est confus et lourd comme la haie brumeuse, où tout se brouille. Ils ont froid. Les épaules remontées, et les mains dans les poches, ils n'osent pas remuer, pour ne pas laisser l'air aigre leur mouiller les os. S'ils rentrent chez eux, iront-ils se mettre au lit et dormir pendant quinze heures? Ils n'ont point envie de leurs femmes... Ils demeurent mornes, et sans paroles. Ils passent alors par un des états les plus nobles du monde : ils rêvent et ne pensent pas. Mais tout est trop obscur dans ces âmes confuses : l'esprit ne distingue point les images qui le hantent, et le cœur ne s'en émeut pas. Et la même humeur, qui fait des poètes, fait des ivrognes avec ces hommes-ci : car, frissonnant d'ennui, et ne sachant que faire, ils vont secouer tous leurs brouillards à la lumière de l'auberge.

XXII

LE JOUR DES ANGES

Près de Plouh... en Pont-l'Abbé.

I

Le bruit doux de la fontaine chantait *Amen* au jour tranquille. Le murmure disait : « Je suis là, je suis là... » et : « Venez... »

Plusieurs paysans parurent sur le chemin. Chacun de son côté, ils venaient avec leurs femmes; et leurs enfants les précédaient. Ils descendaient isolément le raidillon, près du bois humide. Quoique ce ne fût pas dimanche, ils avaient leur air et leurs habits de fêtes. Ils marchaient avec une sorte de gravité; et par la main les femmes tenaient de petits enfants parés comme pour une procession.

Ils ne parlaient pas beaucoup. Se rencontrant, ils se saluaient à peine d'un mot bref. Ils étaient sérieux, et pareils à ceux qui vont à l'église, dans l'intention d'y prier. Les enfants, quelquefois, partaient pour rire;

mais ils s'arrêtaient aussitôt, et leur petite moue d'attention semblait reprendre un rôle. Ils avaient des yeux gais et des mines graves. La petite Yvonnik, ayant vu sa mère rajuster les plis de son tablier, en frappant du bout des doigts l'étoffe sur la hanche, tapotait le sien, tantôt d'un bord, tantôt de l'autre, en se dandinant.

Les femmes étaient larges, dans l'étroit chemin, sous les branches. La plupart étaient jeunes; et il y en avait deux en robe de bure bleue, qui avaient la semblance de gros bluets ouverts, d'une espèce rustique.

Ils allaient en silence, descendant la pente du vallon. La fontaine bruissait sous leurs pas, comme les chuchotements de la compassion. L'humble vallée était vaste par l'air de solitude qu'on lui sentait, et par une grâce farouche. Elle était retirée entre des clairières, comme une bague au creux de la main à demi fermée d'une femme. Il faisait plus doux qu'on ne peut dire, de cette douceur moelleuse qui alanguit l'espace avant les orages. Un peu de brume fluide fumait à l'horizon. L'air était lilas.

Le coucou appelait faiblement dans le bois, de sa flûte en sourdine. Un nuage passa... Et l'eau fut grise.

II

Elle pleurait; et son mari, assis sur un coffre, serrait les lèvres, le regard perdu, résolu de ne rien dire, ni un mot de consolation, ni rien de ce qu'il éprouvait. Il gardait son sentiment comme un secret. Pourtant, sa

femme ayant bégayé dans un sanglot : « C'est... c'est la seconde fois... ah... » — les muscles de sa face se rétractèrent, et il eut les larmes aux yeux...

— Habillez-le, dit-il.

Il se roidit; et, le plat de la main appuyé sur le coffre, il suivit d'un regard avide cette toilette...

Elle, cependant, avait disposé les beaux habits sur le banc d'honneur, devant le lit de famille. Un autre lit était resté ouvert : la mère prit sur l'oreiller un pâle enfant aux blonds cheveux. L'enfant ne faisait pas de bruit, et il ne tendait pas les bras à sa mère. Elle, de ses mains rouges tenait Yvon; et elle frémissait, toute. Les battements du sein soulevait son corsage maigre, tiré vers la taille; et deux sillons de larmes marquaient son menton carré comme à la craie.

Quel enfant sage et doux : d'une pâleur mortelle, en vérité, et d'une docilité taciturne qui faisait mal. Il pouvait avoir trois ou quatre ans. Ses blonds cheveux, où la mère passait une main caressante et plaintive, étaient très longs. Il fallait que ce petit Yvon fût bien malade, pour être à ce point silencieux. Il devait être fort lourd : ses bras retombaient sans force et si lourdement... Mais la tête surtout suivait tous les mouvements de sa mère, le front baissé et donnant du menton sur la poitrine haletante. Le front bouclé vint à portée des lèvres maternelles : elle le baisa avec passion.

— Il est chaud, dit-elle... Il est chaud...

Et elle éclata en pleurs.

— Donnez-le-moi, fit l'homme à demi-voix.

Elle le lui tendit, et retomba sur le coffre, près du lit clos.

L'enfant était en jupon de laine; ses pieds nus semblaient de pierre, salie de boue par endroits; les orteils étaient droits, sans mouvement. L'homme prit l'enfant sur ses genoux. Il le contempla douloureusement. Il était gauche en ses gestes: et l'excès de douceur, qu'il y voulait mettre, le rendait malhabile. Puis, comme ayant longtemps résisté au désir, il appuya la joue de l'enfant contre ses lèvres, et le baisa ardemment.

— Petit Yvon, murmurait-il, mon petit Yvon...

Mais le petit Yvon ne répondait rien, et paraissait ne pas entendre. Le père soutenait la tête levée, qui fût retombée sans cette aide. Qu'elle était pâle et livide contre le visage hâlé du paysan... Et de quel étrange et lourd sommeil cet enfant était possédé... Il avait les yeux fermés et retirés au dedans des orbites par un rêve absorbant. Sa petite bouche violette était entr'ouverte : un double pli, plus lourd encore que le reste de ce visage accablé, creusait les coins de cette bouche un peu gonflée: une ride plus profonde que celle des vieillards les plus chargés d'âge s'était gravée au burin dans cet enfant de trois ans.

Sur le coffre, la mère assise, jeune et presque belle en sa simplicité pesante, faisait face à l'homme, fort et haut sur le banc.

— Il est encore chaud, dit-il à son tour. Prenez-le Marie.

Elle avait bien pleuré. Maintenant, elle était tranquille et presque souriante, comme au milieu de la pluie, quand un rayon impuissant de lumière brille. Avant de reprendre le petit Yvon, elle fit le signe de la

croix, sur elle et sur lui. Elle lui mit les bas et le bonnet multicolore, où dominait le rouge; elle le chaussa; elle ajusta la robe riante et le gai vêtement sur le petit garçon, immobile comme un jouet. Elle était résignée. On eût dit qu'elle n'avait pas pleuré à sanglots, naguère. Elle faisait l'habilleuse avec soin et sans hâte. Un des bras de l'enfant était posé sur son épaule, et l'autre allait et venait selon que la mère le maniait. Il fléchissait sur ses jambes, qui gardaient leur pli avec roideur.

Mais, quand elle eut fini, et qu'elle l'eut couché entre ses bras, ayant senti la peau déjà plus froide, et voyant la tête renversée comme dans un cri, elle s'écria tout en pleurs :

— Mon Dieu, mon Dieu... C'est donc vrai qu'ils vont venir... pour toi, ô mon Yvon très cher... mon petit enfant... pour toi aussi... ô mon Dieu...

Et, ne pensant plus à le baiser, elle sanglotait amèrement; et ses larmes tombaient sur le visage, rigide entre les bords du bonnet, le visage du petit mort...

III

Dans la maison, les parents étaient assemblés, les vieux plus près de l'âtre profond et noir, avec ses bancs de chaque côté du manteau; les moindres, plus voisins de la porte. Et les femmes du pays entrèrent, menant leurs enfants, les belles poupées blondes, en robes vertes, rouges, jaunes, coiffées de pourpre ou de bleu.

Par la porte ouverte, on voyait le sentier. Les douces haies s'inclinaient aux pieds du vallon. Le murmure de la fontaine versait sa plainte égale. Un vent faible et chanteur bruissait entre les branches. Et le ciel bas et doux, le ciel violet, semblait le regard triste que penche sur l'étroite fenêtre un passant, qui s'est arrêté, et qui s'afflige, regardant du dehors une douleur rencontrée.

Le petit Yvon était couché dans son cercueil, comme une statuette parée dans sa boîte. L'eau bénite, près de lui, allait continuellement de la tasse, où les doigts la prenaient, sur le pâle visage. Et les mains parlaient le langage alterné des signes de croix. Les mères conduisaient leurs enfants au cercueil. « C'est le petit Yvon, disaient-elles, embrasse-le... Il va en paradis... » Ils se dressaient sur la pointe des pieds, les bras écartés et trop courts dans la robe longue : et les mères haussaient les plus petits jusqu'aux lèvres du mort. On voyait leurs chaussures dans le cercle de la jupe, comme les pieds en bois des jouets, quand on les soulève. Des petits tendaient leur bouche ronde et s'amusaient à ce jeu du baiser, naïvement ; et presque tous regardaient de côté l'assistance, les yeux loin du visage que leurs lèvres touchaient. Plusieurs faisaient un signe de croix, très long, très large. Ils recommençaient et se regardaient faire. Et parfois ils se trompaient, ne se rappelant plus quelle épaule il faut toucher la première : ils attendaient que leur mère se signât, pour l'imiter.

Ils étaient tous très graves et très recueillis. La petite Jeannette, qui avait six ou sept ans, s'approcha, tenant

obstinément la tête baissée. Elle se rappelait bien le pauvre petit Yvon. Il y a quelques jours encore, ils jouaient ensemble, tous les deux. Il était si joli... Elle l'aimait; elle le préférait à tous les autres enfants... Puis, c'était le filleul de sa mère. Jeannette est tout éperdue. Voilà qu'Yvon est mort... Un mort, c'est un grand chagrin pour tout le monde... Un malheur obscur et vague... On ne parle pas dans la maison des morts... On pleure. Un grand malheur... elle ne sait pas lequel. Être mort, c'est ne plus être là... Mais Yvon est là encore: et pourtant, il est mort. Elle craint de le voir défiguré : il est tout noir, peut-être? ou sans tête?... Ou qui sait si on ne l'a pas changé? S'il ne remue pas, sans rien dire, comme ces bêtes qu'on voit quand on bêche : puisque les morts vont sous terre.

Elle est rouge d'émotion, de regret et de peur. Lorsque enfin, au bord du cercueil, elle lève les yeux, elle aperçoit son petit Yvon, comme elle l'a connu, mais pareil aux statues de la chapelle, — si blême, si raidi... Elle le touche des lèvres : il est froid comme la pierre. Alors son cœur lui saute dans la poitrine, et lui monte à la gorge, poussé par l'affliction et la crainte. Elle pâlit; elle se met à pleurer longuement, prête à défaillir.

— Il ne faut pas pleurer, Janik... Il est en paradis, lui répète-t-on.

Elle est bien contente qu'Yvon soit en paradis : mai elle pleure. Tout bas, deux petits garçons, ayant beaucoup réfléchi, se disent quelques mots :

— Yvon est mort... C'est comme ceux qui sont toujours malades, si on était couché... Les enfants vont au ciel...

Une femme en deuil laissa sa petite fille au milieu de la pièce, et courut à la mère. Elle l'embrassait étroitement, et se prit à pleurer de compassion, remuée dans son cœur par un cruel souvenir. Mais la mère semblait maintenant insensible : comme son mari, elle faisait les honneurs de sa maison, et présidait à la cérémonie.

Un poupon, que sa nourrice pencha sur le cadavre, poussait des cris perçants ; et son frère, un petit noiraud aux jambes en arc, éprouvant la même peur, pleura.

Tous les enfants sont rangés silencieux ; et le petit mort semble l'un d'eux, que les autres regardent, couché dans un coffre blanc, et qui joue peut-être au silence avec eux. Ils sont plus graves encore qu'au début : ils sont touchés, ils ont peur et s'ennuient. A plus d'un, le sommeil fait des avances. Leurs cheveux blonds brillent dans l'ombre, sous le bonnet. Une lumière verte vient de la porte et du sentier : les robes éclatantes y resplendissent étrangement. Ils se tiennent sagement, leurs bras courts repliés sur le corps. Ils regardent tous du même côté. Leurs lèvres attentives sont entr'ouvertes ; on dirait qu'ils vont chanter : il ne leur manque que des ailes.

XXIII

PENMARC'H

En novembre, l'après-midi.

Temps gris, — et, d'abord, quelques grains. Puis la pluie.

Une tristesse terrible. Sans espoir, sans retour, sans consolation. Depuis le commencement des âges, il doit pleuvoir ainsi sur ce pays sinistre; et il pleuvra de même sur ces roches mornes jusqu'à la fin des siècles.

Des blocs et des blocs; des montagnes éboulées; et, partout où il y eut des vivants, ce sont des débris et des ruines. Si Kérity, Penmarc'h et Saint-Gwennolé n'ont formé jadis qu'une seule ville, si elle était plus grande et plus somptueuse qu'une capitale, si les cathédrales de l'Ouest et les châteaux forts de l'Occident s'élevaient ici, — on en discute; et plus encore, si des flottes entières, le vaste commerce et les entreprises des négociants ont eu ces sables et ces rocs pour métropole. Mais il le faudrait. Et le grand port de l'Atlantide méritait d'être placé entre les chevaux monstrueux de Penmarc'h,

si les Atlantes furent une race vouée au sépulcre, et aux profondes catastrophes de l'Océan.

Pas un arbre. Seuls règnent le sable et le granit.

Sous la lumière douteuse et louche de l'automne, tous ces grands corps de pierre prennent d'étranges formes. Une armée, une cavalerie pétrifiée que montent, au loin, les brouillards aux écharpes grises. Et là-bas, dans le fond, c'est un navire amiral, qui porte toute sa voilure noire de nuages...

Pas un arbre. Sur cette terre virile, toute en os et en promontoires, pareille aux squelettes décharnés d'un ossuaire de géants, on se prend à reconnaître la puérilité infinie de la verdure, et la douceur des arbres se fait sentir par le regret. Mais l'on éprouve mieux encore ce que la vie a d'enfantin, et la vanité de ses promesses à l'aspect de ces puissances éternelles, parce qu'elles sont infécondes : la terre de granit, et la mer désespérée.

Que ferait ici le jardin? et même la forêt? Point de feuillages : ils amollissent la ligne des pierres. Et le chant des oiseaux ferait pitié, près de la lamentation immense qui obsède l'espace. Les feuilles ont le charme des enfants, jouant échevelés et rieurs sous les yeux de leurs mères. Ici, l'œil du ciel est fermé. Que les oiseaux, en Arcadie, gazouillent au soleil, comme bruissent les feuilles : mais ce n'est plus qu'un sifflement piteux qui vient des créatures, quand les mornes immensités se parlent, et qu'au souffle de la marée, les îles et les roes se comparent.

Un sombre pays, plus beau que sous le soleil et la

lumière, — beau sous le ciel sombre. Le vent perfide ne souffle encore que de côté : et, jusqu'ici, faiblement. Mais déjà les vagues roulent avec fracas. Le murmure est éternel, — et presque toujours la violence. C'est un canton de deuil, un littoral sans pitié, le plus riche en naufrages. Et même à terre, la côte est pleine de dangers. Les lames sourdes, parfois, se forment et balayent tout ce qu'elles touchent, sournoises comme la mort, rapides comme l'infortune. Une vague plus haute qu'une maison, a mangé d'un seul coup cinq personnes, assises par un beau jour au haut d'un rocher pareil à une colline. Comme la gueule d'un monstre caché au fond de l'eau, elle en est sortie et a happé sa proie, plus prompte que la pensée; puis elle s'est refermée sur ces fétus, cinq vies détruites...

Une légère brume monte de l'horizon. La pluie a cessé. La mer cruelle a l'éclat, sombre et gris d'un regard de triomphante haine. Les rocs se font de plus en plus noirs, et se penchent sur leur ombre, comme des monstres en méditation.

Un aigre souffle humide passe sur la terre. On frissonne. Il est temps de revenir sur ses pas, car le gouffre de la nuit va bientôt s'ouvrir sur le gouffre de l'étendue. Et tout déjà se fait abîme.

XXIV

ARCADIE

De Benodet à Beg-Meil. En août.

Matin.

Un chemin désert, en pente sinueuse, tout trempé d'ombre violette. Le soleil matinal n'éclaire encore la cime des arbres que d'un côté, de loin, comme un tireur mal assuré qui s'exerce. Au bas de la route, un cheval alezan, que tient par la bride une bonne femme en coiffe. Le joli animal est immobile, la tête baissée contre le mur, la queue épaisse et longue, d'un poil plus foncé que la robe; il attend sur trois pattes et ploie la jambe gauche de derrière en accent circonflexe : le sabot noir ne semble pas toucher le sol ; et le beau membre replié, dont la branche haute s'élargit à la cuisse, se détache dans l'ombre comme un fragment de statue inimitable : dans le repos bat le rythme merveilleux de la vie. La bonne femme tient la bride à

bout de bras, prudente et gauche. Elle est noire près du beau cheval blond. Une porte s'ouvre : toute la route s'illumine d'or vert : la muraille a fait place à un voile de feuilles rondes qui tremblent au soleil ; elles sont rondes comme des doublons, et d'un vert si jeune qu'elles paraissent transparentes ; on les dirait faites de rayons, et les disques de lumière qui dansent avec elles, d'or végétal. C'est le soleil entre les arbres, qui fait largesse de pièces d'or et de feuilles. Puis, comme la brise courbe une branche, derrière ce voile aux blondes mailles, se montre couchée, riante, à demi rêveuse encore, la mer bleue comme les yeux.

Midi.

Le soleil brûle. La vieille Mar-Jann, plus noire que sa jupe, parle à sa vache couchée sur le flanc. « Qu'avez-vous? lui dit-elle... Je vois bien que depuis lundi vous n'allez guère... Vous ne mangez plus, donc?... Vous ne voulez plus manger?... Et qu'est-ce que je ferais, alors?... Je vous mènerai le médecin, peut-être?... Vous le voulez, dites?... Mais s'il ne veut pas, lui?... Ah! mon Dieu, mon Dieu... Et il faudra que je paie pour vous? Et combien donc?... Mais comment ferais-je, dites?... Je ne suis qu'une pauvre femme, une pauvre femme, donc. Vous êtes malade, je le vois bien... Quel malheur... Il vaudrait mieux que ce fût moi... J'en étais sûre, j'aurais dû faire à ma tête, et envoyer votre queue à saint Herbot... Pourtant, je ne vous ai pas fait

travailler, ni les bœufs, ni les chevaux au temps du pardon, et les jours durant toutes les bêtes se sont reposées... Attendez-moi là, et ne remuez pas, donc... je vais prier pour vous... Il faut que je vous recommande au bon saint Herbot... On dit qu'il a pitié des pauvres paysans... C'est sûr, alors, qu'il les écoute. Le petit pain de saint Tugeau m'a bien guérie du mal de dents, et mon homme encore... »

Nuit.

La lune, au bas de sa course, descend rapide derrière les arbres. On dirait une tête brillante et pâle, qu'on tire au bout d'un fil invisible. Voilée d'une fumée légère, elle descend d'un glissement égal, impassible et ne s'arrête pas. Elle semble vouloir être vue à travers les branches, et ne pas voir. Elle ne tourne pas la tête pour regarder qui la regarde. Elle descend entre les feuilles, triste et belle. Dans sa pâleur brillante, elle rayonne de passion et de rêverie; la légère fumée qui la voile, chaude, rappelle la buée des larmes. Que les arbres noirs, découpés en ombre chinoise devant elle, paraissent grands dans leur repos que pas un frisson ne trouble! Le bord des branches s'argente seul d'un reflet lunaire. Le ciel bleu règne, profond et sombre. Un crapaud flûte dans un coin. Comme un lac, s'étend le large calme.

La mer dort. Toujours plus bas, sous les arbres maintenant, voici descendre la lune...

XVX

CALVAIRE

Au Drennec. 29 octobre.

Bordée de fossés bruns et de haies rouillées, la route se fait plus étroite et s'ouvre, comme l'entrée d'un parc seigneurial, en longue allée couverte d'ombre. De très minces et très hauts pins, grands arbres au fût nu qui ne portent de branches qu'à leur sommet, se suivent des deux côtés, en perspective de noires colonnades. Leurs cimes sont si noblement arrondies au-dessus des colonnes qu'elles semblent posées sur le ciel triste et gris, tendu comme un voile bas entre les deux longues lignes. Tout est mouillé; la terre épaisse est battue en boue aux reflets louches d'eau dormante; et le long des troncs noirs coule parfois une lourde goutte, pareille à une vieille larme trop longtemps retenue. Sur un bord de l'allée, un carrefour d'où partent des sentiers vers les landes, et le chemin désert. Par delà d'autres arbres, on découvre un toit pointu et les pans aigus de quelques chaumes, dont le poil d'or bruni brille obscurément

sous la bruine : ainsi une note de cor se prolonge chaudement, tandis que frémissent les violons en sourdine.

Et un calvaire se tient, les bras ouverts, étrange et immobile, à la croix des chemins, la face tournée vers les grands arbres.

Quatre marches de granit, hautes et larges, portent le socle, pareil à une borne funéraire. Comme les degrés et la croix, le socle est tout vêtu de mousse, un duvet court, plus vert que la feuille de mai, tissu printanier que les ans, la vétusté et les pluies lentes ont strié de raies noires, crêpe végétal de la pierre. Qui dira la tristesse inébranlable de ce calvaire, dans la campagne? C'est une lourde croix, aux bras pesants, à la taille trapue, d'un granit sombre aux angles verdis : elle regarde la route et les pins d'un air éternel, plus triste et plus gris que le ciel bas et la pluie grise. Le silence règne à l'entour; et l'on dirait que rien jamais ne le trouble.

Une femme vint du fond de l'allée, paysanne au pas robuste, et l'air paisible. Comme tant d'autres, elle n'avait pas d'âge; ses cheveux étaient si serrés sous la coiffe, qu'on n'en eût pas su dire la couleur; le visage était bruni par le hâle; mais, ayant baissé la tête, on vit la peau laiteuse de sa nuque, là où commence le cou. Elle monta lentement les degrés du calvaire, et fit longuement le signe de la croix; puis elle se mit à genoux, ayant soin de s'agenouiller sur son tablier de toile. Elle pencha le front jusqu'à toucher le socle, après avoir jeté un rapide regard derrière elle, comme pour s'assurer d'être seule. Elle priait sans bruit; ou, peut-

être, sa prière était-elle sans paroles. De loin en loin, elle poussait un fort soupir; et elle avait plaisir à soupirer sans doute. Elle se prosternait, parfois, d'un élan brusque du buste; et sa jupe courte laissait à découvert ses pieds, chaussés de gros bas bleus dans les sabots.

Le vent bas de la pluie poussait les feuilles mortes dans le fossé... Le calvaire brillait, avec ce morne reflet que les pierres humides empruntent parfois aux maigres os des visages en larmes... Sous le ciel gris et la bruine, cette croix était triste, avec cette femme à ses pieds, et sur sa tête baissée, ces deux bras de granit ouverts et rigides.

XXVI

SEIGNEURS

En toute saison.

En canot, descendant la rivière, le vieux Crozon raconte ses souvenirs.

— Un bon seigneur, c'était M. de M..., qui vivait encore, il y a vingt ans... Oui... il en aurait plus de cent aujourd'hui. Il était vieux quand il est mort; mais il est parti bien trop tôt encore, *bamm*[1], oui!... Il était connu de tout le monde dans le pays. Il n'avait pas son pareil pour être un brave homme... On n'en voit plus de cette façon-là, *bamm*, non!... Il vivait sous l'œil du bon Dieu, et il le voit maintenant en paradis. Tout le monde l'aimait, parce qu'il aimait tout le monde. Il n'était pas dur aux pauvres gens... On allait le trouver, et il disait : « Allons, qu'est-ce qu'il te faut? Tiens donc, qu'il

1. *Bamm* est le mot de Crozon pour *dame!* et, généralement, le condiment dont il assaisonne tous ses discours.

disait; prends cette pièce, prends; va-t'en à tes affaires; et viens me voir le mois prochain... Nous verrons à te tirer de là... Sois honnête, et prie Dieu de te venir en aide... » Et l'on s'en allait content, monsieur. Oui, *bamm!* on se sentait tranquille...

Les jours de fête, donc, il laissait entrer qui voulait dans son domaine. Et il y en avait qui n'étaient pas raisonnables, non, *bamm!*... des gâte-tout qui n'avaient pas de soin, qui lui mettaient le feu dans ses bois... ils ont brûlé souvent. Mais lui, il n'y faisait pas attention. On lui disait :

» — Pourquoi ne fermez-vous pas la propriété, donc? Elle est à vous. Ils vous brûleront le château, un de ces jours...

» — Hé, il n'ont pas de campagne, et j'en ai une, qu'il répondait; il faut bien qu'ils se promènent...

» Toutes les noces de Kemper et du Pont-l'Abbé se faisaient chez M. de M.... Ils venaient tous en bande dîner sur l'herbe dans le bois, et ils allaient prendre le sel et le poivre au château. M. de M... avait donné l'ordre une fois pour toutes : « Vous ne refuserez jamais le sel et le poivre », qu'il avait dit... Et souvent on goûtait le cidre nouveau... Pour un digne homme, *bamm!* c'était un digne homme.

» Et puis il a eu ses malheurs. « Dieu m'a éprouvé donc... » qu'il disait. En rien de temps, il a tout perdu, sa femme et ses enfants. Il ne lui est resté qu'une fille. Il avait pour lors ses soixante ans, peut-être... Le pauvre bon Monsieur, il est entré dans les Ordres; et il a encore été meilleur abbé que bon maître. Dans ce

temps-là, il n'y avait rien du tout aux Glénans, ni église, ni chapelle, ni rien donc... Alors, le bon abbé de M... a été faire un tour par là.

» — Ma foi, qu'il dit, ce n'est pas possible que des chrétiens restent sans secours comme cela, et qu'ils n'aient pas même une petite cloche. Ce n'est pas des païens, n'est-ce pas?...

» — Mais comment faire!

» — Je suis là, qu'il dit; et avec l'aide de Dieu, je ferai le nécessaire.

» Et il l'a fait comme il l'a dit. Il a bâti une église dans l'Ile; on l'a consacrée; et lui-même, le bon Monsieur, tous les dimanches il s'embarquait, quelque temps qu'il fît, et il allait leur dire la messe... Vous ne l'auriez pas retenu... Oui, *bamm!* un bien bon homme, celui-là...

— Et depuis?

— Ah, depuis, ce n'est plus la même chose, *bamm!* On a vu du nouveau...

J'ai toutes les peines du monde à savoir quoi. Le vieux Crozon ne veut plus rien dire. Il répugne toujours à juger autrui et à n'en pas faire d'éloge : il voudrait ne connaître les grands de la terre, les riches, les châtelains, les vieilles familles que par les beaux côtés. A la fin, il avoue : car il n'est pas dupe.

— Hé donc, l'héritier ne ressemble guère à M. de M... Il trouvait qu'on lui gâtait son bien, qu'on lui brûlait ses bois. Il n'a plus voulu le permettre, *bamm!* Il a tout fermé, la forêt, les collines, de tous les bords... C'est son droit, donc, c'est son droit... Il a mis des gardes

partout, M. de P... Personne ne peut plus rentrer chez lui... C'est son droit. Et les gardes, *bamm!* ils ont la consigne... Si quelqu'un passe dans le bois, on lui tire dessus, comme sur un lapin... Attrape!... Maintenant, on est sévère... Un coup de fusil.... comme sur un lapin...

Il se tait un instant; puis, comme s'il regrettait d'avoir jugé un plus puissant que lui, pour effacer la médisance il conclut :

— C'est son droit, n'est-ce pas? Il est chez lui... La propriété est bien mieux tenue, depuis; on ne peut pas dire le contraire...

XXVII

LE PAUVRE PÊCHEUR

Au G... En juillet...

La mer riait, comme une reine heureuse.

La cale était couverte de poissons. Au soleil déjà plus bas sur l'horizon plus rouge, ils brillaient comme des émaux glacés d'on ne sait quelle laque métallique et liquide. Rangés sur les deux bords de la vieille pierre en pente, ils faisaient un chemin où les pêcheurs se promenaient entre des pierres précieuses, des lingots d'argent et de vermeil, incrustés de rubis. La mer clapotait contre la cale, et mouillait en riant les filets et les rames. Entre les poissons, allaient et venaient affairées les femmes, la cotte retroussée; et l'on voyait dans les sabots humides les bas de laine noire ou bleue gonflés par de grosses jambes. Quelques-unes couraient lourdement; d'autres criaient, appelant avec des gestes. Les hommes couraient aussi, pieds nus, montrant des jambes brunes, parfois très blanches, nerveuses comme celles des jeunes chevaux; et plusieurs étaient marquées

d'un sillon noir, d'une plaie encore rouge, depuis la cheville jusqu'au jarret, trace d'une chute ou d'une blessure. Les enfants marchaient entre les tas de poissons : ou bavards et criards, les mains en avant, ils se penchaient sur les bêtes frétillantes, les soulevant par la queue, jusqu'à ce qu'une commère les menaçât; ou bien sérieux et muets, ils allaient par deux ou trois, regardant décharger les paniers en connaisseurs, se parlant du regard, les mains derrière le dos. Les dorades et les maquereaux luisaient comme de l'argent et de l'émeraude en fusion; les grands congres longs, roides, ronds, pareils à des cuisses de nègres, battaient parfois la terre d'un frémissement convulsif; un banc de rougets sur un lit d'algues avait la couleur de bijoux persans, faits de roses diamantées sur un coussin de velours vert. Et les dorades à la tête large écarquillaient des yeux ronds comme des sequins arabes, aussi fixes dans le cercle double qui les enchâsse que les yeux peints sur une toile, et déjà presque blancs...

Quand le marché prit fin, et que les femmes emportèrent ce que leurs hommes n'avaient pas vendu, sur la cale jonchée de débris, les enfants s'amusèrent. Une grande vieille longue, maigre, noire et noueuse comme un cep, après une âpre dispute, prit sous son bras, l'accotant à la hanche, un panier de sardines qu'elle avait convoité; et le matelot, heureux d'en avoir fini, la vit s'éloigner d'un pas rapide, les sabots claquants : il la regardait, et, en allumant sa pipe, il haussa lentement les épaules.

Dans les bateaux, les mousses et quelques hommes

s'empressaient à la besogne, pour rentrer plus tôt au logis. Il n'y avait presque plus personne sur le port. La mer montait, toujours plus belle; et les vagues vertes se teintaient déjà de pourpre occidental, comme si la divine sirène eût rougi de plaisir; ou qu'elle eût laissé, par jeu, couler de ses veines un filet incarnat de son sang.

Une barque, montée de quatre hommes, aborda et mouilla. Trois de ces hommes avaient un air de famille, à ne s'y pas tromper : le père et les deux fils. L'autre était un matelot encore jeune, dont la maigreur trapue exprimait une vigueur peu commune. Parlant pour tous, et jetant un regard circulaire à l'entour, il reconnut qu'on était en retard d'une heure, et qu'il faudrait jeter le poisson à l'eau, au lieu de trouver à le vendre. Le père des deux garçons aux cheveux roux lui imposa silence. Taciturnes, ils lancèrent leur pêche sur la cale, et le poisson, la gueule ouverte, se débattait dans une agonie convulsive. Le matelot maigre, aux larges épaules, ayant couru sur la place, revint bientôt avec un homme court et fort, M. Rivoal, le marchand. Le visage gras et rond, tout le corps bien nourri, M. Rivoal avait la peau luisante, les moustaches rousses épaisses, relevées en crocs arrogants. Il portait le costume d'un bourgeois à l'aise; une chaîne de montre était tendue sur son gilet; il fumait la cigarette. Il parla au pêcheur d'un ton las et indifférent. Il s'était dérangé pour lui : mais que voulait-on qu'il fît de ce poisson? Il n'était plus temps... Il consulta sa montre : peut-être, pourtant, serait-il possible de faire partir les paniers...

Il chargerait Le Fustec de les prendre; justement, il était encore à l'auberge... Mais, il n'en donnait que tant... et pas un sou de plus.

Le pêcheur écoutait, les sourcils froncés, un air d'anxiété répandu sur le visage. Il se récria d'une voix sourde, faiblement. Les autres ne disaient mot; et, même, un moment après, ils se dispersèrent sans avoir ouvert la bouche. La lutte fut courte. Le pêcheur céda: il fit un geste de découragement ou de mépris, et ne dit plus rien. Cependant, M. Rivoal reprit la parole, du même ton indifférent, et dit :

— Harmel, tu me dois encore... Je te paie dix-neuf francs; mais tu prends deux litres sur le prix. Entendu, Harmel?... Allons!...

Harmel ne répondit pas, sinon par un regard farouche et triste : il releva sa tête baissée d'un coup brusque, comme font les taureaux et les béliers. « Ainsi, une fois encore... » Il savait bien ce qui allait se passer : non seulement la pêche était manquée, et ne lui rapporterait rien; mais il avait déchiré un filet; il était payé en eau-de-vie; il n'aurait pas assez d'argent pour la femme; il boirait avec Lesken et ne rentrerait qu'ivre-mort à la maison.

On chargea le poisson sous les yeux attentifs du marchand. Tous s'éloignèrent; et l'on n'eût jamais pensé que cet homme et ces quatre marins fussent de la même race : lui, gras, plein, vêtu à la mode des villes, chaussé de cuir jaune, tenant la cigarette d'une main ballante, des bagues aux doigts; — et eux, maigres, pieds nus, la toile collant aux membres, les mains

noires et osseuses, comme des écorchés qu'on eût flambés au feu, telles les pattes des poules. Ils allèrent à l'auberge, où, s'étant effacés sur le seuil devant le marchand, ils entrèrent à sa suite.

Un peu de temps après, Harmel revint sur la cale, avec Lesken. L'un et l'autre déjà gris, les yeux troubles, tenaient une bouteille jaune sous le bras. La barque flottait contre le bord; l'heure de la pleine eau était venue: la mer radieuse n'était plus qu'un lac infini de soie, semé de fleurs. Et le soleil allait disparaître dans une gloire d'or rouge... Une fillette, couchée sur le ventre jouait avec des crabes oubliés dans un écheveau de varech, et les torturait, cassant une pince, arrachant un article, frappant avec une pierre sur la cuirasse; et quelquefois une patte remuait.

Hermel et Lesken s'étaient assis dans le bateau, l'un en face de l'autre. Ils buvaient l'eau-de-vie à la bouteille. Ils échangeaient des paroles rares et brèves. D'abord ils se regardèrent à peine; puis, à la fin, ils avaient parfois une sorte de sourire fatigué aux lèvres, quelque chose de puéril et de contraint. Harmel avait ôté son bonnet, et sa veste. La sueur lui collait ses cheveux dorés aux tempes; et la forme longue de son crâne en tonneau en était mieux marquée. Son nez droit et court semblait de bois au-dessus de la lèvre rose; l'on voyait par la chemise ouverte des poils roux sur sa poitrine musculeuse; et la couleur de sa peau changeait brusquement au ras du col, comme s'il avait eu une tête de brique sur un corps de pierre. Le matelot Lesken avait enfoncé ses

pieds dans ses bottes, et se tenait roide sur le banc, comme à la manœuvre; il n'avait point sur la figure cette ombre de désolation et de lassitude douloureuse, qui creusait les traits de l'autre; sa maigreur, au contraire, respirait l'énergie et presque le défi. Il paraissait insolent, railleur et fort intelligent.

La fillette, s'étant mise sur ses pieds, lança en l'air des pattes de crabes, et s'en alla en sautillant... Les derniers rayons du soleil éclairaient la charnière d'un auvent; et l'on voyait, entre le gond et la muraille, une araignée au milieu de sa toile irisée : elle suçait une mouche qui devait vivre encore. Et la fillette, en passant, ayant aperçu l'araignée à portée de sa main, l'écrasa contre le mur avec sa pierre... Elle s'en fut.

Harmel regardait le large d'un œil trouble, par-dessus l'épaule de son compagnon; il pliait un peu le dos, et ses bras lui pendaient tout d'une pièce le long des flancs, plus lourds que des ancres; ses mains étaient d'un rouge sombre, comme celui du sang caillé, et elles semblaient démesurées, avec leurs veines gonflées, racines tordues aux branches vertes. Lesken, ricanait silencieusement : il voyait venir sur le quai désert le marchand gras, chaussé de cuir jaune. Le désignant d'un coup d'épaule, il dit doucement à Lesken :

— Il est là... Qu'est-ce qu'il veut encore?...

Et le mareyeur ayant jeté un regard sur les deux hommes, Lesken lui cria :

— Bonsoir, monsieur Rivoal!...

— Bonsoir! repartit l'autre de sa voix indifférente,

Il s'éloignait à petits pas sur la grève.

Lesken rit encore, du même rire silencieux, découvrant de larges dents jaunes.

— Tu l'as-vu? dit-il... Eh bien, quoi?... Il est content, lui.. Ce n'est pas comme toi... Ho!... Ho!... cria-t-il plus fort; réveille-toi, Harmel!...

Il leva les épaules, et reprit de son ton bas et mordant :

— Le voilà encore qui dort.. Ne te fais donc pas du chagrin, mon vieux, chrétien mon frère... Ne te fais pas du chagrin, marin!... Est-ce qu'il en a, *lui*?... Eh bien, fais comme lui.. Tu es saoul.. Je suis saoul... mais c'est lui, l'ivrogne. Hé?... Qu'est-ce qui t'a donné à boire? C'est lui... Qui t'a mis les bouteilles sous le bras? C'est lui... Il ne fallait pas les lui laisser, peut-être!...

Harmel répondit violemment :

— Non! et un éclair rouge passa dans les yeux sombres.

— Toi, reprit Lesken, tu ne sais que te faire du sang noir... Fais comme moi : f...-toi de tout : f...-toi de lui... f...-toi de toi... Tiens, regarde-le, là-bas : il vient de glisser, le bandit, sur une pierre; il est trop lourd de notre argent dans les poches; il ne tient plus debout... Si j'étais de la pierre, j'aurais voulu le f... à l'eau...

Il but une longue lampée à la bouteille et continua, du même accent sarcastique, d'âpre jovialité :

— Va, il est plus voleur que tu n'es ivrogne... Il volerait les morts, s'ils allaient à la pêche, dans son quartier...

Il jura.

— Qu'est-ce que tu lui ferais, toi, si tu le tenais, un soir, tout seul, dans l'île?... Mais toi, je te connais, dit-il après un court silence. Tu ne lui ferais rien du tout... Tu prendrais ton poisson, et tu irais lui dire : « Faites votre prix, monsieur Rivoal... »

Il jura encore, et cracha, baissant la tête entre ses jambes ouvertes, et se regardant cracher.

— Tu ne le... Moi, Harmel, si je l'avais sous la main, ce marchand de rogue, je le... Tiens, comme ça!

Et il leva sa jambe, frappant de son pied redoutable le fond du bateau, sur la tête d'un poisson qui y était resté. On entendit le chuintement mol de l'écrasement sous la botte :

— Tu ne le ferais pas?... répéta-t-il en ricanant.

— Non, dit Harmel.

Lesken le regarda de travers; puis :

— Bah! fit-il, tes enfants le feront...

Le ciel du vert le plus tendre réfléchissait les rayons nacrés de la roue du soleil disparu. La mer n'ondulait plus qu'à peine, suspendue dans une extase. La mer diaprée n'était qu'un cimetière de pollens somptueux et de fleurs soyeuses. Les mouettes planaient; et sous leurs ailes éployées, leur corps était d'un violet sombre. Partout la grâce d'une sérénité divine, partout la paix.

XXVIII

HEURES D'AUTOMNE

En Benodet. Octobre-novembre.

A l'heure où la première aube s'éveille, comme la première palpitation du cœur dans l'œuf, — c'est un point blême qui semble naître sur le mur, près de la fenêtre, et sortir de l'ombre noire. On ferme un instant les yeux; et quand on les rouvre, le point paraît s'être déplacé encore plus qu'il n'a grandi. C'est, maintenant, une plaque livide, qui fait mieux ressortir le deuil silencieux de la nuit. Au milieu de la tache sinistre comme un drap mortuaire, si tout à l'heure, lentement, un mort allait montrer sa tête?... On est sur le chemin des apparitions. On se sent mal à l'aise, inquiet et curieux toutefois : et l'on a peur, enfin, d'avoir soudain très peur.

Après beaucoup de pluies, un jour de beau soleil. Toute la campagne exhale une odeur exquise, et un peu écœurante : une odeur maladive; l'haleine de ce qui

meurt. Ainsi sentent les roses dans les vases où belles encore, elles vont périr : elles sont entières, et leur tige ne penche qu'à peine ; mais cette nuit, ou demain, elles tomberont d'un seul coup ; et l'on verra tous les pétales sur le tapis, comme une écume rappelle par l'éparpillement la forme et la vie dont la vague fut faite. Le parfum des roses mourantes est celui de l'automne à l'agonie.

La campagne a son odeur de trouble, ce matin : elle entête, et mord mollement le cœur. L'Église est sage d'avoir mis le temps des morts en ce temps-ci. On se sent mourir. L'hiver dépouillé est bien moins triste. Hier encore, ce n'était que la maturité ; et l'an mûr donnait ses fruits : vendémiaire est plein de joie, et va même à l'ivresse. Mais novembre a la tristesse désespérée de l'agonie.

C'est le dernier combat sans espoir, sans ressources, qui est bien plus morne que la défaite. La mort a le repos. Ou, du moins, on y compte. Mais une lutte suprême et sans merci a la réalité misérable du deuil, dont la mort n'est que l'emblème. Il est dur de se sentir mourir : et c'est alors que l'on se sent le plus vivre, par le terrible effort qu'on y fait.

Les dernières palpitations du cœur, la nature en connaît aussi l'épouvante confuse. C'est un pouls qui s'affaisse, c'est un corps qui se refroidit, — cette lumière tiède, ces regards si lointains du soleil sur les feuilles qui tombent. Et quand vient le soir, on se sent frémir au vent humide de la nuit.

La lande est plus sombre, et les ajoncs plus noirs

parmi les bruyères rousses. On voit de longues prairies d'or, semées de mares d'un vert dense comme l'encre. Les feuilles de la bruyère ne semblent plus végétales : elles restent étalées et roides, pareilles à du métal; et ces feuilles d'or fin, vers le soir, sont violettes. Cependant, des ajoncs sur les haies sont en fleurs...

Et de la mer elle-même monte une senteur plus pénétrante. Le maërl et le goémon sur les pierres ont un parfum âcre et pourrissant. Et les roches aussi participent d'on ne sait quelle odeur funèbre.

Nuit brumeuse et lourde. Tantôt on étouffe, et tantôt on frémit de froid. Si je ferme les yeux, toute sorte de visions funestes s'offrent à moi, comme si mes idées et la plainte de la mer prenaient corps.

J'ouvre la fenêtre. Dans les ténèbres, où tout le pays est noyé, un seul feu luit fixement sur l'autre rive, le fanal de quelque navire à l'ancre : la lumière douloureuse se brise sur l'eau en un long sillage fumeux... Et par delà les masses confondues du ciel et des hauteurs obscures, lugubrement, longuement mugit la sirène de Penmar'ch, cette voix enrouée de la brume.

Les matins d'octobre sont trempés de brume et d'incertitude. Parfois, au soleil levant, les voiles humides se dissipent, sous les flèches d'une lumière plus rose que l'aurore au printemps. On croit que la magie riante d'avril va donner encore une journée à la féerie. Et soudain, les brouillards dissipés se reforment en nuages;

le soleil se drape de gris; et la gaieté s'éteint sur la terre, restée froide.

La beauté d'octobre est au couchant. Automne est une amoureuse brûlante, dont les jours sont comptés, qui se meurt de poésie et qui, chaque soir, incline de plus près vers la tombe. Chaque soir ramène la fièvre dans ce beau corps qui s'épuise, et le sang sur sa face pâlie. Une divine ardeur saisit cette mourante : le divin crépuscule ruisselle de son sang.

Elle appelle un baiser; elle implore la caresse passionnée qu'elle offre, de ce cœur inassouvi que l'adieu rend plus insatiable encore. Et si tout le sang lui vient aux lèvres pour le baiser qu'elles cherchent, c'est qu'il sera le dernier peut-être...

A la basse mer, vers le temps de l'équinoxe, le flot qui se retire laisse la rive peuplée d'une foule étrange. L'estan paraît immense; et tous les rochers, couverts de goémons, donnent l'idée d'une assemblée chevelue, comme si une nation singulière avait pris rendez-vous sur la grève. Ils sont tous là, immobiles, et noirs, la crinière trempée qui pend le long de leurs corps roides. Sont-ce des animaux marins? Des phoques au cuir jaune? Ou les démons punis de la marée? — Les lignes de menhirs font aussi penser aux squelettes d'une de ces peuplades, pétrifiée.

Puis, le paysan et la paysanne, une fourche à la main, les jambes nues, le geste féroce et brusque, arrachent les boucles brunes à ces têtes de pierre. Ils en font des tas, au pied de chaque roc, pareils aux

dépouilles d'un ennemi scalpé. Et, le soir venu, ils en chargent leur chariot, emportant une meule de varechs pour fumer leur terre.

Le ciel clair, tout d'un coup, se charge de nuées violettes. Un vent violent se lève : le grain tombe, une pluie battante. Les paysans, qui travaillent dans la lande, s'en vont, la bêche, la fourche ou la faucille sur l'épaule, en faisant le dos rond sous l'averse. Des femmes accourent, en claquant des sabots, pour serrer le linge blanc, étendu au soleil, sur les bruyères. Tous fuient.

Et deux vaches oubliées, la noire et la rousse, appellent en beuglant. On ne vient pas les prendre; la pluie redouble. Elles descendent alors dans le fossé; elles cachent leur tête baissée sous la haie, le mieux qu'elles peuvent; elles se serrent l'une contre l'autre; et la pluie bat longtemps leurs larges flancs relevés, qu'elle lave, ruisselant sur le damier des poils, du roux au noir, et du noir au blanc.

XXIX

L'ILE

Un jour de Régates, en juillet.

Blonde et bleue, la journée pétille. Le soleil est d'or dans le ciel bleu. La mer à l'ombre est plus bleue que le ciel, et verte à la lumière. Elle frise à la brise. Elle rit.

Les yachts sont blancs; les yachts sont bleus. Ils sont gais et rapides sur la mer verte. Ils sont fins comme des aiguilles. Ils sont longs et semblent n'avoir pas d'épaisseur. Ils trempent dans l'eau jusqu'aux bords, et leurs voiles en paraissent plus vastes. Pareils à des oiseaux qui ne sont qu'ailes, les leurs sont blanches comme la soie, et plus nettes que des habits de fête. Elles s'articulent sur des mâts clairs et fins, qu'on dirait de bois précieux. Elles sont immenses, d'une envergure qui fait parfois rêver, en souriant, à des mouettes ailées de blancs nuages. Les unes ont la candeur éclatante du linge au soleil. Les autres sont rayées de lignes noires, ou d'un pointillé bleu. Elles sont élégantes comme des femmes; et comme elles, différentes.

L'œil exercé distingue les nations : celle-ci vient de Cowes ou de Ryde en Angleterre; celle-là est bretonne; une autre est normande; plusieurs sont galloises de Kemper même. Elles ont des pavillons qui s'agitent, brillants comme des plumes et des aigrettes. Elles se disputent le prix sans clameur, et sans hâte apparente. Ces oiseaux magnifiques glissent dans l'air blond, ne donnant qu'à de longs intervalles leur grand coup d'ailes, et, suivant, sans la quitter, une route oblique.

Au plus loin, le juge sévère des jeux va et vient, aussi noir que ces voiles sont blanches; et crachant la fumée par une cheminée sombre : c'est le torpilleur, le monstre marin en forme de grand squale, ou d'obus démesuré... Telle une arme au fourreau, il est menaçant sous sa carapace, et sent la guerre.

Parmi les voiles coquettes, les bateaux des pêcheurs courent aussi, rustiques comme des paysannes dans un bal de marquises en gaze blanche, et les bras nus. Il y a là des lougres plus bruns que l'écorce des vieux chênes, aux voiles triangulaires, rouges et noires : leur image dans l'eau est celle d'une nuée d'orage, ou d'un haut goéland, le bec en bas, qui pêche. Il y a de grands canots verts, et d'autres ont la couleur des chaumes : leurs voiles rousses semblent de cuir; quelques-unes sont pareilles à la peau mûre du brugnon, où le jus perce; et d'autres au soleil sont fauves comme le cuir, chaudes comme les belles chevelures.

Une longue barque, aux voiles aiguës, croisées en forme de ciseaux, abandonne la course et sort de la ligne. Comme on en longe le bord, on voit les huit marins

rouges, cuits au soleil, suant : un simple tricot sur le corps, ils ont l'air de la brique qui sort du four. Ils expliquent leur échec : ils ont fait erreur sur la route; et pourtant *la Renée* aurait bien mérité le prix : elle n'a pas sa pareille. Ils s'éloignent; et, dans sa robustesse, en effet, le svelte bateau a l'élan allongé de l'hirondelle.

Plongé dans le soleil, je suis des yeux l'hirondelle de mer; je regarde vers l'Ouest et le Nord. A l'horizon de terre, je n'ai vu jusque-là qu'une longue plage, du sable étincelant noyé dans un miroitement de fumée lumineuse. Une ville paraît surgie dans le mirage. Elle émerge à peine de l'eau. Elle est blanche dans la mer glauque. La clarté de l'été n'est pas plus claire qu'elle. L'ombre grise y brille comme une étoffe légère, au creux d'une statue. C'est une ville de pierre, éclatante comme une des Cyclades, transportée dans la mer de Bretagne. Devant la rivière de Pont-l'Abbé et la lagune, faisant face aux ombrages de Loctudy, cette ville d'Orient est mouillée, tel un bateau de pierre blanche. Pas un arbre; pas un verger; pas un jardin. On ne distingue, au pied du mur d'enceinte, rempart contre les vagues, qu'une ceinture de rocs énormes, des blocs noirs et une grève couverte de goémons. Les maisons sont pressées les unes sur les autres; on ne voit point de rues, ni de sentiers. Cet amas de bâtisses a le grain scintillant du granit. Par-dessus les toits, seul et fin comme un doigt qui le détermine, le clocher grêle de l'église...

Aride, ensoleillée et blanche dans la mer verte, c'est Tudy : c'est l'Ile.

XXX

LE PHARE

A la pointe du Coq, en Benodet. — En tout temps.

Le phare a vu des nuits terribles, et d'un charme désespérant. Là, j'ai connu un abîme de délices, et une douceur mortelle.

Ce petit phare est posé sur le bout d'une langue rocheuse, à l'entrée de la baie. Pareil à l'avant d'une antique galère, il mouille dans la mer de trois côtés. Sa tour ronde se dresse sur un socle de pierre; les blocs de granit l'entourent; les roches couvertes de goémons sont serrées à sa base, et font penser, dans l'ombre, à un amas de têtes dures entassées là, après avoir été tranchées, au soir d'une bataille de géants. Quand la mer est basse, les récifs et les pierres font un grand ossuaire de crânes, mouillés et chevelus de varech noir, où rougeoie le maërl sanglant. Et, à la haute mer, la vague vient mourir contre le phare même, cachant tous les rochers. Son murmure finit là seulement; elle soupire, régulière, monotone et sans fin sur les cubes taillés

de blanche pierre. Et, lorsque le vent est fort, la vague bondit par-dessus les bases de la tour. Elle jaillit sur l'étroite terrasse qui mène, entre deux grilles, du chemin en terre à la porte du phare.

Tous les soirs, je vais voir mourir le jour, et naître la nuit dans la douleur du crépuscule. Enjambant la grille, je saute sur la pierre unie du socle: je me couche sur le banc étroit et rond, qui forme bourrelet autour de la colonne. Et là, étendu en arc, selon le contour de la pierre, je passe des heures et des heures: et je veille dans la passion de mon ennui.

La tête renversée, je me tiens immobile; et la splendeur terrifiante du ciel coule dans mes yeux. L'espace infini engendre le vertige. Et délicieusement cruel, le vertige séduit. Mon âme s'enivre et roule avec la mer, — la mer, qui comme moi soupire, et comme moi est couchée sous l'œil profond de la nuit.

Souvent, quand j'arrive, la pierre est chaude du soleil disparu, et j'en sens la tiédeur sous ma tête, comme d'un oreiller dur. Le souffle de l'air salin me gerce parfois les lèvres; et l'odeur de la mer parfume le repos. J'écoute la vague qui se meurt, et qui remeurt sans cesse. Invisible, je vois le progrès du silence; les lampes une à une s'éteindre, au loin, dans les demeures; et les bateaux qui, sans bruit, rentrent noirs et glissant à la façon des ombres.

Là-haut, dans la lanterne, le feu rouge du phare, pour moi, ne se trahit par rien. Pas une lueur, pas un reflet. Je suis dans les ténèbres. Leur tourbillon m'emporte : c'est une roue, et dont les rais sont faits

d'étoiles. J'étouffe dans cette ombre vertigineuse. Mon bras nu et la pierre ne font également qu'un lé de clarté grise. Et tout est noir. Les ténèbres frémissantes pullulent d'astres.

Je perds pied de tout mon être dans la vue des étoiles. Leur palpitation m'emplit d'une tristesse passionnée. Je regarde : je désespère ; et je sais. Penché, je me retiens à la corde ferrée du paratonnerre. Arcture est rouge comme la guerre. Et l'ardente Capella, à l'autre horizon, la divine émeraude, palpite violemment, pareille à un cœur qui bondit. Altaïr brille droit, au-dessus de ma tête, dans l'axe de la tour. Le sublime Jupiter descend, tandis que Saturne, au douloureux regard, si fiévreux et si fixe, laisse tomber son œil de plomb.

Je vois le ciel qui tourne. J'entends mourir la mer. Mais infiniment plus, combien je me vois vivre et je m'entends mourir moi-même...

XXXI

EN FOUESNANT

Dans la saison des fraises.

Un des charmants pays qu'il y ait en Bretagne, c'est le pays de Fouesnant. Il est couché et s'accoude sur la mer entre Kemper et Kemperlé, la naïve villageoise. Kemper la douairière est à Saint-Corentin ; à Saint-Michel Kemperlé la Villanelle. La verte baie de La Forêt s'ouvre en Fouesnant comme un lac. Concarneau est le port de ce petit peuple, et a été sa place forte : mais la ville des marins est aussi bourgeoise : et, comme presque partout en Bretagne, elle se distingue de la contrée paysanne. La coiffe de Concarneau n'est pas celle de Fouesnant qui, sans doute, est la plus élégante de toute la Cornouailles.

Les bois sont semés dans tout le pays, depuis la rivière de Kemper jusques à l'Isole et à l'Ellé, ces eaux aux noms si doux. Au vieux temps, il est à croire qu'ils n'ont fait qu'une seule forêt : la roche est encore vêtue de branches au bord même de la vague. Cette Bretagne champêtre respire le tendre charme de la feuille mariée

au flot. Elle est pastorale comme les tableaux de Constable. Les vieux arbres y viennent dans l'eau; et les chênes se baignent dans la marée.

Partout, la prairie et les pommiers. Les verdures sont fraîches comme l'eau qui les fait naître. Sous la pluie d'été, avant la fenaison, l'herbe brille, frémissante de vie heureuse; et les regains, plus tard, sont aussi frais que le printemps. Prés et bois, cette terre est toujours parfumée, soit qu'elle languisse d'ardeur sous le soleil, soit que l'orage la détrempe; et l'odeur enivrante des foins, où la faux a passé, ne l'emporte peut-être pas en suavité sur l'haleine de la chaude prairie que la pluie argente.

Les pommiers s'arrondissent jusqu'au bord de l'eau et les rivières aux eaux bleues coulent doucement entre deux rives de feuillages. Sous les peupliers et les aulnes, les moutons tournent en mesure. Le clocher à jours des chapelles se dresse finement entre les arbres, comme le thyrse gris du bois en fleur. Les petites églises ont l'air doux et recueilli des demeures vivantes; et peut-être ont-elles plus de charme encore, quand leurs cloches sonnent dans la paix muette du ciel gris. Les vieux chênes s'appuient, de leurs branches mêlées, les uns aux autres, et leurs bras noueux sont jaunes de mousses, ou verts à l'ombre; et, l'octobre venu, parmi les feuilles dentelées, les glands s'arrondissent comme des noisettes sous leurs collerettes. L'Ellé et la Laïta dans les vallons s'attardent en méandres ombreux, comme le Léthé dans la campagne élyséenne. Ici, par un matin d'été, on attend, pour les surprendre au bois, les Nymphes et les Naïades blondes.

Dans les villes, qui ne sont que de charmants villages, vit un peuple de haute taille, blond et fort. C'est une race plus gaie et plus mobile encore qu'ailleurs en Cornouailles. Les hommes sont railleurs, fiers et souvent passionnés. Dans leur opinion, les gens de Fouesnant n'ont pas leurs pareils en Bretagne : ils habitent le plus beau pays, où les meilleurs pommiers donnent le meilleur cidre ; et où les plus beaux gars ont les plus belles filles, qui portent les plus belles coiffes. Ils n'ont pas tort ; et leur cidre même n'a pas de rival pour la saveur ni pour la force. Mais leurs femmes sont de plus de prix encore : grandes, sveltes, elles ont de longs visages aux traits purs, et qui le restent même quand elles n'y ont plus droit; elles ont de longues lèvres, dont le sourire est toujours un peu grave, et ces yeux changeants où l'on aime à suivre les caprices du ciel.

Ils sont fiers jusques à la violence. Leur mépris de tout ce qui n'est pas du canton même commence à leurs plus proches voisins. Ils répugnent aux alliances étrangères, et se marient entre eux. Dans leur douceur les filles ont aussi de cet air hautain qui semble naturel à la grâce virginale, et qui sied à la femme non soucieuse de plaire : trait de noblesse véritable. Beaucoup de Bretonnes le tiennent d'une antique contrainte, et d'une modestie imposée par la loi religieuse, pendant des siècles; presque toutes en empruntent quelque chose au costume. En vain, les jours de fête, l'ornement du tablier, les broderies et les perles, prétendent égayer la sévérité ordinaire : leur jupe noire, le corsage noir paré de velours, et la coiffe blanche participent du cloître.

La plupart de ces Bretonnes ont une grâce monacale : le parfum de leur charme est ancien. Les coiffes paysannes ne sont que les hennins, portés jadis par les grandes dames ; et la jeune fille de Fouesnant rappelle à la fois les Bernoises de Holbein et Flora la Romaine, qui tant fut belle et qui est morte. A plus d'une, il manque très peu pour être belle aussi, et vivre : une sorte de beauté intérieure séduit en elles, et parle en leur faveur ; faute de quoi, elles sont indifférentes. Peu de femmes gagnent plus à être regardées longuement. L'habit et le voile des nonnes, qu'elles ne vêtent pas, reparaissent dans leur maintien, et souvent règlent leur démarche. Elles n'ont plus rien pour plaire, quand elles sont immodestes : et leur charme le plus rare est peut-être fait du contraste que l'on sent, quelquefois, entre leur réserve apparente, leur mode chaste aux dehors anciens, et l'humeur passionnée d'un corps ardent et tendre.

XXXII

ROUTE AU CRÉPUSCULE

En Clohars. — Fin septembre.

Avec le soleil, toute chaleur s'en est allée. L'ombre tombe humide; et le crépuscule sent déjà la nuit. La route en lacets monte et descend, bordée de champs et de landes. Parfois une chaumière, d'où un peu de fumée s'élève avec lenteur, violette et timide; là, on prépare le repas du soir; de là aussi, quelquefois, l'on entend venir un bruit de voix, l'une plus rude qui gronde, et d'autres qui se plaignent; ou des cris d'enfant, et moins souvent des rires.

On suit le chemin; et de plus en plus, le jour baisse. Un faible appel d'oiseau; et le silence. On marche, la tristesse au côté. Tantôt l'on presse le pas, étreint d'on ne sait quelle crainte; tantôt l'on s'arrête, comme avide de tout ce qu'il reste encore de ce jour achevé, et comme frémissant, du regret de le perdre, — de le perdre à jamais.

Les haies sombres ont un souffle humide; et l'odeur

de la pomme mouillée flotte au-dessus des ronces. La terre brune de la route est molle sous le pied. Toute clarté, toute lumière est suspendue et s'étale sur le ciel, qui semble mourir de sa rêverie; l'espace n'a plus la forme d'une voûte, mais d'un lit douloureux où la mélancolie est couchée.

Et là-dessous, toutes choses s'assombrissent; et toutes prennent une obscure majesté. Oh! que la lande est triste au crépuscule, sous la prunelle verdâtre du ciel d'automne! Comme une plainte lointaine, de la dernière maison cachée sous les arbres, arrive faiblement la voix d'une femme qui berce son enfant.

Tout recule devant le mystère de la clarté mourante et de la terre ensevelie. La ligne des buissons semble perdue à l'infini, un rempart d'ombre où se brise l'horizon. Cette lande et ces champs, qui me sont si connus, ont pris la vastitude d'un désert... Là-bas, là-bas, comme noyée au bord d'une mare sombre, d'où à peine elle émerge, c'est ma maison, si lointaine que je n'y atteindrai jamais. La masse des ajoncs et des bruyères se confond avec la terre, et je ne sais plus si c'est elle qui est si noire, ou si c'en est le tapis d'herbe.

Je marche les yeux levés sur la lumière expirante, et je sens les épines de la lande ennemie qui la défendent contre tous mes pas. Un chariot roule lourdement entre les ornières, attelé de chevaux que l'on distingue à peine, guidés par un homme qu'on ne voit pas. Et, le long de la haie, d'un pas rapide, une jeune femme, vêtue de noir, s'avance, pareille à la pensée de mon rêve triste. C'est une paysanne; et, peut-être, au jour, n'a-t-elle rien

pour séduire. Mais, à cette heure, son visage, sous la coiffe blanche et les lacets qui serrent les joues, semble, en sa pâleur délicieuse, d'une grâce et d'une douceur étranges. Elle passe, les mains croisées devant elle comme une ombre silencieuse près de moi. La suivant des yeux, au détour du chemin, sous les arbres, je vois la rivière qui brille, ruban d'argent gris, miroir livide.

Je suis seul dans l'immense étendue. Oh ! que la lande est triste, quand meurt le crépuscule !...

XXXIII

LES DEUX MAM GOUZ[1]

Dimanche à Ben... 14 octobre.

La vieille Madelaine Bihan est sortie de l'église, après vêpres, avec la vieille Koadër, sa commère. La vieille Bihan n'est plus venue au bourg depuis sept ou huit mois : elle n'a guère le temps de quitter sa ferme en Plo-Harnek, à quelques lieues dans les terres : sa bru ne s'est pas assez ménagée après ses dernières couches, et depuis elle est malade. Il y a des querelles aussi entre son fils aîné et sa femme, — qui n'est pas mauvaise, si vous voulez; mais elle a été trois ou quatre ans à Kemper, vous savez; et c'est une ville si dangereuse, Kemper! toutes les filles s'y font coquettes...

— C'est bien pis, quand elles ont été à Brest, dit sévèrement madame Koadër. A Brest, c'est la perdition comme à Paris, donc...

— Elles n'ont plus beaucoup de religion; et alors

1. *Mam Gouz*, — grand'mère en breton : littéralement, vieille mère.

que voulez-vous qu'elles fassent? dit la bonne Bihan, en manière d'excuse. Les femmes n'ont pas plus de conduite que les hommes... Et les deux frères ne s'entendent pas très bien, non plus, à la maison.. Chacun veut sa grosse part; quand je ne serai plus là, ils vendront le bien; et qui sait s'ils n'iront pas à la ville?

– Ils iront, vous pouvez en être sûre...

— Cela me fait gros cœur d'y penser.. Ah! l'absence du père se fait trop sentir : quand il était encore là, tout le monde obéissait; et il était juste...

— Oui, répond la commère; c'était un digne homme, le vieux Bihan... Tout de même, voilà bien quatre ans qu'il est mort?... Dieu ait l'âme du pauvre pécheur...

— Quatre ans pour la Saint-Michel... Je n'aurais pas cru laisser quatre ans ma place vide en terre bénite, près de lui...

Les deux grand'mères causent, assises dans la petite cour pavée de la maison. Elles se touchent presque des genoux, et les pans de leurs tabliers noirs se confondent. La vieille Koadër, toute petite, noire, menue, rabougrie, porte sous le bonnet de Concarneau une petite figure ronde, plissée, pareille à une orange taillée dans un morceau de bois. La vieille Bihan est bien différente : elle a les grandes coiffes de Fouesnant; un long et doux visage pâle, une chair délicate qui se marbre de rose par endroits; ses cheveux ont dû être très blonds, et blanchis, ils brillent encore; elle est grande, large, molle et vaste. Elle semble plus paisible, même quand elle se plaint; et la vieille Koadër plus énergique : celle-ci paraît avoir de la malice, et comprendre

ce que celle-là se contente de déplorer et de subir. Toutes les deux tirent de leur poche, chacune à son tour, une tabatière qu'elle ouvre, offrant une prise à l'autre... Elles parlent, du même accent guttural, plus rauque chez la vieille Koadër, plus gras chez la paysanne...

Longtemps, elles se racontent les incidents du village, la mort d'un tel, le mariage d'un autre. La vieille Koadër est bien âpre, et condamne sévèrement ceux qui perdent leur argent, ceux qui se ruinent; elle admire, au contraire, les riches, même quand elle veut les blâmer, et qu'elle en cite des duretés peu louables. La vieille Koadër est déjà une bourgeoise : elle a le souci de l'épargne; elle est fière de ses petites rentes; elle est sûre qu'on les lui envie. L'autre, la bonne paysanne, vénère sans doute cette sage économie, et l'ordre qui règne chez sa commère; mais on dirait qu'elle regrette plus encore sa jeunesse, son temps de danses, son homme enseveli... et ses enfants divisés, les uns qui se querellent, les autres loin d'elle, le plus jeune même en Asie... Toutes les deux s'accordent à ne plus reconnaître les mœurs du vieux temps dans les jeunes filles d'aujourd'hui... Et elles ne tarissent pas d'anecdotes... Puis, elles s'inquiètent de Sœur Camille, qui est malade, perdue, a dit le médecin : on l'a opérée d'un cancer; elle va mourir... Que deviendront les pauvres et les malades du pays? Elle en savait plus long que les médecins de la ville. Elle avait mon âge, dit l'une des deux vieilles : elle est venue jeune fille dans la maison religieuse, d'où elle ne sortira que morte...

Soudain, comme le soleil se couche, éclate un grain : la violente pluie d'octobre tombe large, épaisse, longue. Les dernières flammes du jour s'éteignent. Le ciel gris semble descendu, et se suspendre comme un voile morose entre la mer, les arbres et la lande confondus...

XXXIV

LA NUIT DES FÉES

Le petit bois de Ker-Mor. 5 septembre.

J'ai vu les fées, par cette douce nuit.

J'allais sur le chemin, qui monte et descend par la lande, bordé de vastes champs, et semé de beaux arbres, de loin en loin. J'allais par le sentier, que l'on perd dans l'herbe; je marchais sur le tapis frais et touffu de la prairie; et l'herbe était glauque au clair laiteux de la lune.

L'exquise joie de la nuit d'été, suspendue, était muette. Seule, là-bas, au delà des sables blancs comme la neige, la berceuse de la mer soupirait doucement son murmure... La vague expirait sur la grève comme le souffle enchanté de cette nuit.

Il était tard, déjà; et l'arc de la lune tirait ses flèches de perles déjà plus bas que le front des arbres; au bord de l'oreille, l'arc rieur jetait ses traits dans les cheveux. Toute la mer lointaine brillait de cette lumière, pareille à un bouclier tremblant sur une gorge voluptueuse. Et la vague pâmait.

Près d'un ruisseau, sous les vieux ormes, dans une litière d'ombre, un vieux cheval dormait... Et la brise tiède inclinait les feuilles, qui frémissaient sans bruit, comme les lèvres de la jeune fille qui va sourire...

Les haies sentaient la mûre, et le miel des fleurs chaudes. De toutes parts, l'odeur des feuillages mouillés s'élevait délicieuse, frais encens de minuit, rosée amoureuse de la terre endormie. Le vieux cheval tousse; il lève la tête et change de pied; il doit rêver.

Et comme je tournais sur le chemin, m'élevant peu à peu selon la pente, sur le haut de la côte le bois de pins apparut. Et c'est alors, ô fées, pensant à vous, que je vous ai revues.

La lune brille au travers des pins, dont les pieds entrelacés se croisent dans la clarté. Entre les longs couples, au port si svelte et si fin, le ciel d'argent bleuâtre coule; et le clair de la lune est comme un lac suspendu sous les branches. Les ombres de velours et les rayons de blonde opale glissent plus doucement que l'aile du cygne, lorsqu'il plane. Les arbres mariés font un temple au clair de lune.

La pluie d'or des étoiles tombe plus pâle sur les pins.

J'entends vos pas, et votre lente danse, ô fées. Les lucioles, au bord des haies, ce sont vos yeux, quand l'une de vous se couche sur l'herbe, ou se baisse pour détacher sa robe de lune prise aux épines, et que les autres, penchées sur elle, l'entourent. Ou bien, quand deux de vous se cachent sous les feuilles, pour se caresser.

Les génies du feuillage, attentifs, et les petits dieux des charmes mouillés vous regardent. Le flot paisible retient son haleine, et rit mystérieusement sur les galets... Et, par cette nuit si douce, sous les pins de Kermor, je vous vois toutes, ô fées.

XXXV

GLAZIK

A L., en Briec. Septembre.

Il avait grand air; et quoique très vieux, tous ses gestes étaient d'une harmonie charmante. Ce grand vieillard de soixante et dix ans avait la retenue et la finesse courtoise que l'on suppose le propre des grands seigneurs, dans l'ancien temps. Ses longs cheveux blancs brillaient encore autour d'un front large et haut, blanc comme l'ivoire. Tout son visage était décoloré : et l'éclat doux de ses yeux verts n'en paraissait que plus ardent. Un sourire d'une dignité exquise écartait les coins un peu bas de sa bouche très longue. Il respirait une bienveillance discrète et noble, et cette politesse de nature que rien ne supplée.

Il ne parlait pas le français, quoiqu'il l'entendît. Mais comme il ne le savait pas assez bien, il ne s'en servait pas, pour ne point balbutier. Il s'avança vers moi, et m'offrit la bienvenue dans la ferme, d'un air qu'on eût pu lui envier dans un palais. Et voyant, sous

la porte de pierre, ce grand vieillard, droit et maigre, aux longs traits blancs, marqués comme les méplats d'une figure de marbre, je crus me retrouver chez le roi Cymbeline, dans la forêt.

Le nom de Glazik est celui qu'on donne aux Bretons vêtus de bleu, qui habitent l'intérieur des terres en Cornouailles, entre Kemper et la montagne. Ce sont presque tous des paysans, et leurs terres comptent parmi les mieux cultivées. Ils sont aussi fermiers et éleveurs de chevaux. Le costume des hommes est sans doute le plus beau de Bretagne, depuis que se perdent les modes luxueuses d'autrefois. Le vieillard qui me fit un accueil si affable, portait un vêtement de ce style, et du goût le plus raffiné, quoiqu'il n'eût déjà plus les larges braies, ni la culotte, et que l'étoffe de ses habits ne fût pas des meilleures. La beauté de ce costume tenait à un choix exquis des couleurs.

Sur un gilet de drap noir roidi par une armure de toile, une première veste carrée de drap blanc, ornée de larges bandes en velours noir, débordait, serrée seulement à la taille, où elle était lacée étroitement, — sur une seconde veste à manches, en drap bleu, moins étoffée, d'où la première émergeait en gorgerin. La veste bleue était parée, elle aussi, de large velours noir et de fils en soie jaune, à la place des boutons. Rien n'eut mieux fait valoir le port élancé d'un homme, ses vastes épaules, et sa figure rase à cheveux clairs, que cet accord harmonieux de bleu, de blanc et de noir, piqué de quelques points orangés. Voilà pourtant le

costume d'un paysan, qui ne le portait pas pour qu'on le vît, mais par habitude et par tradition. Qu'on y compare le misérable habit des villes, et du plus riche bourgeois comme de l'ouvrier.

Je m'étonne que les Bretons aient montré si peu d'aptitude à la peinture, avec un si grand goût dans le choix des couleurs, pour le vêtement. Peut-être ont-ils prodigué tout ce qu'ils en avaient, dans l'invention qu'ils ont mise à se vêtir.

XXXVI

LE JOUR DES MORTS

2 novembre. Près de Kemper.

Les brumes blanchâtres se dispersent et courent de la lande sur la mer, où le vent les emporte. Le soleil luit doucement. Un matin bleu, parfumé, humide. Des corneilles, sur le toit de la maison déserte, causent gravement, sans se regarder, le bec droit et magistral, le col tendu comme des juges qui écoutent. Elles prononcent des arrêts lugubres, où grince le bruit des chaînes : *Eh quoi?... Eh quoi?...* font-elles. Au soleil, les fleurs d'ajoncs brillent, mouillées. Mélancoliquement, la cloche tinte des glas.

Trois femmes viennent sur le chemin, deux vieilles et une jeune entre les deux. Elles ont de gros bouquets à la main, des fleurs coupées trop haut qui paraissent trop grosses sur la tige trop courte. Et la mosaïque de ces bouquets pressés semble faite au point, comme une tapisserie. Un vieil homme paraît, un gros bouquet de dahlias entre les doigts.

— Je n'ai pas encore porté des fleurs à mes morts, dit-il.

— Nous non plus, font les femmes.

— J'y ai été, hier, après la messe...

— Nous aussi, disent-elles.

— Mais nous n'avons pas vu Yvonne, observe l'une.

— Ah! dit le vieux contrarié.

Après un court silence, où ils ne se regardent pas, où ils tournent dans leurs mains les fleurs épaisses, pressées, nues sans une feuille, — une des vieilles reprend :

— Un beau temps pour les morts...

— Un bien joli temps pour les morts... disent les autres.

— Tant mieux pour eux, il faut ça... décide le vieux avec une assurance étrange.

— Ne nous mettons pas en retard, dit la jeune femme qui n'a pas encore parlé.

— Nous avons le temps. La messe n'est pas encore sonnée. Mais ne m'attendez pas, fait-il à la plus âgée.

— Vous ne venez pas? On n'est jamais trop tôt, là-bas...

— Je traîne la jambe, vous savez; je vais plus lentement que vous...

— A tout à l'heure. J'irai avec vous au cimetière, Loïk. Il fera bon là-bas...

— Un beau temps pour les morts...

XXXVII

LE CHANT HUMILIE LES BÊTES

L'été, en Benodet.

L'âne, arrêté sur la route blanche qui brûle, les flancs piqués par les mouches que rien n'écarte, ni les oreilles dressées, ni les coups de nez brusques, l'âne tourne la tête et regarde fixement, de ses grands yeux veloutés, les vaches dans la lande verte. Elles paissent indolemment, évitant l'ortie qui pique, mais le front toujours baissé, en quête d'une herbe fraîche et tendre, douce à mâcher, et douce à ruminer encore.

Et l'âne brait. Et les deux vaches beuglent, enviant de braire. Meuglant de la sorte, et tenant la note, elles ne sont pas si loin du braiment. Dans leurs larges yeux, à tous trois, comme en de rondes mares suspendues, se reflète tout le pays, la lande verte et les haies, la butte gazonnée et le mur hérissé de pierres.

Il y a un préjugé contre les ânes, qui ont les plus beaux yeux du monde, du même velours que les Andalouses, et qui ont fait la réputation d'un grand profes-

seur de philosophie. Mais ce n'est point un préjugé de les haïr, en musique : leur cri irrite; et puis il fait rire. Ce sont de jeunes poètes sans modestie.

Comme il brait, ce petit âne! D'où tire-t-il tant de bruit? La tête en avant, il lance sa mâchoire et découvre ses dents : il ressemble à Charles-Quint, la bouche ouverte, dans un fameux portrait. Mais l'empereur d'Allemagne n'a pas l'air si content que lui. Le petit âne gris ne craint pas la fatigue; et son idée étant de braire, il brait de tous ses poumons, se fouettant doucement ses jolies jambes de la queue...

Pour les musiciens, tous les animaux sont haïssables; et l'homme n'est guère que le roi des animaux. Il n'est rien de si rare, sur la terre, qu'une belle voix. Le beau son n'est pas de nature : et l'art presque seul l'a fait.

Les pauvres bêtes n'ont point d'âme, quand elles parlent. Dès qu'on ne les voit plus, on en perd la pitié. La nuit, elles se font détester. Ce ne sont que machines à vacarme, et qui ne s'arrêtent plus, une fois montées. L'oiseau même, à la longue, m'importune. Il n'est si bon chien qui, aboyant à la lune, ne se fasse donner au diable. L'ami de l'homme est mon ennemi, aussi souvent qu'il parle. L'oreille musicienne cherche trop l'harmonie : passion qui engendre parfois la cruauté. Mais quoi?... L'âne a l'oreille qu'il faut, à proportion de la voix. Ce n'est que dans un porte-voix que l'âne entend ce qu'il se veut dire.

Les bêtes se font aimer des hommes, parce qu'ils y trouvent de leur bestialité : elles se laissent faire.

comme elles se laissent torturer. Les hommes prêtent à tout des sentiments humains, — faute de mieux : et les meilleurs consacrent aux bêtes des soins qu'ils marchandent aux autres hommes. Ils ne voient pas la différence, et ont raison sans doute. Mais ce ne sont pas des musiciens.

On ne doit pas faire un reproche aux amis des bêtes, s'ils semblent sensibles jusqu'à la niaiserie ; il n'est guère que les artistes qui puissent s'en étonner : ils seront toujours blessés de la voix que prennent les pauvres bêtes pour dire merci.

On aime les bêtes d'un amour bien légitime : elles exercent admirablement la sensibilité. Mieux encore que les enfants, elles acceptent tout et ne peuvent rien rendre. La plus grosse bête est un enfant qui ne grandit jamais. Elle est plus que machine : elle est montée une fois pour toutes. La vie d'une bête fait peur à la pensée.

Voilà l'âne qui s'interrompt dans son concert : il avise un chardon dans la bruyère. Et voici les vaches les cornes enfoncées comme une fourche dans les buissons, éternellement à la recherche de ce qui se mange. Les pauvres bêtes sont des machines à manger, toujours à la tâche, toujours courbées.

Elles n'ont pas le temps de chanter.

J'entends bien... Cependant, n'allez-vous pas vous taire, petit âne gris ?

XXXVIII

DUNES

Au Trez. En octobre.

Les dunes ont la couleur de la misère, de l'envie et de la trahison.

Leur blancheur est livide à la lumière; et vers la fin du jour, elle est verdâtre comme la fièvre. Elles sont faites de tas de sables, qui s'isolent les uns les autres : un fossé les sépare, où des pierres sont cachées, de ces belles pierres que la mer a monnoyées, qu'une grande marée, un jour, a poussées jusque-là, pour qu'une autre, un jour, les reprenne.

Les monticules de la dune se succèdent, le long de lignes parallèles que divisent de mouvantes tranchées. Et, s'abaissant, se relevant, elles vont jusqu'à ce qu'un rocher violent les arrête. Mais la falaise n'est pas plus forte contre elles que la passion contre l'obscure patience. Souvent elles contournent le roc; derrière lui, elles décrivent une lâche courbe; et selon sa propre forme elles l'entourent de tous côtés. Elles ont l'obstination invin-

cible du sable; et elles se servent du vent même qui les bouleverse.

La misère des dunes séduit par une beauté désespérée. Penché sur elles, le ciel nulle part ne semble plus vivant, et n'a mieux les aspects d'un océan fluide. Comme Jésus regarde Judas le baisant, à Padoue, chez Giotto, le ciel regarde la dune. Et les nuages y courent, pareils aux êtres puissants qui peuplent les rêves : et parfois, les voyant planer, si distincts et si près de ma tête, je leur ai prêté l'oreille, comme s'ils avaient dû me parler.

Polonius n'aime pas à se promener à travers les dunes : il n'est pas si facile d'y dormir debout qu'au milieu des papiers d'État. On enfonce dans un sol qui ne résiste point, et qui triomphe de la résistance : matière sournoise que le sable, qui se fait plus forte d'être foulée. Il pénètre les vêtements : il se glisse sous les bas; et se loge dans les souliers. Les grains de sable écorchent la peau, et mordent l'os à chaque pas, comme un dur insecte. On marche irrité; et l'on s'exténue de sentir le sol céder sans cesse : on ne s'avance plus du bout des pieds, mais du talon, des chevilles et de la moitié de la jambe. Dans les dunes, il faudrait faire route pieds nus, en pèlerin...

A la crête, et sur les bords du chemin qui s'y forme, une vie puissante et misérable se révèle. Il n'est point d'image de la misère qui vaille celle-là, — ni de l'effort incroyable que la plus ingrate vie déploie dans son obstination à vivre : là, poussent des ronces rousses, qu'on croirait faites de métal rouillé, et plus résistantes que

du fer : un cheval les foule, un chariot les écrase, sans qu'elles rompent. Et sur le sommet de la dune, tout un treillis de racines traçantes s'entrecroise, faisant un humble chaume à ce toit des sables : c'est une grille de fils de fer tendus, dont les mailles sombres font paraître plus blêmes les sables au travers. On se prend les pieds dans ce réseau serré de toutes parts, comme les lèvres de l'humiliation, et qui forme un gazon mendiant au haut des pentes.

Et la dune elle-même, dans toute son étendue, paraît n'être que la vague pétrifiée d'une marée colossale, où, comme les goémons fauves sur la grève, sont restés accrochés une frange de ronces et un hideux gazon, qui rampe.

XXXIX

MATIN EN MER

Entre Loc-Tudy et Mousterlin, le 21 juillet.

A la fin de la nuit, je vais trouver Jean-Marie le pêcheur. Il m'attend sur la petite grève, je dois aller à la pêche avec lui; et, dès le soir, il a mouillé son canot dans la crique, le chemin du phare; au crépuscule, je voyais encore, de la fenêtre, le bout du mât et un pan noir de voile.

L'aube poind à peine vers le levant, et sa lueur est encore souterraine : dans la nuit admirable, dans le ciel calme où les constellations renversées une à une s'éteignent, au bord de l'horizon, cette clarté hagarde semble un spectre qui se lève dans son suaire, un frisson du monde qui se réveille et qui pâlit au fond de l'ombre. Mais ce frémissement du ciel est plein de joie; le trouble, qui agite la paix des ténèbres, annonce la lumière; la pensée du souci s'efface devant l'approche du jour, comme tout le passé du cœur disparaît sous l'ivresse présente. Déjà le ciel noir est bleu. L'azur profond s'illumine de

plus en plus, comme un visage qui passe de la méditation au sourire, et que le rêve des dieux envahit. Une félicité sans bornes se répand sur les haies, sur la lande, sur les arbres, sur la mer. L'étoile du matin, si passionnée tout à l'heure et si rêveuse a perdu son éclat. Et comme le soleil paraît, le concert des oiseaux jaillit, cri de joie que semble pousser la verdure.

Le canot double le phare. « Bon vent pour aller », dit Jean-Marie, « bon vent pour le retour ». Une brise délicieuse souffle de la terre, et porte l'haleine des pins. La mer est presque aussi douce à la main que des lèvres caressantes, et tantôt tiède comme elles, tantôt fraîche comme les feuilles. Les vagues amoureuses sentent la violette : et leur courbe est si souple, leur mol abandon d'une grâce si enchanteresse que, penché sur elles, comme à l'appel des sirènes, on rêve de s'y laisser aller et d'obéir à la séduction.

Tout est blanc. Tout est bleu. Et tout est d'or de ce que le soleil touche. Le ciel est fait de trois grands fleuves lents, l'un d'or, l'autre de soie bleue moirée de blanc, et l'autre d'indigo qui devient, d'instant en instant, plus clair et plus lumineux. Sur ces fleuves tranquilles passent les pétales en coquilles de grandes roses, quelques nuages ourlés d'argent, vapeurs qui se dissipent, comme ces fleurs de duvet qu'un seul souffle disperse.

Qui dira la chaste volupté de ces heures matinales ? La joie de vivre se confond bientôt dans un plaisir unique, un puissant accord où entrent le murmure des vagues, le rythme des flots, la fraîcheur céleste de l'air irrespiré, les parfums de la solitude marine et l'ivresse de la course,

On baigne dans le vent du large, comme dans une source lustrale. La pensée erre et bondit sur les cercles de l'azur, jusqu'à cet infini où l'on cesse d'être soi-même, et où l'on sent en soi la vie de toutes choses. Alors, un flot qui se brise par-dessus bord, une mouette qui frôle la voile, un rayon de soleil qui s'étend entre deux pièces de bois, — tout prend une importance unique, et l'on en perçoit la félicité respirante, comme si l'on était le corps de tous ces membres.

La brise fraîchit; vent arrière; le canot vole sur les jolies vagues, comme sur un nombre infini d'ailes bleues qui palpitent, étalées... O vie...

Entre les lèvres et la barbe jaune de Jean-Marie, la courte pipe fume. Les pieds nus, appuyé sur un coude, il s'est couché sur l'avant; et la tête levée, lui aussi, les yeux vagues, on dirait qu'il rêve...

Et, là-bas, les îles sont posées sur la mer, — six pierres blanches sur une dalle bleue.

XL

SOIR D'AUTOMNE

Saint-Corentin, à Kemper. 25 septembre.

Que la cathérale de Kemper nous parut, au crépuscule de ce jour d'automne, d'une beauté touchante et triste!...

Toute la vaste place était pleine d'air pur et bleu, — et de cette lumière un peu hagarde, qu'on dirait celle, quand vient le soir, d'un regard égaré. Aux derniers rayons du soleil, ardents et roux, la pierre de Saint-Corentin était verdâtre, pâle de fièvre, et miroitante de mélancolie comme la peau d'un étang qui frissonne...

Sous le porche, des mendiants en loques et des aveugles très polis, qui bénirent abondamment l'aumônier, en palpant l'aumône au fond de leurs chapeaux graisseux. Et je sentis, une fois de plus, quelle flatterie sensuelle il y a pour le « moi » dans l'aumône, même quand on la fait avec tout l'oubli de soi-même qu'il se puisse, — et que la main fait honte aux yeux. On ne se sait pas gré; mais l'on est bien aise à l'idée que des mi-

sérables vous en sachent : voilà-t-il pas qu'ils bénissent ceux qu'ils devraient haïr?

J'entrai dans le vaisseau presque vide. Les rayons du couchant n'éclairaient plus la nef que de côté. Ils passaient par les verrières, comme des flèches lentes, s'attardant sous les arcs et au bord des piliers, en douces plaies rougeoyantes et violettes. Le silence n'était troublé que par le bruit d'une femme qui s'agenouille, ou d'une autre qui repousse sa chaise. Dans le fond, un murmure lointain résonnait lentement, que je percevais sans chercher à en savoir la cause.

La jolie cathédrale, si svelte et si pieuse, et pâle en son recueillement fiévreux. Jamais je ne saisis mieux la raison mystique qui a dressé les plans de ces églises, et en a fait la maison de Jésus, sur le plan de la croix. Voilà pourquoi la cathédrale exprime une tendresse d'une telle douleur, et tant de douceur touchante : elle incline, elle aussi, la tête à gauche, comme Jésus sur la croix. Ce calcul est exquis. Nulle part, la déviation de l'axe du chœur par rapport à l'axe de la nef ne me parut plus marquée; en aucune autre église, peut-être, l'effet n'en est plus parlant. Au delà du transept, la courbe si sensible de l'axe rend la perspective très mystérieuse. Et plus le chœur est long, plus cette disposition me semble belle. Les nervures du berceau, surtout au-dessus du chœur dévié, prêtent encore du corps à cette âme vivante, par l'étrange apparence qu'elles ont de vertèbres sur le dos de la voûte... Que la lumière est subtile, et qu'elle fait de rêves sous ces longs arcs qui fuient!...

J'avançai; et le jour baissait à mesure. L'église est des plus longues qui soient et des moins larges à proportion : cette maigreur maladive est toujours élégante. Au delà du transept et de cet arc, partout si beau à voir, qui se dresse de toute la hauteur de l'édifice jusqu'aux voûtes — les chapelles absidales peu à peu s'animaient, la plupart occupées de plusieurs fidèles en prières. Une femme en noir, le chapelet aux mains, était admirable de ferveur, les yeux fermés : sa bouche mince était scellée, mais l'on sentait transparaître le bouillonnement des paroles intérieures; et de ses paupières closes je vis sourdre, témoins muets, condamnés au silence, quelques larmes. Dans la chapelle la plus reculée, j'écoutai les voix, fortes ici et nombreuses, dont j'avais entendu, à l'entrée, le murmure, incertain. Je cherchai encore d'où elles venaient, et n'aurais pas su le dire, quand, dans l'obscurité déjà plus dense, à la dernière lueur du couchant, j'aperçus au ras du sol, à demi enfoncés dans la pierre, des chanoines souterrains à leur pupitre, qui, chaque soir, par obéissance à une tradition antique, récitent un office spécial dans cette ombre presque mortuaire. Leur voix s'élevait étrangement de ce lieu bas et nocturne. La femme prosternée n'avait pas bougé plus qu'une statue tombale. Un peu de sang coulait sur un pilier, suprême adieu de la lumière occidentale.

Oh! que la cathédrale semblait d'une beauté touchante et triste, au crépuscule!...

XLI

LA « DOUCE »[1]

Sur la mer déserte

I

La brume tournoyait suspendue dans les spirales de la tempête, comme la poussière autour du van. Et le jour avait la couleur livide d'un noyé.

Le soir, peut-être, allait descendre. La mer et l'espace, le ciel, tous ces déserts confus ne faisaient plus qu'une écume verdâtre, crêtée de blanc. Le brouillard fumant était convulsé comme un crépuscule qui frissonne. La rumeur de l'Océan battait les oreilles d'un tumulte profond, au rythme lourd : on eût dit le bruit des canons dans une bataille immense; et tantôt l'on était sous l'haleine des batteries, tantôt la clameur des bouches à feu roulait plus lointaine. Le vent du Sud-Est mugissait, poussant les collines d'eau, pareil au pâtre monstrueux

1. C'est, pour le Breton, le nom de l'amie ou de la fiancée, de la bien-aimée.

qui chasse un troupeau échevelé d'étalons au galop. Les vagues se ruaient formidables et brusques, courbes formées d'un seul bond de l'abîme : lancées, elles éclataient soudain, à la manière de la poudre. L'effroi planait sur le tumulte. La houle et le bruit se pénétraient l'un l'autre, au point que Herry ne distinguait plus s'il était ballotté par la rumeur, ou assourdi par la cruelle ondulation des flots. Tout était triste, éperdu, sans merci. Tout se brouillait dans une confusion sans limite : l'ivresse hagarde des rêves et de la souffrance aiguë pesait sur les regards et sur l'esprit du matelot: parfois, les paupières serrées, il ne cessait pas de voir le même horizon, le même chaos où les yeux ouverts venaient de se heurter. Et la masse blanchâtre de la brume s'agitait lourdement comme le corps lugubre d'une vieille aveugle qui a perdu son chemin

II

Les vagues se précipitaient: face glaciale de la tempête incarnée, elles frappaient l'homme au visage, et lui couvraient le front. Herry tremblait de la tête aux pieds, d'un seul tenant, tel un tronc d'arbre à la dérive. Il sentait son bras raidi pendre comme une poutre à son épaule, et d'un poids écrasant qui entraînait tout le corps. Il avait les yeux pleins de sel, piqués de mille aiguilles; et ses lèvres cuites lui étaient amères.

Il ne souffrait pour ainsi dire pas : l'accablement émoussait sa souffrance. Sans espérer rien, il ne désespérait que par éclairs : car il luttait; et la lutte, comme la vie, toujours espère. Cependant, il lui semblait, peu à peu, ne plus sentir, ne plus savoir... Où était-il? Une torpeur semblable au sommeil l'envahissait : allait-il dormir?... — Puis, une terreur profonde le fit frissonner, une pensée coupante et noire, qui le traversa comme un couteau enfoncé par en bas dans le ventre: une énergie farouche, jaillie des entrailles, le remettant à flot, il eut une sorte de joie: et, d'un coup d'épaule, il lui sembla surgir de l'effroi où il venait de s'enfoncer...

... Et voici que le grand Herry vit s'ouvrir le brouillard : et, dans l'éclaircie, les vagues séparées lui faisaient un chemin...

L'entrée de la rivière est là... Quoi, à son insu, si près de terre? à quelques brasses de chez lui?... Mais oui : voici le port, le quai gris, et la place familière, avec l'église et le clocher derrière le vieux hêtre...

Mais la voici surtout, Marie, Marionik, la petite Marie... Bien sûr, inquiète, elle est venue à sa rencontre... O ma Douce... c'est elle!... C'est elle, la plus aimée... Dans son inquiétude, elle n'a plus voulu attendre. Elle a laissé la maison; elle est là, sur la roche, à l'entrée de la baie, pour découvrir au loin si son ami arrive... Chère petite Marie, ma Douce...

Sa jupe flotte au vent, et d'une main sous le menton, elle retient sa coiffe...; de l'autre, devant le front, elle protège ses yeux, ses doux yeux qui cherchent ..

Herry la devine à ce geste... car il ne distingue pas ses traits... Il la voyait mieux, tout à l'heure. Le vent roule comme un fou dans la bruine, qui tourne et s'éparpille en sens contraires, poussière de fumée...

III

Rêve-t-il? Ou voit-il? Une amère nausée secoue la poitrine de l'homme; et il croit vomir le gouffre qui l'étouffe... « Je vis », pense-t-il joyeusement.

Certes, c'est elle! Elle est là, qui l'attend, la Douce. Elle lui fait signe : sans doute, elle l'appelle. Et il lui sourit...

Tout à l'heure, tout à l'heure!... Rien qu'un instant encore... Elle sourit aussi, Marionik, celle qui attend et qui demeure, celle qui donne la vie et qui la garde, la douceur d'aimer, la fleur et le parfum de la terre natale, celle qui renouvelle les caresses de la mère, et qui les fait naître dans le cœur de l'homme...

Elle est là, celle qu'il a vue, après deux ans d'absence, dans les pays étranges, sur l'autre bord du globe, où le marin passe comme un songe, sans jamais croire qu'on puisse vraiment y vivre, ni même qu'on y soit tout à fait des hommes. Il la rencontra, et pensa la voir pour la première fois. Elle le regarda longuement, baissa les yeux et rougit...

... Ils vont se promener sur la lande. Le soir tombe; et la bruyère est violette. L'ombre se penche sur les ajoncs,

comme une femme qui écoute un enfant lui parler à l'oreille... Ils marchent côte à côte et ne se disent presque rien ; mais ils se regardent, s'arrêtant un peu de temps, et ils se sourient. Et ils vont lentement, en se tenant par le petit doigt.

Ils ont rencontré un vieil homme déchaux et crotté, qui les a bénis... La feuille maigre des genévriers était noire sur la roche, et leurs racines tordues s'y accrochaient comme des griffes. Et sur la haie, le fruit des aubépines rougeoyait comme des gouttes de sang... et d'autres baies se distinguaient entre les branches, gros yeux d'insectes qui regardaient fixement, à travers le buisson, passer les fiancés. Il faisait doux ; la lande sentait le miel ; et le ciel était vert.

Ils chantaient à demi-voix. Elle disait :

Que chante
L'oiselet sur la lande ?

Et il lui répondait :

Il chante et chante son aimée [1]

Et, un soir, elle lui murmura : « Oui, mon mignon. » Et ce soir-là, leurs bouches se baisèrent. Les lèvres de Marionik tremblaient.

Douce, douce elle était ; et douce est son nom. Douce et tendre, parmi les hommes durs, au milieu de la vie

1. *Petra gan*
Al lapouzik war al lan ?
. . . . . .
Gan hag gan he vignonès...

dure; douce et blonde, claire dans la brume de l'hiver, comme les meules sur la terre brune; jeune et souriante dans la maison noire, aux murs de vieilles pierres; la plus aimée, celle dont les lèvres sont chaudes comme la plume et caressantes comme le velours; celle qui, dans la salle obscure, où flotte le fumet de l'âcre saumure et du sel marin, a l'odeur du trèfle au soleil. Le trésor et le luxe de l'homme, la femme qui aime, la Douce enfin...

Comme elle était pâle, quand il l'a quittée une fois encore... Mais elle l'attend. Elle sait bien qu'il est fidèle. L'heure du revoir est venue; elle l'a devinée, sans qu'on le lui dit; elle a ses pressentiments, comme celles qui aiment; elle a compris qu'elle devait être là, ce soir, sur la grève; elle l'a reconnu; elle l'appelle. Voici le bienheureux moment tant attendu.. Ah! ils rentreront à la maison ensemble...

Herry tremblant se rappelle ce baiser, si différent de tous les autres baisers. Il retrouve l'ardeur de la caresse, qu'elle lui donna, les yeux fermés, si timide et si ardente, chaste et passionnée, ô chère Marie...

Une vague pesante, blême et haute comme un rempart de ville sous la pluie de l'aube, roula contre le grand Herry. Il voulut crier; il sentit un coup violent qui lui ferma les yeux avec la bouche. La porte du jour et de la vie claqua sur ses paupières. Étouffé, et sombrant il pensa: « Marie, Marie..., mon Dieu..., ô très Douce!... » Et il mourut.

XLII

SPECTACLE

A LA SANGUINE

Pardon de Benodet. En septembre.

Ils n'avaient encore jamais vu les chevaux de bois.

Un double, un triple cercle de spectateurs entourait le manège. Ils étaient inquiets, surpris, ravis. L'appétit de tourner les gagnait un à un. Ils ne craignaient pas d'être ridicules, mais de n'avoir pas l'adresse nécessaire à profiter d'un si beau jouet. Ils hésitaient, en proie à un chaud désir; et ils se sentaient éblouis. Les hommes fumaient, les mains dans les poches; et d'anciens matelots expliquaient le jeu, en haussant les épaules : ils en avaient vu bien d'autres. Mais les femmes, les enfants, les paysans étaient dans la joie. Rien de si brillant n'avait jamais paru au pardon. Aussi, avait-on mis le voyage à deux sous. Pour deux sous, le plaisir était bien court : mais quoi? On les eût fait payer, pour voir seulement tourner la machine, ils l'eussent compris. Ils ne la

quittaient pas du regard, jusqu'au moment où la fatigue leur faisait cligner les yeux.

Entre les maisons noires sur le sol inégal du carrefour, quel vire-vire étincelant! Il semblait un incendie qui tourne, et le mouvement rapide, la perpétuelle ronde, comme le vacarme de la musique, multipliaient l'éblouissement. Un rouge flamboiement au milieu d'une vague sonore, qui ronflait toujours égale à elle-même dans sa force assourdissante. Tout était rouge comme le feu, comme le sang. L'or et les paillettes, les drapeaux, les harnois, les figures peintes, flottaient dans le tourbillon rouge comme les poils de la bête ou quelque débris de peau dans la cuve pleine de sang. Les lampes suspendues aux courtines tombaient sur une foule de petits miroirs, d'où l'étoffe reflétée et la lumière jaillissaient en lumière rougeoyante de rayons, pareils aux éclats de la fusée qui s'épanouit dans le ciel et se brise.

Ils ne voyaient pas le misérable cheval blanc, taché de jaune, aveugle, la tête basse et bandée, l'esclave à la meule, toujours tournant, lié à la roue du supplice près de l'orgue, piétinant dans un songe effroyable une prairie de hurlements, une piste sans fin et sans une pousse d'herbe, ne dressant même plus les oreilles, la queue morte entre les cuisses. Ils ne voyaient pas davantage les deux hommes en loques, criant, suant, récoltant les sous d'une main preste, les comptant d'un œil de voleur, sales, demi-nus, couverts de poussière et de sueur coagulées.

Ils admiraient les bêtes sellées, une ménagerie sau-

vage et bouffonne, des oies, des tigres à têtes de mouton, des chameaux débonnaires, des porcs pour rire, peinturlurés de rouge, de bleu, de jaune et de noire crasse.

Les enfants restaient dans l'extase : les yeux écarquillés, la bouche ouverte, plusieurs des plus petits un doigt au bord des lèvres, restaient immobiles sur leurs pieds, tout ronds dans leurs robes rondes. Et, quand on les faisait monter sur les chevaux, ils n'osaient pas y croire : ils tâtaient d'une main flatteuse et lointaine la courroie dont on les liait, timides avec leur monture comme on l'est avec ce qu'on touche en rêve. Sur les bêtes peintes ou dans les voitures, — *Naples* rose, *Alger* blanche, et *Marseille* bleue, — souriant dans le ravissement, ils semblaient faire partie de ce meuble chimérique aux couleurs éclatantes. Ceux qui n'étaient point appelés en paradis demeuraient sans envie, bienheureux encore d'être admis à contempler les élus dans leur gloire. Un mousse de quatorze ou quinze ans, très grand, et musculeux comme un homme, était pétrifié dans la contemplation, avec un bec de lièvre rouge, et des yeux aussi bleus, aussi vides que le regard d'un enfant à la mamelle.

Les filles n'enjambaient pas les chevaux : elles le désiraient, et n'en avaient pas l'audace. Au moment où elles prenaient place, elles rougissaient depuis le tour de leur grand col blanc jusqu'à la coiffe blanche. Puis, elles rangeaient les plis de leur robe noire ; elles riaient ; et leurs yeux étaient brillants. Elles se tenaient assises comme au théâtre, ou dans une cérémonie.

La clameur rugissante de l'orgue de Barbarie ne les assourdissait pas. Ils regardaient les sons, pour ainsi dire : ils ne les entendaient pas. C'était, à leurs oreilles la voix même du spectacle et de cet incendie tournant. Le bruit pourtant était terrible. Une petite vieille, bien contente au côté de son grand fils, un matelot en congé, s'exaspérait de ne pouvoir s'en faire entendre : elle criait en vain de sa bouche sans dents. Elle en avait les larmes aux yeux.

Et le manège roulait : sous l'étoffe rouge et la pourpre illumination des reflets dans les glaces, tous les assistants étaient rouges comme autour d'une maison qui brûle; et les cavaliers semblaient emportés dans un tourbillon de flammes.

XLIII

FANTOMES

Près de Brest. En novembre.

Le Goulet est pareil à l'âme d'un canon, où traîne la fumée de la charge. Les forts, la ville, les étages de pierre reculent et se brouillent, comme une vision quand, vers le soir, l'esprit fatigué ne distingue plus ce qu'il voit de ce qu'il se rappelle : alors, il regarde dans la somnolence passer les souvenirs, comme à la dérive flottent les épaves. Les rochers même s'effacent. Le brouillard gris n'ensevelit pas la rade : il la voile.

Profonde et verte, l'eau de l'Océan coule rapide sous un glacis de mare laiteuse, comme un œil vairon transparaît encore sous une taie opaque. L'haleine lente de la brise porte l'accent maladif de l'automne; et retombe aussitôt. Le crépuscule devance l'heure. La bué au mol balancement berce un rêve profond et morose; elle lui murmure la parole préférée, qu'il écoute : le conseil de dormir. Il l'oublie, et l'écoute encore : Dors, dors...

Parfois, la fumée blanche s'amasse et bouche toute

échappée : Quel mystère veut donc cacher le ciel fondu en nuées traînantes? L'obscure blancheur tournoie lentement, à la manière de linges impalpables que l'espace dépouille. On se sent séparé de toute vie, et refoulé en soi-même ; il semblerait qu'on prît plaisir à se coucher sur le lit changeant de ces nuages ; et peut-être, serait-il doux d'y rester assoupi pour jamais. La couche muette du repos invite à s'y étendre. Mais une odeur âcre et cruelle, qui cuit aux yeux et fait tousser, une sorte de saumure subtile monte aux narines, sale les lèvres et pique ses aiguilles dans la bouche, ourlant d'un point aigu le voile du palais. Le frisson secoue l'assoupissement : un drap humide, un linceul qui fleure la terre et les feuilles pourries, colle à la chair et glace les os : une visqueuse gencive mord et lèche la peau. Et plus l'on est plongé en soi-même, plus le réveil est brusque de la rêverie. Dans l'humidité glaciale qui pénètre les moelles, l'on sent brûler au dedans de soi l'ardeur dévorante d'une pensée sans objet et sans cause : au milieu de la brume, elle brûle et frémit comme une lame en fusion trempée dans l'eau froide ; et dans cette vapeur, peut-être, c'est elle qui fume...

Parfois aussi, le nuage s'éparpille en tourbillon muet, une poussière vaporeuse qui tournoie, une toile d'araignée qui se tend de haut en bas et qui se fixe : d'autres fantômes défilent alors sous les mousselines transparentes. Des arbres dentelés, pareils à des statues sans tête, grand'gardes en faction, rigides sous le manteau de la cavalerie ; des roches qu'on croirait de brouillard figé, sans consistance ; des murs lisses, puits sans fond

qu'emplit une ombre lunaire, et où doit sourdre une eau dangereuse. Un bloc gris peu à peu se découvre et se fait plus large : il se penche, tel un ours aux aguets, et qui sort d'un fourré, en hochant la tête sur ses rondes épaules...

Le calme de la brume s'étend, une paix étouffée, et qui étouffe. Le ciel ne respire plus; et la mer est à bout de souffle. Un silence lassé, où passent des appels plaintifs de machines, pareils aux soupirs qui s'étranglent dans la gorge d'un malade.

Un témoin inattendu surgit : il est là, on le touche, venu on ne sait d'où. Un lougre aux hautes voiles passe dans le brouillard, spectre blême : ce n'est qu'une ligne grise, une ombre sans largeur, une forme longue qui n'a rien de solide. Lent et triste, il semble glisser sans corps sur l'horizon, messager d'une amère nouvelle, qui ne veut pas être surpris, et qui cherche à mouiller, sans avoir été vu, dans le port...

XLIV

LA DAME AUX OIES

Non loin de Loc-T... En automne.

La vieille Bourhis s'arrêta soudain de parler, se rangea contre la haie et se tint coite. Le battement d'un cheval au galop se faisait entendre, semblable au rythme sourd d'une forge en marche. Il se précipita et retentit plus proche; le souffle de la bête scanda le dur accent des sabots. Et le centaure parut, se mit au trot et, brusquement, fit halte. C'était une femme bottée, casquée, éperonnée. Elle sauta de cheval et parla fort. Elle avait l'accent étranger et nasillard. Ses cheveux taillés court grisonnaient; sur ces mèches bouclées, elle portait une espèce de chapeau gris, un feutre en forme de casque allongé, ou de demi-courge, relevé sur un bord; une plume de coq se dressait contre la coiffe, fixée par une agrafe de métal. Un bout d'étoffe noire flottait par derrière, à la façon des crinières sur le dos des dragons. Cette femme avait la peau rouge, les lèvres minces et de petits yeux bleus, ronds et froids. Un carnier lui

pendait au côté, et elle portait un fusil en bandoulière; le cuir fauve de la buffletterie luisait sur le drap gris de sa redingote. Elle entra dans l'auberge. On entendait sa voix aiguë et impérieuse. Elle s'informait d'une famille pauvre qu'elle voulait voir, disait-elle. On lui répondait peu, sèchement et de mauvaise grâce. Presque sans aide, elle se remit en selle et repartit.

La vieille Bourhis la suivit des yeux avec malveillance. Elle soupira et dit :

— C'est la dame du Goasker... C'est des Anglais...

— Non, Américains, dit le tavernier.

— C'est toujours des Anglais... Madame Dicksonn, qu'on l'appelle.

— De braves gens, ils font du bien... reprit l'homme avec une moue de dépit.

La vieille Bourhis n'y tint plus.

— C'est une païenne. Ils sont tous païens, maintenant, au Goasker.

— Vous feriez mieux de vous taire, observa Bourhis.

— Et elle monte à cheval, comme un homme. Oui, monsieur, me dit-elle. Vous l'avez vue. Souvent elle est... — Elle tira une prise du cornet qu'elle avait dans la poche, et, avant de la mettre dans son nez, elle fit une grimace de dégoût. — Une pièce d'effronterie, conclut la bonne femme, un morceau de malice...

— Ils font du bien, répéta Bourhis.

— On n'a pas besoin d'eux, dit un grand maigre attablé devant une bolée de cidre.

— Oh! leur argent est pourtant bon à prendre, Pogam...

— Bon, oui : eh bien, on le prend.

— Que viennent-ils faire ici? demandai-je.

Les hommes n'avaient parlé qu'à contre-cœur. Bourhis répondit, de mauvaise humeur :

— Ils viennent pour la religion. Ils prêchent. Ils ont des prêtres, habillés comme vous, monsieur, et moi. Ils sont tous prêtres dans cette religion, à ce qu'on dit.

Et il ajouta, comme à regret :

— Ils donnent beaucoup, c'est vrai : du linge, du bois l'hiver, des remèdes... Ils dépensent.

— Ils en ont payé plus d'un, pour se faire protestant...

— Il y en a qui n'ont pas de cœur, dit madame Bourhis en colère.

— Ils s'imaginent qu'on se ferait Anglais, là, du soir au matin, avoua le tavernier; ils ne nous connaissent pas.

— Bah! on fait semblant. On se moque d'eux. Quand ils ont bu les sous, ils n'en sont pas moins bons chrétiens.

Ces Bretons disaient vrai; ils ne voulaient pas mentir. Plusieurs étrangers se sont établis en Basse-Bretagne; ils y secourent les pauvres; ils viennent en aide à beaucoup de misères : et ils sont haïs. Avec une sorte d'hypocrisie instinctive, Bourhis, tous ceux qui étaient là, voulaient dire quelque bien de ces hérétiques, et ils en pensaient du mal. Il y avait de l'hostilité jusque dans leur reconnaissance. Parfois on sentait qu'ils eussent préféré ne

rien devoir, peut-être, à des protecteurs détestés : il fallait être réduit à l'extrémité pour accepter l'appui de ces mains étrangères.

— Ils vous mettent aussi leur livre dans la poche, assura Pogam, goguenard. *C'est l'Évangile, prenez-le, lisez-le*, qu'ils disent. Ils vous le glissent dans la main.

— Moi, je l'ai lancé par-dessus la haie, son livre.

— Et moi, si la dame m'en donne encore un, je le lui jetterai à la figure, donc!

— Voyons, Pogam, l'Évangile est aussi votre livre.

— Je sais, je sais, monsieur... Je ne puis pas vous dire... Il me semble que notre Évangile et le leur, ce n'est pas le même...

— Non, pour sûr, ce n'est pas le même! affirma madame Bourhis. — Vous ne savez pas ce qu'elle aime le mieux, la dame?... Je l'ai vu au manoir... Vous ne le croiriez pas...

— Ses enfants? La chasse?

— Non, non. C'est les oies!...

Ils se mirent à rire.

— Oui, monsieur. Elle élève des oies, elle les appelle. Elles courent, en faisant leur cri, à vous étourdir. Elles lui sautent sur les genoux : et elle les caresse, comme des enfants. Elle les embrasse, elle leur lave le bec et le frotte contre sa joue : elle leur dit des mots doux, dans sa langue. Elle ne leur parle pas si durement qu'aux gens, donc! Elle aime bien moins les chrétiens que ses oies, croyez-le.... Il ne faut pas toucher à ses oies : elle vous tuerait.

— Que dites-vous là, Jeanne? gronda sévèrement Bourhis; mais il riait.

— Je dis qu'elle adore ses oies, donc.

— Les oies ont beaucoup de connaissance, vous savez bien...

— Oui; mais il n'y a que des païens pour adorer des oies. Voilà sa religion, à votre dame. Les païens ont une bête pour bon Dieu, chacun la sienne...

— Ne bavardez pas tant, Jeanne! reprit Bourhis, haussant les épaules, et riant sans contrainte, cette fois.

XLV

UN CHAMP
ET
LE CHEMIN MONTANT

Près de Langol...

A perte de vue, au soleil, une plaine sanglante et sombre. On dirait une laine noire, en boucles serrées, qui flotte sur un large lac de sang; la toison de moutons sans nombre, qui reste suspendue sur le fleuve épanché de leur gorge ouverte. C'est un champ de blé noir, aux épis d'encre et de soie, dressé sur une hampe rouge. Ils ondulent, au souffle du soir. Ils ont moins la couleur du deuil, que celle d'une majesté sauvage.

Quand le vent les incline, on les prendrait pour la crinière secouée des chevaux invisibles qui galopent sous la terre. Et, il ne faut qu'un menhir, quelqu'une des pierres mystérieuses et cruelles qu'on voit à Karnac, veillant au milieu des blés noirs, pour que l'on prît peur de ce champ, et qu'on y reconnût le labour des

puissances maîtresses de la nuit, — la récolte mûre du Tartare.

Le soleil disparu tout à coup, quelques vieux chênes et des houx centenaires sur une roche nue se dressent démesurés. Sont-ce eux qui jettent sur la plaine cette ombre immense? Une pie rauque criarde méchamment.

La pensée erre avec peine sur les sentiers battus de ce que l'on croit connaître, et où l'inconnu, se dit-elle anxieusement, jamais ne se rencontre. Mais comme les houx au pied du roc, le souci jette sur les idées un manteau d'ombre. On se hâte... Et voici, frémissant, qu'on entend sur ses pas un hibou sinistre qui hôle. Et l'on frissonne... Le champ est noir.

A Benodet, vue de la place. 3 octobre.

Tournant le dos à la mer, comme je sortais du canot, les yeux encore éblouis de la promenade, le soleil était à son déclin, et sur la place de l'église... je vis le chemin que j'avais pris cent fois, et n'avais jamais vu jusque-là.

Un petit chemin, montant sans fatigue. Des pommiers près des maisons basses, les unes rousses, les autres noires déjà. Entre les murs, la terre brune comme le tabac, et chaude de vie : la délicieuse lumière d'octobre était encore sur elle, la lumière de l'été mourant.

Un côté du chemin est doré; les arbres font de l'ombre à l'autre : mais l'ombre elle-même est moelleuse, veloutée comme une joue brune. Une femme dans la rue, seule : elle rentre chez elle, sans doute. La femme en coiffe s'arrête sur le seuil, et regarde lentement, immobile.

Clair et vif, comme une soie bleue, au fond le ciel.

XLVI

LE BAIN

Au Coq, en Benodet... 24 septembre.

En rang, lourdes et mal vêtues, les petites filles suivent lentement le sentier qui tourne entre les buissons, au-dessus de la grève. Elles occupent, noires, toute la largeur du chemin courbe, pareilles à de grosses fourmis dressées contre un obstacle. Elles font un ruban sombre sur le sol blanc. L'air blond, que le soleil inonde, pétille. Trois Sœurs, de noir vêtues, escortent le défilé; l'une, en tête, cause avec les élèves; les deux autres, fermant la marche, semblent prier. De loin, on dirait que ces petites filles sont des novices elles-mêmes. Puis, arrivées au haut de la ravine qui descend presque à pic sur la grève, elles se débandent, elles se précipitent et courent en bas, elles rient; une tombe, et se relève en riant aux éclats.

Les Religieuses choisissent l'anse la mieux abritée des regards, cachée sous le chemin. Elles observent attentivement si personne n'est là; elles tiennent con-

seil : l'heure est bonne; à peine si l'après-midi commence, et il fait un soleil ardent. Les petites attendent un ordre. Enfin, il est donné : elles se jettent sur le sable, et ôtent leurs souliers. Les Religieuses sont assises sur les roches, leur gros parapluie au côté, et leurs mains sur les genoux. Les petites filles tirent leurs bas : voici déjà les pieds nus et les jambes. Les plus grandes ont des mines circonspectes; elles aident les autres à relever leurs jupes, et les fixent par derrière avec des épingles. Toutes se retroussent, les unes jusqu'aux hanches.

Elles jouent dans l'eau; elles s'avancent, gracieuses et maladroites, de pierre glissante en pierre moussue; elles ont de l'eau jusqu'au genou; elles cherchent des coquillages, les crevettes grêles et les crabes trapus. Elles poussent de petits cris, ou des rires aigus, pleines de joie. Elles s'amusent; elles sentent l'air tiède qui les carresse, et la vague fraîche qui les chatouille. Quelques-unes sucent des algues, ou des coquilles pêchées. Parfois, elles perdent pied, et l'on voit leurs bras, en balancier incertain, qui se projettent de côté, pour tenir l'équilibre; les bras sont nus aussi; et les cheveux, rompant leurs liens, tombent, en nattes ou en boucles sur les épaules, mal retenus par les coiffes. Elles folâtrent, ces petites recluses... Les Sœurs en cornette et en tablier noir, sur le roc, les suivent des yeux, ou promènent autour d'elle un regard attentif, qui, au premier soupçon, se fait sévère; et parfois, une religieuse appelle des petites par leurs noms, et les gourmande.

Toutes ces petites filles sont blondes; et la couleur de leur chair est charmante, blanche, finement veinée, et chez quelques-unes brillant d'un reflet d'or, duvet imperceptible. Elles ont de longues jambes, déjà pleines plutôt que maigres; et la naissance des cuisses a déjà le galbe de la fleur adolescente. Cette peau, si fraîche et si neuve, est tentante à voir comme un fruit.

Tandis que ces enfants s'amusent, et s'envoient de la main quelques fusées d'eau, un pêcheur en canot, la pipe au coin de la bouche, la main à la barre, double le phare et les regarde. Les petites baissent les yeux; les plus jeunes n'en prennent pas le soin, et sourient à la barque. Les Religieuses ne font mine de rien. Mais, comme peu de temps après, un étranger s'arrête et s'accoude à la grille du phare, les petites filles s'effarouchent; plusieurs rabattent leurs jupes; et à celles qui ont négligé de le faire, les Religieuses l'ordonnent d'un signe rapide. L'homme qui est là ne paraît pas être du pays; il n'est vêtu ni comme un paysan, ni comme un matelot : c'est l'ennemi. Les petites sortent de l'eau; une, qui veut aller trop vite, glisse; et dans l'effort qu'elle a fait pour se retenir, elle se découvre un peu : elle rougit, près de pleurer. Toutes ont repris leurs bas, et se sont chaussées.

Les Religieuses ramènent leur troupeau en silence. Ces petites, si jolies tout à l'heure, décoiffées, demi nues, sont maintenant ingrates, lourdes et tristes sous leurs habits de deuil. Dans leurs sabots, elle font des pas énormes, qui sur les pierres rendent un gros bruit.

Tant qu'elles se croient en vue, elles se hâtent et se taisent. A peine ont-elles dépassé la barrière, et sont-elles à travers champs, elles se reprennent, bavardes, gaies, à rire et à parler. Sous la petite coiffe qui leur serre la tête, les cheveux forment une boule blonde au soleil; et, marquant lourdement le pas avec les sabots, toutes s'en allant avec lenteur, d'une démarche balancée, pesantes dans leurs jupes trop larges, elles ressemblent à une bande de petites vaches rousses.

XLVII

LE SOIR SUR LA LANDE

A Kerloc'h. Fin septembre.

Le ciel est comme un miroir de magie, où se réfléchissent les feux de la lumière absente : la dune, qui sépare la lande de la mer, lui cache l'horizon. Au-dessus de cette lande creuse, le ciel est tout l'espace, toute la mer, toute la lumière : lui seul, et ce cirque désert, enfermé entre les bouquets d'arbres; lui seul, et sa palpitante rêverie. Il est du vert le plus tendre, plus soyeux que la soie, plus tiède que les larmes, plus profond que les océans, — et pourtant si proche qu'on le dirait posé sur la cime des arbres. Vert comme le Nil des rêves, il se teinte d'orange et de lilas : une buée féerique, une immatérielle vapeur d'argent et d'or tremble comme une haleine sur les contours de ce poème de l'intime douceur.

Tout est solitaire, depuis la dune plus blanche que la craie, jusqu'à la route noire sous les hêtres feuillus, aux branches abaissées. On ne voit rien, ni homme,

ni maison: à peine si l'on distingue, au creux de ce cirque, le fossé où la mare luisante ouvre un sombre regard entre les aulnes morts. On ne voit rien qui vive; on n'entend rien qui parle. Les arbres seuls; et sous l'étendue palpitante du ciel, rien que l'étendue rigide de la lande. L'herbe courte, malade et rare, fait un damier avec le sable blême. Sur la tête noire des arbres, entre leurs masses immobiles, le ciel est d'un bleu si pensif et si vivant qu'on le vénère, et qu'on se sent l'âme pieuse, comme à la rencontre des yeux immuables d'un Dieu qui prie. Et, comme pour ne pas faire de bruit, on marche avec précaution sur l'herbe noire.

L'air est doux. Suave, le silence...

Et l'heure, religieuse. Une âme d'angoisse sublime et presque bienheureuse plane sur la lande. C'est la fièvre du ciel, et ce ciel est toujours plus proche. Voici le moment venu, qu'il semble descendre des arbres mêmes, et qu'on l'a sur les épaules...

Tout est resserré dans ce petit espace; et tout pourtant est infini. On dirait que le monde tient sur cette lande. Ni les plaines sans fin, ni les mers, ni les steppes d'Asie, rien n'est plus vaste que ce cirque où la tristesse repose, entre la dune grise et une ceinture de hêtres noirs. Et lorsque, ayant tourné la tête, à la faveur d'une lucarne ouverte dans la muraille des sables on revoit un coin de la mer violette, il semble que ce ne soit plus qu'une feuille tombée de la voûte céleste...

XLVIII

LE VENT

Au Coq... Fin septembre.

Grand vent.

Le vent est un despote terrible. Le vent est le prince de la folie. Il se déchaîne tout d'un coup. Il tombe tout d'un coup. Sa colère dure une heure ou un mois. Quand sa folie persiste, elle m'affole. Je ne sais comment font les pêcheurs qui y résistent. Ce hurlement continu accable. Il confond les idées; il hue nos sentiments. La clameur fatigue d'autant plus qu'elle module davantage. La même note, longtemps tenue ferait moins mal aux nerfs : on finirait par l'oublier, peut-être. Mais le vent est chromatique et chanteur de gammes. Le cri monte et descend; et c'est de reprendre sans cesse après qu'il tombe, qu'il est surtout intolérable. Il va et vient sur l'échelle, du grave à l'aigu; il a sa fondamentale. On attend la reprise; et la tête, hantée de bruit, sonne à l'octave. Malgré soit, on le suit, on l'accompagne. Il siffle; et le délire s'accroît de tous les sons. Là-bas, une

porte bat, ou un vantail de fenêtre. Les branches se froissent et craquent. Tout tourne à l'obsession de ce monstre. Il semble une mer invisible, qui rugit et qui déferle mystérieusement entre le ciel et la terre. Et l'ennui irrité que sa rage produit, la nuit plus que le jour encore, est pareille à la douleur lancinante que le mal de dents provoque, quand la tête sur l'oreiller ne peut trouver un seul instant de répit sans angoisse.

Le vent tourbillonne autour du phare, qu'il frappe d'une vague emportée de sable et de feuilles mortes. Le vieux gardien secoue la tête :

— Ce phare est trop haut, dit-il. L'an dernier, si l'ouragan avait duré, il m'aurait enlevé mon phare...

— Vous voulez rire?

— Non. Pourquoi pas? Le vent peut bien briser tout là-haut, et m'emporter la lanterne. Rien ne tient contre le vent, prononce Crozon d'un ton solennel. Le vent fait ce qu'il veut. Le vent est le maître. Quand vous avez le vent debout en tempête, vous n'avez qu'à obéir, et qu'à fuir devant lui, comme un chien sous le fouet, la queue entre les jambes. C'est ainsi... Et même alors, s'il est dans sa rage, vous coulez au fond de l'eau. Le vent est le maître de tous. Il n'y a de plus fort que lui que le bon Dieu...

XLIX

ESTAMPE DANS LE GOUT DU JAPON

Au bord de mer... En novembre.

La grande marée, en se retirant, a laissé un merveilleux tapis de sable. La grève est déserte. Pas un pas n'a marqué l'empreinte humaine sur la belle pente humide, qui a la couleur de la noisette. Si haut est allée la vague, que les cabines au long du sentier, au sommet de la dune, sont encore mouillées d'eau. Le sable fin couvre le palier de pierre où elles sont posées, et les marches qui y mènent. Point de fente, où il ne soit logé, et ne brille faiblement. Sur les escaliers, tous les poux de mer, peuple qui grouille dans le varech et le sable, se sont donnés rendez-vous. Ils pullulent, et sautent en l'air de tous les côtés, blanchâtres et pareils eux-mêmes aux grains de sable que le vent éparpille. Il y en a de toutes les tailles, depuis la tête d'une épingle jusqu'à la grosseur d'une guêpe : les plus gros, qui sont les plus lourds, font des sauts d'un demi-mètre sur leurs huit pattes; et, le corps oblong, un peu voûté,

veiné de vert, ils semblent des haricots blancs qui dansent. Jusqu'au bord de la dune, le collier des goémons serpente à perte de vue, et marque le point où les flots ont monté le plus également : on dirait d'une vague interminable, figée d'un bout du pays à l'autre en une dentelle jaune et noire, aux longs festons réguliers.

Un chien, qui a couru par là, a laissé sa trace légère et mesurée, sous forme d'étoiles rondes, pareilles à la figure du blason qu'on appelle mollette. Et l'on est curieux de suivre l'empreinte de ces griffes, comme si l'on y avait un intérêt véritable, et qu'on fût à la piste d'un coupable en fuite.

C'est, sans doute, que la vie étonne sur cette grève, où l'ombre s'incline, où tout est clair obscur comme le sable même, et qui s'étend si calme après la tempête, sous un ciel désolé. Jamais le ciel n'a plus qu'alors cet air étrange de folie et de haine, que lui donne la double ligne des nuages reculés aux deux bords opposés de l'horizon, et qui le ferment, se joignant vers le fond de la mer : c'est là, de l'Est et de l'Ouest, que les nuées violettes se précipitent, elles-mêmes semblables à l'ombre courroucée d'autres nuées. Droites, suspendues comme les silhouettes sur un écran, elles courent, figures colossales de bêtes, gueules béantes de lions géants, crinières, griffes et queues étalées sur l'eau transparente du firmament.

Et quand l'ombre couvrant de plus près la terre, l'on porte les regards sur la route, pour le retour, là-bas derrière les arbres une lueur rougeâtre, au reflet san-

glant, étonne la pensée qui ne l'avait pas prévue. C'est la lune qui monte, pleine, énorme et rapide, telle qu'une puissance mauvaise, un monstre inattendu en quête de sacrifices. Plus haute que les pins, la voilà qui s'élève dans le ciel. Et de son globe orangé, d'instant en instant plus pâle, tombe une lumière cruelle et glaciale, qui semble donner la fièvre à la dune blême.

L

L'ANGÉLUS

Septembre, près de P...

Le soleil a disparu; et tout rayonne encore de sa fuite. Tout se recueille, — et semble se retirer. La vie au crépuscule est pareille à la méditation dans le désert. Et du clocher, vient l'appel doux et clair de l'heure, qui sait dire, en tintant : « Prions ».

Les deux voisines, vêtues toujours de noir, et les mains modestes croisées sur le tablier noir, poussent la barrière derrière elles; et l'homme met l'écrou. La cloche sonne.

— C'est l'Angélus, dit la mère.

Elle prononce l'«Andgéluss », d'un accent étrange qui convient à sa figure calme et maigre, à ses vêtements noirs, au silence de cette maison.

Avant d'entrer, elle et sa fille quittent leurs sabots noirs sur le seuil.

— Vous êtes prêt? dit en breton de Léon, la femme à son mari, Léonard comme elle.

Il ne répond pas, — un grand homme dur, maigre et roux, sévère. Il se baisse, et se lave les mains, pieusement, à la fontaine. Puis, il laisse à son tour ses sabots près des quatre autres en ligne ; et il passe le seuil. Il ferme la porte avec soin. Il ôte sa casquette, et se signe. Les deux femmes se mettent à genoux. Et la mère, à voix basse et claire, murmure lentement :

— *Ave, Maria...*

L'homme prie avec une ferveur grave. La femme avec une joie douce, comme celle des religieuses dans un cloître : la fille d'un air rêveur et soumis, avec une sorte d'onction tendre, qui met un reflet sur son front étroit de petite fille vieillie.

Les dernières lueurs du jour errent, douloureuses, sur la lande, — calmes et paisibles dans cette chambre.

LI

LE FJORD

13 novembre, à Benodet.

Dès l'aube, il bruine. Les brouillards lointains se condensent au-dessus de la baie, entre les rives, et s'éparpillent en poussière humide. Il fait doux, silencieux et triste. Si l'on sort, on ne sent presque pas la pluie ; mais au bout d'un moment, on en est tout trempé, et les vêtements s'en imbibent. Partout où l'on met la main, on la mouille ; et la terre ne semble plus faite que d'une pâte pétrie.

Tout a la couleur blanchâtre de la fumée ; la mer est blanche ; la rivière est blanche ; et les arbres disparaissent à demi sous la buée. La fumée des toits ne s'élève point, et retombe mêlée à l'haleine brumeuse, qui flotte entre les bras fins des peupliers et les branches étendues des ormes.

Chacun reste chez soi. Sur le chemin, sur la place, personne. Les douaniers sont assis dans le corps de garde, derrière la porte poussée ; et nul ne vient lire, sous le

grillage, les dernières nouvelles du temps qu'il fait. A la maison, les murs, la rampe de l'escalier, la poignée des portes, le bois de la table et des chaises collent aux doigts qui s'y posent. Les volets sont brodés d'un nombre infini de gouttelettes, toutes distinctes et rangées en longues colonnes, comme des perles. Et les vitres, les glaces, les verres sont couverts de buée.

Il fait très doux : et pourtant l'on frissonne. Un silence nocturne s'étend sur la lande. Pas un pas ; pas un appel. De temps en temps, le cri d'une pie ; ou la voix lointaine d'une femme qui tousse. Et là-bas, derrière les haies, parfois s'élève une vive dispute d'oiseaux : c'est, peut-être, un épervier qui a fait des siennes ? ou peut-être se réjouissent-ils dans les breuils de n'avoir rien à craindre des chiens ni de l'homme...

Le murmure de la mer lui-même est plus lent. Elle soupire avec fatigue : et la vague meurt à demi-voix. Le ciel blanchâtre est bas sur la terre : il s'étend comme une étoffe de fumée sans un pli : et les arbres frileux y dérobent leurs têtes. La brume se fait plus épaisse au coude boisé de la rivière, là où elle se cache plus avant dans le pays...

Est-ce Benodet et le fleuve de Kemper, si bleu, si gai à la lumière? Est-ce un fjord en Bretagne?... ou en Écosse?... ou peut-être en Norvège?

Les voiles noires pendent, lourdes d'eau, et luisent mouillées, comme du cuir. Les maisons grises s'effacent dans la bruine ; et les tourterelles rouges du château, sur le bord de la rivière, n'ont plus que la couleur éteinte des dernières roses...

Pas un pli dans le ciel gris. Il bruine...

LII

CRÉPUSCULE D'OCTOBRE

Sainte-Marine, vu de Penfoul.

La petite ville languit dans la paix du soir. Près de l'eau dormante, cinq maisons sous les arbres. Le ciel est triste, tendu de gris et bordé de plumes violettes. Et la mer, immobile et muette, a sa couleur de sombre ardoise.

La petite ville, et ses maisons étagées dans le fond de l'anse noirâtre, semble déserte : la fumée ne monte point, bleuâtre, au-dessus d'un toit; et l'on ne voit personne, sur la cale, si ce n'est un enfant assis dans une barque vide.

Les bois noirs et roux, paisiblement, se détachent sur le ciel gris; et, de place en place, à leurs pieds, une prairie en tapis descend vers la mer, et brille sous les feuillages obscurs, d'un vert étrange, sans lumière et sans gaieté, froid comme celui de la pomme dont la pelure traîne sur le chemin.

La petite ville et les maisons sont blanches, d'une

blancheur maladive, où les trous noirs des portes semblent mystérieux... Dans l'eau stagnante du petit port, les bateaux noirs, sans voile, sont à l'ancre; et leurs mâts nus se dressent avec ennui, comme des fûts de croix, dont les bras sont tombés.

Devant les maisons pâles, la grève de sable jaune, et les rochers chevelus de sombres goémons, découverts sur un long espace, s'étendent lugubres, et comme abandonnés.

Point de lumière. Point de nuit encore. Tout est clair obscur. Tout est terne, tout est éteint.

LIII

SAINTE-BARBE

En Gwesnac'h, automne.

Pour la dernière fois, peut-être, de l'année, l'ardent soleil resplendit dans le ciel sans nuage. Et tout l'été d'or ressuscite avant de disparaître. La grande marée enfle l'estuaire, faisant de l'Odet un fleuve puissant, qui pousse la mer salée jusqu'à Kemper, la ville blanche et grise qui porte les tours de sa cathédrale comme une coiffe. Au flot, la rivière monte à pleins bords; la large nappe, au cours rapide, égal et balancé, semble gonflée de la saison passée et de sa paix splendide. L'air rayonne de plaisante lumière. Entre deux nuits vaporeuses et très fraîches, il fait une de ces chaudes journées où la Bretagne est blonde et bleue comme l'Ombrie, dans sa parure verte.

Le vent souffle à peine, en enfant capricieux. Le canot monte avec le flot, et je tiens en vain l'écoute. Dans le courant contraire, le vieux Crozon prend les rames : il nage, sans courber son large dos; il enfonce

sa casquette jusqu'aux sourcils ; la masse bouclée de ses cheveux gris moutonne autour de sa tête, et son petit œil bleu reconnaît tous les points de l'eau et des deux rives, où chaque pli, chaque pierre lui sont familiers depuis un demi-siècle. Un à un, il nomme les aspects et les lieux, en bon ordre, et chacun suivi d'une anecdote immuable ou de son épithète due.

Sous un abri cintré, au flanc de la villa qui plonge de trois côtés dans l'eau, s'ouvre une sorte de remise pour les bateaux de course : dans une obscurité profonde et violette, le yacht désarmé dort sous l'arche à l'ombre moelleuse... Voici Ker-Gouz, et Lan-Huron, des rochers couverts de grands bois, des châteaux trop neufs et de vieilles demeures : le Pérennou, qui fut une villa romaine, et Broc, où vit le souvenir d'un homme excellent, l'abbé du Marallac'h, qui ouvrait sa maison et son domaine aux paysans, les jours de fête.

Boisées jusqu'à la cime, parfois les rives se rapprochent ; la rivière se resserre, et le courant coule profond, avec un remous de hâte. Aux coudes de la route transparente, il semble qu'on aille passer sous un berceau de feuilles, une charmille suspendue sur une terre bleue et liquide. Hautes et d'un trait aigu, les belles ombres de la forêt se projettent sur l'eau, et vous viennent à la poitrine, noires et lumineuses, pareilles à des chevaux qui voltent. Quand les hauteurs s'abaissent, le flot de la marée touche les deux bords, lèche sournoisement les prés verts qui s'inclinent, entoure les pommiers et couvre les berges. Une vieille ferme est inondée, plus délabrée et plus sombre dans cette eau riante : une eau

de turquoise sous le ciel d'un bleu si vif encore. On défriche une longue lande en pente douce, un beau champ pour la culture : au milieu des souches d'ajoncs, sur le char s'entasse la dépouille d'un vert presque noir : deux femmes, là-haut juchées, reçoivent à la fourche l'herbe dure, que tranchent des hommes agenouillés et gantés de cuir : ils passent la faucille dans la lande, comme les ciseaux sur une tête qu'on rase. Et une jeune fille, vêtue de bleu, le sang aux joues et aux bras, regarde devant elle, immobile au soleil, près de la charrette.

Comme un nid au creux d'un arbre, au pied de la colline s'ouvre une petite anse, un port pour trois petits navires, un abri d'eau, miroir de feuilles. Elle est cachée sous les arbres : les chênes trempent dans l'eau, et les houx épineux s'y regardent. Quand j'arrive, deux grands paysans noirs sont couchés sur la pente rapide, et les feuilles mortes : leurs pieds touchent à la rivière; ils mangent du pain au lard, tout en fumant, et surveillent une barque qu'emplit une meule fauve de goémons. Deux gros blocs enfoncés sortent du flot, semblables à des menhirs, balises naturelles. Mystérieuse, au bas de la hauteur abrupte et des arbres à pic, c'est la verte retraite de Sainte-Barbe. Et le silence ombreux, les vieilles pierres, et ces paysans graves, tout, ici, comme aux plus anciens âges du monde, est disposé pour la demeure d'une sainte en Occident, ou d'une fée.

On grimpe par le petit sentier, qui court en lacets, ruisseau de terre brune, si étroit que l'on serait forcé de tenir sur son cœur celle qu'on aurait pour compagne, la voulût-on garder à son côté. Et tandis que l'on monte

sous le couvert des branches, le bois solitaire chuchotte ; l'haleine est parfumée de ce merveilleux langage ; déjà la mélancolie de l'or végétal mêle son harmonie mineure et son ardeur triste à la fraîcheur des vertes feuilles. Les grands houx, admirables par la taille et la verdeur, penchent leur feuillage de métal, incrusté de fleurs rouges. Les églantiers se serrent contre de petits chênes, où le gland brun sort de la gaine, comme une tête est portée sur une fraîche collerette. Derrière les bruyères et les orties sombres, les fins peupliers, de loin en loin, se dressent, des mâts sur les frégates de la forêt. Les fils de la Vierge flottent, aiguillées tendues de la prochaine brume. Partout, les ajoncs noirs au bord du ravin ; et de clairs ruisselets errant entre les feuilles mortes. Là-bas, au fond de la colline, ou peut-être de l'autre côté, j'entends la cloche sourde du bûcheron, la cognée qui bat en mesure le tronc de quelque hêtre. Deux oiseaux chantent, deux seuls, tout près de mon oreille, et cependant invisibles. Le petit vent de terre rit aussi en sourdine sous les arbres. La vue se repose sur un rideau confus de bruyères, d'ormes et de marronniers. Les mûres grenues sont sur la haie, telles des mouches à facettes, qui dorment. Des feuilles tombent lentement, incertaines, sur d'autres feuilles. Trois hauts cerisiers, à la peau soyeuse, tigrée d'ombre, se chauffent au soleil. Rien de trop âpre ; rien de trop noir ; le ciel paraît partout ; et le petit sentier, couleur de chaume, ne peut conduire qu'à une douce demeure. Peu d'insectes ; parfois une guêpe ronfle en titubant ; et sous les feuilles mortes, secouées d'un frisson sec, la fuite d'une bête furtive...

Et voici la merveille rustique, la chapelle de Sainte-Barbe, sur une place de terre brune, au creux d'un vallon désert, entre deux collines en landes, et au-dessus des bois qui s'inclinent vers la rivière.

La chapelle est en ruine: elle a bien vingt pas de long; elle est très basse, et à la manière bretonne, en forme de grand tombeau. Le clocher, qui reste debout sur la façade par un caprice d'équilibre, est plus haut que tout le bâtiment. Il y avait une nef et un transept. Qu'importe de quel style? C'est maintenant le plus hardi et le plus ancien de tous : celui de la royale nature. Le toit s'est écroulé, des murs entiers, toute la couverture et presque tout un côté. Une église de feuillage s'est élevée sur les débris de la chapelle en granit; elle porte la marque de l'architecte divin : il a construit dans l'ordre de la forêt; c'en est la grâce souveraine. Sur le sol, des fragments qui respirent maintenant, des colonnes brisées, des chapiteaux, de la pierre qui vit : tout est terreau à l'herbe; tout est mangé de lierres et de bruyères; cette ruine est pétrie de feuillage.

Les arcs sont de lierre noir; la grande fenêtre de l'abside, une ogive de lierre ouverte sur le ciel bleu : et, au delà, tordu par le vent et tout vêtu de lierre aussi, un chêne fait une colonne torse de baldaquin.

La nef à ciel ouvert, la douce tombe moussue, est vêtue d'ombres vertes, comme un sous-bois. Le pavé de la chapelle est une boue grasse et noire, où les moulures, les éclats de colonne, les morceaux sculptés portent des fleurs. Comment s'est posé sur le maître hôtel ce tronc

d'arbre abattu par la foudre? Dans un coin, sur une console poussiéreuse, une petite image de la Vierge, aux couleurs violentes, quoique rongées par la pluie : la statuette regarde son église de feuilles, tranquille et d'un air impassible sous le grillage qui l'emprisonne. Au beau milieu d'une fenêtre, dans le mur droit, sous un manteau de verdure, un arbuste est planté, coudé comme une torchère de bronze : ici, le charmant petit arbre fait le candélabre : d'entre les pierres, il sort du mur par des racines en forme de griffe : cet être délicieux se courbe en spirale, et comme les cinq doigts écartés d'une main sur un visage, il ne tend que des rameaux très clairs, pour ne point cacher le jour du fond, fait de ciel, de feuilles vives et de plaques d'or...

La façade tient bon, haute et verte : ce dût être une porte surmontée d'un clocher pointu. C'est maintenant, ce clocher, un cierge aigu de lierre, jusqu'au reste de la croix enveloppée de mousse. Par la nef, là-bas, derrière la chapelle, je vois une vache noire qui se hisse, pour brouter l'herbage de l'abside.

Un pré vert, semé de grandes bruyères, fait le tour de Sainte-Barbe : de là, je regarde la rivière d'or et d'argent au soleil, qui court au bas de la colline, et les bois noirs sur l'autre rive. Au bout du pré, devant la façade, sous les arbres, un lavoir abandonné, et deux enfants en robe, qui, sans rien dire, assis l'un près de l'autre, mordent dans un morceau de pain, où disparaît jusqu'aux yeux leur figure...

Et sur la colline qui porte la chapelle comme au pli du coude, la lande se presse, noire, touffue et dense,

pareille à la toison d'un troupeau qui court, en baissant la tête : au milieu de l'idylle, où sourit sainte Barbe paysanne, de quel effet puissant n'est pas, limitée par les bois, la sombre lande qui monte?...

J'ai repris le petit sentier sous le soleil plus oblique. Je laisse derrière moi le grand arbre au bord du lavoir, la façade rustique, le cierge de lierre, la petite porte, le mur feuillu, et le buisson de rouges houx sur le toit bas. Le silence parle de plus près encore : une étrange tendresse monte de tout cela pour tout cela, pour la terre brune, le murmure de l'eau, les fleurs et les baies odorantes : il semble que toute cette vie ait attendu patiemment votre vie, et qu'elle l'appelle...

La voix de Crozon se fait entendre : il cause en bas avec les deux paysans; tantôt elle se perd et s'éloigne; tantôt elle sonne plus distincte. Le rideau des arbres se ferme sur mes pas. Je marche en écartant les branches. Tout d'un coup, voici le vieux pilote, et l'anse d'eau mystérieuse où le canot attend.

LIV

PONTIQUES

Au bord de l'eau. Entre Begmeil et l'Ile. Août.

Une nuit blonde, un délice de volupté sereine, et de vie tranquille. Il fait tiède et frais, comme dans une serre ouverte. La mer chante; la haie sent la violette. La lune ruisselle de clarté, comme une source aérienne. Il fait si clair que les coqs, dans la lande, chantent l'heure de minuit. Le dernier qui réponde sonne haut, de si loin, qu'on dirait l'écho d'une trompette.

La lune, la mélodie des flots, les perles de la clarté sur le col changeant de la mer... Et, dans le lait bleu du ciel, les douces étoiles si lointaines...

On se sent un cœur qui adore. Une religion naît dans l'âme, de la beauté du monde. Où est le Père, qu'il soit béni par l'adoration de sa merveille? La perfection de l'art saisi le cœur d'un désir passionné d'en connaître l'artiste.

A toute cette beauté, un temple de silence.

— Au matin, vers le temps d'août, il est une heure toute trempée d'humidité, une heure fraîche comme les yeux de la jeune fille, une heure pure et lavée, une heure jeune, une heure bleue.

Une rive boisée et blonde au soleil ; la mer calme et lisse, une soie azurée où courent, caprices de la trame, de longs rubans d'argent. Un bouquet d'arbres grêles, quelques feuilles délicates comme des cils sur le ciel cendré... Ces matins de Bretagne ont la douceur d'avril dans les campagnes ombriennes, et m'y font penser.

Et la merveille, c'est la fleur, la rose ou l'œillet, éclose avec le jour, et dont les pétales retiennent les gouttes de rosée.

— Un beau mendiant.

Il est grand et maigre. Il a la barbe grise, mêlée d'or qui brille encore, large et touffue, qui se confond avec les cheveux bouclés, plus blancs : on dirait des coins de blé parmi l'avoine.

Il est droit comme un jeune homme. Ses loques sont ajustées, et bien serrées aux chevilles : il en paraît plus nerveux, et les jambes plus fines. La couleur de ses vêtements est si usée, qu'elle flotte indistincte du gris à l'ocre. Il semble que ce soit celle du voyage même, et des grandes routes. Il a un sac de toile bise, passé en besace de l'épaule droite sous l'aisselle opposée. Son teint est de brique ; et son nez droit, maigre, paraît sculpté. Il a un regard calme et muet. Il sent la mer, les aventures, les soleils lointains, les péripéties monotones des

chemins ; il a un air de voile, — de ces voiles tannées, rapiécées, si belles, quand la brise les tend sur le mât d'un vieux lougre. Ce pourrait être Ulysse naufragé.

— Couchant.

Un peu avant le coucher du soleil, tout l'occident est envahi par d'immenses nuées grises, qui se réunissent en un seul éventail, dont la pointe est cachée sous l'horizon, et dont les plis couvrent le ciel entier. Seul reste libre, et d'une douce clarté bleue, le bord oriental de la mer. Or, le soleil ayant disparu, tout l'éventail se teint de sang qui fume, et le ciel semble l'aile aux plumes sanglantes d'un oiseau sans pareil, qui enfonce sa tête sous l'horizon.

— La femme au bain.

Dans la profonde nuit sans lune, la nuit bleuâtre, un canot s'avance au milieu de la rivière. On entend la cadence des rames. Bientôt, le bruit mesuré s'arrête. Une forme blanche s'élève de la barque, et glisse sur le bord. Elle plonge ; et la pâle apparition s'étend sur l'eau, comme une flamme droite qui se couche. Est-elle nue, cette femme si souple, et voluptueuse, longue écume de la vague? — L'ombre cache son visage, et fait à sa tête un voile de cheveux. La baigneuse frappe l'eau d'un geste lent et doux. Je l'écoute qui respire, ravie de la fraîcheur qui la caresse et du fluide embrassement qui l'entoure...

— Temps de Sud-Ouest.

C'est la tourmente. Le soleil ne s'est pas levé. Depuis deux ou trois heures après midi, on ne saurait plus dire à quel moment du jour l'on est. Une lumière morte, une couleur éteinte et indécise. Le ciel roule très bas sur l'Océan livide. Des bourrelets noirs, des nuages épais en forme de voiles grises carguées sur des vergues d'encre s'amassent vers la rivière. La mer a l'air et la couleur des convulsions : blême d'écume sur la crête des vagues, elle pousse des lames verdâtres à l'horizon, et déferle presque noire.

Une rumeur effrayante, un tremblement lointain, une menace pleine de douleur, de colère longtemps contenue et de rage qui se hâte. L'Océan, l'Océan roule dans la tourmente; et il arrive, implacable; inlassable dans la vengeance, comme la nuit sur un champ de bataille.

— A l'aube, souvent, l'on entend un bruit plaintif et lamentable. Les oiseaux se taisent. Le silence accroît ce long gémissement, et parfois il s'enfle jusqu'à remplir tout l'espace. On dirait d'une bête énorme que l'on saigne, et dont la vie rétive ne s'en veut pas aller avec le sang. L'heure est morose; les collines livides; et la lande à demi ténébreuse est propice au va-et-vient des fantômes. Sont-ce eux qui s'enfuient, en faisant ce roulis de chaînes et de métal?

L'aurore rose glisse ses clartés de flamme fraîche sur les hauteurs opposées à l'orient. Et l'on voit, sur la mer,

une goélette qui mouille ses ancres ou qui les lève, les voiles qu'on fait tomber ou que l'on hisse : c'est le bel oiseau de mer qui poussait de si longs cris, et sortait du sommeil en soupirant.

— Pêcheurs.

Deux femmes de l'Ile débarquent sur la cale : cottes retroussées, elles déchargent les lourds paniers où le poisson frétille. Grandes, maigres, desséchées, elles sont jeunes encore. Elles se hâtent, actives et vigoureuses, en noir. Dans le canot, une nichée de petits enfants, qu'elles tirent l'un après l'autre du fonds, où ils sont assis sur des cordages et des voiles. Ce sont les deux belles-sœurs, qui ont perdu leurs hommes, les deux frères, dans la même tempête, l'an passé. Le même jour, dix-sept hommes sont morts à la mer, tous les mâles valides d'une petite société. Ils ont laissé huit veuves et quarante-trois orphelins...

La forte race des pêcheurs, les plus simples, les plus braves et les meilleurs des hommes sous l'aspect le plus rude. Ils sont cent mille en France, dont les trois quarts sont Bretons. C'est à eux que la marine doit ses équipages, l'une des meilleures troupes qu'il y ait au monde, la plus fidèle et la plus solide. Quelque folie où l'eau-de-vie les pousse, ils ont toujours du cœur; et dans les plus endurcis même, qui se donne la peine de le chercher, l'y trouve.

— Ciel à la Vernet.

Un bleu de porcelaine pâle, sans chaleur ni profondeur d'espace, — trop uni, trop limpide, comme des yeux sans pensée. Là-dessus, de gros nuages blancs, tachés de gris, tous séparés, se promènent : ils ont l'air jetés sur cette eau bleue, comme des paquets d'ouate où l'on aurait essuyé des doigts salis par la mine de plomb. Dans le fond, à l'horizon marin, un tas d'autres paquets blancs, démesurés et lourds, renflés à la base et finissant en l'air par une boule, — tels, des ours blancs, ébouriffés, qui prennent leurs ébats.

— Au tomber du jour, un immense escadron de nuages violets courait vers l'Ouest, avec le soir, au ras des arbres, crinières éparses, le col levé, les garrots frémissants, en cavalcade victorieuse. Et tout le champ du ciel était semé de nuages roux étendus, pareils à des peaux de bêtes, à des fauves écorchés, les pattes droites et la queue étalée... La mer immobile était violette; et sous le furieux galop des nuées, c'est elle qui paraissait le ciel renversé.

— Grandeur de la mer.

Elle est accablante, parce qu'elle n'a rien pour l'espoir, rien pour la vie en quelque sorte, — et que tout en elle invite au rêve. Elle est trop puissante pour les faibles cœurs, — et ils n'aiment la mer douloureuse, que s'ils se trouvent au comble du bonheur : elle leur plaît alors

par le contraste : tant elle fait valoir par sa désolation ce bonheur, qu'ils l'en goûtent mieux à leur insu. Leur ivresse va seule avec cette solitude si terrible. La mer est le lieu solitaire, qui met le cœur en contact avec l'infini touché.

LV

SUR LE TERTRE

Au Coq, le 27 août.

Au grand trot des voitures bruyantes, la noce passa sur le chemin, entre la mer et la lande. Ventre à terre, les petits chevaux prirent la course comme s'ils allaient charger l'ennemi. Sur leurs deux roues, juchés haut, les chars à bancs sautaient, et la banquette de derrière semblait devoir, à chaque heurt, se détacher et rester en route. Pêle-mêle, flottant au vent comme les herbes de la mer que pousse le flot, les rubans de velours noir, les lacets des coiffes et les nœuds fixés à l'oreille des chevaux s'agitaient, confondus, pavois épars au galop sur le chemin doré par la lumière. Les femmes criaient et riaient, chacune à côté d'un homme maître des guides, et qui faisait claquer le fouet.

— Mon Dieu, disaient les vieilles, ils vont nous faire verser!...

Les jeunes avaient peur; mais elles jouissaient de leur émoi. Les roues sautaient par-dessus les grosses pierres;

et parfois le léger équipage penchait tout à coup sur le rideau en pente des ajoncs, qui le séparait seul du précipice : la route fait un coude à pic sur les grandes roches noires qui bordent la grève; et une jeune fille, ayant soudain mesuré la hauteur, tout en riant, se signa.

Enfin, devant la barrière, les hommes arrêtèrent les chevaux. Tous, aussitôt, se jetèrent en bas des voitures rustiques, ornées de fuseaux en bois, et dont les couleurs vives resplendirent au soleil. Entre les deux pointes rocheuses, la baie heureuse rayonnait d'or bleu et de sourires.

Ils venaient de Pont-l'Abbé; et plus d'une auberge, depuis le matin, avaient reçu leur visite. Sur le talus herbeux de l'ancien fort, ils se proposaient de danser; bras dessus, bras dessous, chacun avec sa chacune se dirigea vers le tertre. On se dispersa dans la lande. Les uns coururent au phare et en firent le tour. Les autres les rappelèrent. Tous enfin, se séparant, se mirent à gravir la butte roide, en glissant. Ils se poussaient; ils s'ébranlaient ou se renversaient les uns les autres; la chute de l'un en entraînait deux ou trois. Quand ils furent sur la plate-forme, ils dansèrent. La mariée était restée à mi-côte : comme elle trébuchait, le mari se mit à rire silencieusement, se hâtant de la retenir, et l'enlaça...

En bas, les vieilles femmes, attentives à ne pas se souiller, s'étaient assises sur des pierres, près des petits chevaux qui piaffaient : il y en avait un, tout velu, plus *bigouden* encore que les autres, qui semblait ne

pouvoir se tenir en place, qui secouait la tête, agitait ses rubans, hennissait, et, les lèvres retroussées, voulait rire. Les petits enfants, dans leurs belles robes, trottaient autours des mères-grands, pareils à des poupées merveilleuses qui marchent : leurs cheveux sortaient du serre-tête rouge, comme un flot d'or coulerait d'une coupe renversée; et leurs yeux sans pensée s'ouvraient si candides et si fixes, qu'on eût dit des gouttes de la mer bleue, laissées par le jusant dans les coquilles roses de leurs paupières.

Cependant, sur le tertre, la danse ne cessait pas. Ils avaient mené un sonneur avec eux : assis droit contre le terre-plein, l'homme soufflait avec zèle, d'un air sérieux; et l'aigre biniou déchirait l'air de sa mélodie nasillarde. Un peu à l'écart, une jeune fille, en coiffe de Kemper, se promenait en mordillant un brin de bruyère; et son long col de lait, cerclé d'un velours noir d'où pendait une croix, semblait parfois secouer une pensée importune.

La mariée dansait avec tous. La brise de mer jouait dans les cheveux, sur les tempes, et parmi les rubans. Après avoir beaucoup tourné, quelquefois une fille tombait droit sur son séant, au milieu de ses lourdes cottes.

L'herbe verte et courte, sans un caillou, se pliait sans bruit sous les pieds pesants. Toutes ces femmes jeunes, et si larges dans leurs triples jupes, dansaient avec une furie légère. Leurs yeux brillaient; et leurs lèvres s'entr'ouvraient, humides. Leurs regards naïfs disaient un étrange goût du plaisir, une prochaine ivresse.

L'après-midi finissait dans un rêve. Un air tiède et teinté, eut-on dit, d'ardeurs en poussière, tremblait entre le ciel et la mer, pareil à la couleur de l'héliotrope. Sur toutes choses frémissait le regard enivré de la vie. Et sur la mer amoureuse, il semblait qu'en un instant fût tombée à l'infini une pluie de violettes.

On appela d'en bas les paysans, qui dansaient. Ils ne se décidaient pas à partir. Les uns firent encore un tour, et descendirent la colline déjà sombre. Une femme, à dessein, roula sur le sol, riant et rougissant de faire voir ses jambes, qu'elle avait voulu montrer. Toute parole avait un écho plus long. Le rire tintait comme sa propre plainte... Tous semblaient se taire plus volontiers : là-haut, sans s'en douter, quelques couples rêvaient; et peut-être ils regardaient le jour qui s'en va lentement, en tenant un doigt sur sa bouche.

Le soleil avait disparu. Toute la mer n'était plus qu'un champ de trèfle incarnat et de glycines fauchées, où traînaient des rubans d'or. Le biniou s'arrêta de sonner sur une note longue, aiguë et grêle. Ils ne riaient plus, et gardaient un silence visionnaire. Ils s'en furent lentement, comme le crépuscule s'étendait large et sûr. Et ils semblaient descendre le talus vert, à l'herbe déjà noire, poussés par l'ombre...

LVI

COMBAT DES DIEUX

Le 9 juillet.

Tout le jour avait été d'une douceur alanguie, et d'une clarté presque pesante. Les yeux étaient fatigués de voir; et les objets frappaient les regards avec la même violence endormie que les coups sourds de la fièvre. La mer violette sommeillait, reine lasse, voluptueuse au repos dans un lit d'or fin, brodé de lents sourires.

Soudain, il y eut un souffle amer, un coup de vent bas et terrible. Il vint du large, comme une faux rapide; et la lumière tomba, comme la fleur tranchée du jour. Puis, le coup de faux, s'allongeant, passa plus brusque que l'éclair, au delà des bois. Et tout se tut. Mais la blonde clarté parut vieillie; et le pressentiment se répandit sur la contrée d'une heure dangereuse et d'une issue mortelle.

Le vent de la faux ne se levait pourtant plus. Et la mer semblait dormir encore, d'un sommeil moins

heureux, où entrait le cauchemar, d'un vol perfide... C'est alors, enfin, que le faucheur parut.

Un nuage noir, épais et dense comme un bloc de charbon, s'avança venant de l'Est : d'abord, on ne vit qu'un pan du manteau; l'autre aile émergea du Sud; et bientôt, la tête et le corps monstrueux du Géant. La mer violette s'obscurcit, et devint noire : elle était prise de convulsions, comme dans une maladie soudaine; et la crête des vagues avait la couleur sinistre de l'anthrax. La marée montait. Le flot commença de se plaindre lugubrement sur les roches.

Une colère immense s'amassait à l'horizon. L'ardeur du courroux enfla les vagues, et les poussa en désordre les unes sur les autres, comme les paroles de menace sur les lèvres amères d'un tyran. Enfin le faucheur se coucha à travers l'espace, — et tout le ciel fut noir, — noire la mer, épaisse et noire. Entre ces deux abcès mûrs de la tempête, l'espace tremblait sans bruit, dans l'épouvante, morne, hagard, livide. L'écume des vagues fouettait les bords du ciel, comme un nid de vipères dressées contre une coupe de houille. Et la terreur des flots se brisait sur les îlots sombres.

Comme la rumeur d'une ville prise d'assaut, où les femmes et les enfants crient en larmes, tandis qu'on les violente, et où les hommes rendent la vie dans un lourd sanglot, que la mort écrase, — l'Océan retentissait d'une plainte lointaine, et d'un grondement toujours plus proche. Les goélands, qui sont vêtus de deuil, fifres rauques du naufrage, plongeaient de lame en

lame, vol alterné de plumes blanches et de plumes noires. Et l'aile blafarde des mouettes sautait et retombait sur la crête des vagues, comme un corps d'écume solide, lancé par les embruns.

En toute hâte, tirant des bords, voici, forçant contre le vent, les barques qui rentrent, poussant de l'Ouest. Elles fuyaient, telles des bêtes dans l'angoisse, quand elles s'élancent dans les fourrés, et traquées par les aboiements plus proches de la meute, s'efforcent, haletantes, de dépister la chasse. Les voiles claquaient; et la quille soulevée se couchait sur le flanc, contre la lame. Les matelots sérieux, les lèvres serrées, calculaient la route et le danger. Enfin, ils n'ont plus qu'à doubler le phare... Et, comme ils disparaissaient à l'entrée du port, la rafale se déchaîna, roulant sur la mer avec la nuit noire; des quatre coins de l'horizon la tempête échevelée bondit, comme une folle qui hurle, précipitée du ciel, emplissant de tumulte et de rage tout l'Océan.

LVII

PAVOIS

A Ker-Joz. Dimanche, juillet.

Le joli matin d'été rit sur la mer et sur les arbres. Déjà la route blonde coule au soleil, comme un ruban de miel, entre les haies, claires d'un bord et de l'autre encore ombreuses. Le ciel est une fleur de lin. Solennellement, Crozon s'avance en grand uniforme : la casquette enfoncée sur le front ; son épaisse tignasse moutonne en boucles grises autour des oreilles et sur la nuque. Il est plus large, et roule plus que jamais entre sa jambe infirme et la canne, dont il pique le sol. Sa veste de drap bleu, fermée d'un seul bouton, ne fait que mieux saillir le cercle de la poitrine, du dos et des épaules. La pipe aux dents, il fume et porte de la main gauche un drapeau à demi déployé : jour de fête, jour du Seigneur, beau temps ; tout va bien : Crozon pavoise sa maison, avant d'aller à la messe. Il croirait manquer à son devoir, s'il négligeait de le faire, et porter malheur à ce bienheureux pâté de moellons, sa

conquête sur la terre, après quarante ans de travail. Au bout de la barrière, un mât bleu et sa double corde : sans lâcher la pipe, Crozon hisse le pavillon, et serre fortement la corde autour de la hampe. Il regarde en l'air, clignant ses petits yeux bleus sous la visière; il est content : la vieille étoffe aux trois couleurs, qui ne sont plus le blanc, le bleu, ni le rouge, mais le gris, le lilas et le rose, tant le soleil les a usées, flotte mollement au gré de la brise; elle tombe et se lève, et retombe dans l'air plus bleu que jamais ne fut bleue chose bleue... Et du même pas, dans le même roulis, pesant sur sa canne, Crozon s'éloigne.

Cependant, les trois petits blonds surviennent en bondissant, eux aussi vêtus en habits du dimanche. Ils se pendent à la corde; ils défont le nœud; riant aux éclats, ils amènent le drapeau, le hissent et le rehisssent cent fois. Ils se roulent à terre, quand la corde cède trop vite; et ils s'élancent avec le pavillon, quand il glisse sur la hampe. Leurs yeux d'eau pâle, à fleur de tête, reflètent le mât rond et l'étoffe flottante, comme l'œil fidèle des nouveau-nés et des poulains. Et, tant ils rient, tant ils se démènent que la vache rousse, dans les ajoncs, s'arrête et les regarde, un paquet d'herbe verte aux babines, et demeurant un long moment attentive, sans achever sa bouchée.

LVIII

L'HOMME SANS TÊTE

A Ker-Joz..., le 3 novembre.

I

— Restez ce soir avec moi, dit-il à ses Bretons; je ne me sens pas bien... Entrez... Otez vos bonnets... Vous me conterez des histoires.

Ils s'informèrent de sa santé avec une sollicitude polie, et cette déférence libre qui leur est propre.

Qu'avait-il? Était-il malade? On pourrait avoir le médecin : Guillaume allait demain à la ville...

Il les rassura :

— Non. Je ne suis pas malade comme vous croyez. J'ai mes idées noires; et je préfère, ce soir, ne pas être seul : car je ne dormirai pas.

Ils s'assirent tous trois près du feu. Il leur fit servir du thé chaud et du rhum. Ils burent avec plaisir, aucun d'eux n'étant du reste grand buveur; et ils ne

revinrent pas à la bouteille plus d'une fois. Quand ils eurent du tabac, ils bourrèrent leurs pipes, et, s'étant installés, ces rudes hommes soupirèrent d'aise. Ils étaient contents; mais ne le dirent pas.

— Je gage, monsieur André, fit le vieux Crozon, que vous voulez me mettre sur le chapitre des revenants...

— Une bonne nuit pour eux, dit Yawen, clignant de l'œil, selon son tic. Il fait noir comme dans un four; et nous sommes encore dans la semaine des morts...

Ils se lamentèrent un peu sur le temps : il pleuvait trop, et le vent ne cessait pas depuis plusieurs jours. Cependant, il était tombé avec l'ondée du soir. Maintenant, la nuit était d'un calme sinistre. D'immenses nuages couvraient le ciel, dont rien ne séparait les ténèbres de la terre noire, comme si le couvercle était scellé sur la marmite. Point de brume, toutefois : le cri ne se faisait pas entendre de la sirène de Penmarc'h.

— Guillaume, vous qui n'avez peur de rien, dit le jeune homme, voulez-vous vous mettre devant la porte? Par une telle nuit, je ne puis voir une porte sans malaise. Ouverte ou fermée, elle fait peur... Et c'est encore pis, si je lui tourne le dos : l'angoisse me tourmente...

— Pourquoi donc, monsieur?

— Il me semble toujours qu'elle va s'ouvrir; et que sur le seuil je vais voir une apparition...

Crozon se prit à rire doucement :

— Voilà, je l'avais dit. Vous vouliez parler des revenants... Mais vous n'y croyez pas, monsieur André... Vous vous moquez de moi, quand je...

— Pas du tout. Je ne me moque pas de vous. Je ne crois peut-être pas aux revenants; mais je crois aux fantômes...

— Ah!...

— Oui : je sais qu'il y en a...

Crozon ne faisait pas la différence des revenants avec les fantômes; et les autres non plus.

— C'est tout un, observa Guillaume qui n'avait encore rien dit.

— Vous avez raison, après tout... fit le jeune homme.

Guillaume sourit de côté dans son épaisse barbe; et ses yeux gais jetèrent aussi, de côté, un regard malin : il est rieur, et croit toujours qu'on veut rire.

— Bah, dit-il, vous vous amusez, monsieur.

— Non : tout est possible... Et qu'importe que les apparitions sortent de terre, ou de ma tête, si je les vois?...

Ils ne répliquèrent rien, ne sachant pas ce qu'il entendait par là. Crozon fixait le fourneau de sa pipe écoutant immobile, l'air têtu et les jambes allongées Il attendait d'être interrogé; et il semblait répondre à l'avance : « Quoique vous puissiez dire, je sais ce que je sais; et vous ne me ferez pas changer d'avis. »

— Dites-moi, Crozon, avez-vous vu des revenants?

Il secoua la tête :

— Non; pas moi, monsieur André...

Et tirant une bouffée de sa pipe, il reprit :

— Mais beaucoup d'autres les ont vus, *bamm!* et ne m'ont point menti...

— Contez-moi ce qu'ils vous ont dit...

— Vous savez toutes mes histoires, je vous en ai fait plus de vingt...

— Vous n'en avez pas encore une que j'ignore?...

— Hum... Si fait, il me semble que... Mais... Vous le voulez donc? dit-il avec mauvaise humeur.

Sur le soupçon de n'être pas cru, il eût préféré de se taire. Il passa sa large main cuivrée dans ses épais cheveux gris, aux boucles emmêlées, et commença d'un ton maussade, qui s'anima bientôt, au cours du récit.

II

— Voici donc ce qui est arrivé à M. Pénerff, l'ingénieur, un savant, celui-là, un conducteur des ponts. Ce n'est pas d'aujourd'hui, ni d'hier... Vous vous le rappelez, Guillaume?... Il y a seize ans, deux jours avant la Sainte-Anne, M. Pénerff vint me voir. Il demeura tout le jour; et il soupa à la maison... Il faisait un temps sans reproche. On était dans le plein de l'été, *bamm!* Après souper, nous causions tout comme ce soir; et M. Pénerff me dit qu'il ne croyait pas aux revenants. Je lui faisais connaître comme à vous, monsieur André, ce que je sais; mais il n'était pas d'accord; et il se moquait de moi... Bon... Tant nous parlons, lui avec non, moi avec oui, qu'il s'était fait très tard. On n'était pas loin de minuit... Je pensais bien qu'il coucherait à la maison; et on lui avait préparé son lit. Je ne le croyais pas, quand il me dit :

» — Crozon, bonsoir. Dormez bien. Je vais à Kemper.

» Et il prend son chapeau.

» — Par exemple, vous n'allez pas faire cela! lui dis-je...

» — Et pourquoi pas? dit-il. La nuit est admirable : Voyez ce clair de lune... Il fait si chaud, que je ne pourrais pas dormir; j'aime bien mieux faire le voyage à pied; et d'ailleurs, il faut que je sois à Kemper demain, au point du jour, pour mes affaires.

» — Vous avez raison, lui dis-je; et je sais bien que pour un homme comme vous, ce n'est rien de faire la route... Vous n'en avez pas pour cinq heures de chemin... Mais, si vous m'en croyez, vous ne partirez pas... Ce n'est pas prudent...

— Ma présence est nécessaire là-bas, demain matin, à la première heure...

» — Rien ne vaut mieux que la vie, monsieur Pénerff.

» — Que me chantez-vous là, enfin? Quel danger courrais-je?... Il fait clair comme en plein jour...

» — Monsieur Pénerff, croyez-le ou ne le croyez pas, depuis quelque temps il y a un revenant qui hante la route : il se tient caché dans les buissons, au coude du chemin; et personne ne voudrait risquer de s'en faire suivre, *bamm!*

» Il se mit à rire; il leva les épaules :

» — Vous êtes fou, Crozon...

» — Je vous demande pardon; c'est vous qui n'êtes pas sage...

» — Les revenants ne sortent pas au clair de lune...

» — La lune n'en a plus pour longtemps; elle sera couchée avant une heure...

Enfin, quoique j'aie pu lui dire, il est parti. Le revenant de ce temps-là, à ce qu'on croit, était l'ancien sacristain, un voleur, une canaille, qui avait pillé l'église de La Forêt; ou bien quelque autre mauvais chrétien, une âme damnée dans tous les cas, qui n'avait pas de repos dans sa châsse...

— Un revenant, c'est un homme en enfer, dit Yawen, en clignant gravement de l'œil. Quand elles ne sont pas contentes en paradis, les âmes reviennent après la mort.

— Bah! dit l'esprit fort Guillaume, qu'est-ce qu'elles viendraient faire?...

— Et vous, qu'est-ce que vous faites ici?

— Oui, qu'est-ce que nous y venons faire?... Dites-le, si vous le savez?... Eh bien, Crozon, qu'est-il arrivé à l'ingénieur?

— Un conducteur des ponts, monsieur André... Mais, il n'était pas encore sorti du bourg, monsieur, qu'il se sentit inquiet. Il m'a tout raconté, depuis, *bamm!*... Passé la croix, il eut l'idée de tourner la tête, et là... qu'auriez-vous fait, hein?... il vit une ombre qui se cachait dans le mur, comme un rat. Plusieurs fois, il regarda derrière lui, et toujours l'ombre lui échappait. Il pensa qu'il avait dû se tromper. Après une heure de marche, il fut persuadé qu'il était suivi : il n'aurait pas su dire pourquoi; mais il en était bien sûr, allez... Il n'osait plus bouger la tête, sans quoi, me dit-il, peut-être serait-il revenu sur ses pas; il se repentait d'être parti, *bamm!* Il courait, tant il avait d'effroi; il ne marchait plus. A la moitié du chemin, il

sentit qu'on lui soufflait dans le dos, et sur la nuque; il tremblait de peur. Il voulut heurter à la porte d'une ferme : mais est-ce qu'on le peut, quand on a une canaille de revenant sur les talons? On ne lui répondit pas. Enfin, je n'ai pas besoin de vous dire, mot pour mot, tout ce qu'il a souffert pendant cette nuit. Il a fait le trajet, peu s'en faut, aussi vite qu'en voiture. Quand il eut touché aux premières maisons de Loc Maria, il s'est cru sauvé: et, pensant se débarrasser du revenant, il a pris sur lui de se retourner, et de le regarder en face. Eh bien... il en est tombé à la renverse, comme mort : il avait devant lui L'HOMME SANS TÊTE, — un homme noir, grand, les bras en avant comme pour vous saisir, et sans tête... Oui, *bamm!*

— On raconte aussi que le revenant portait sa tête dans la main...

— Non, c'est l'Homme Sans Tête, que M. Pénerff a vu, répliqua Crozon avec irritation; et c'est la preuve que ce revenant-là n'était pas le sacristain de La Forêt... M. Pénerff en a fait une maladie.

III

Après un assez long silence, Yawen, clignant de l'œil, affirma :

— Il y a des revenants. Mon frère a vu le Vaisseau Maudit .. et jusqu'à trois fois...

— Le Vaisseau Fantôme?...

— Oui, monsieur. C'est un bateau, où ils sont tous damnés, un équipage d'enfer. Ils ont perdu leur âme, ils l'ont vendue au diable, il y a des temps et des temps... Il vient on ne sait comment. Il est là, mouillé devant vous; il attire les autres: vous allez dessus, et vous touchez... Votre bateau coule, et c'est fini de vous...

— Et votre frère?

— C'est un chien noir, monsieur... Je dis celui qui trompait mon frère... Tant qu'il a eu ce chien à bord, il était sûr de rencontrer le Vaisseau Maudit, une nuit ou l'autre... A le voir, ce chien-là, vous ne l'auriez pas dit... A la fin, il s'en est aperçu; et il a noyé le chien. Et depuis...

— Mais le bateau?...

— Depuis, mon frère ne l'a plus vu : il vous le dira lui-même, si vous allez au Guilvinnec... Mais je voulais vous dire... Un ami, — vous savez qui, Guillaume, le parrain de votre dernier, — un ami m'a juré qu'on a revu le chien à Belle-Isle : il répond à son nom, Fri, qu'on l'appelait...

— Il en avait un de nez[1], celui-là, pour flairer les chrétiens...

Ils rirent aux éclats.

— Tout ce que j'ai à dire, poursuivit Yawen, d'un ton grave, c'est qu'on fera bien de lui mettre la pierre avec la corde au cou...

1. Jeu de mots. *Fri*, en breton, signifie : le nez.

Et, pour conclure, Yawen garda son œil droit un long moment fermé.

— Avez-vous peur des rats?... demanda soudain le jeune homme.

— Non, firent-ils...

— Mais les rats sont peut-être des démons... J'ai souvent pensé que les rats, les serpents, les vers, toutes les bêtes qui rampent, sont des revenants...

— Ah! dit Crozon, je ne le crois pas : parce que vous les tuez, et ils crèvent...

— Et si c'était toujours le même?...

— Comme le crapaud de la fontaine, à Ker an Bléiz? Tinn l'a pris, et l'a coupé en morceaux. Pour être plus sûr de ne pas se tromper, il a noué un cordon rouge à une des pattes coupées. Le lendemain ayant été en canot à la fontaine, il a revu le même crapaud entier, frais comme l'eau : et c'était bien le même : il avait son fil rouge à la patte... C'était un gros crapaud, un sorcier... Il doit y être encore...

Guillaume voulut rire. Il ne sait pas s'il doute ou s'il croit; pourtant, il croit moins qu'il ne doute; ou plutôt, il croit douter. Beaucoup en sont là.

— Que diriez-vous, si vous trouviez un spectre sur la route?

— Je... je dirais ma prière, monsieur. Mais vous-même, avez-vous rencontré des... comment les appelez-vous? des...

— Apparitions?

— Oui...

— Quelquefois...

— Comment sont-elles?...

Le jeune homme ne répondit pas, d'abord; il préférait interroger les autres.

— Vous n'iriez pas cette nuit coucher au cimetière?...

— Ah! dame non... Pour rien au monde, s'écria Guillaume, non sans trouble.

Et Crozon inquiet, toussant dans sa pipe, s'ébroua.

— Ni moi, — fit Yawen, pas pour cent pièces d'or... Et que se passe-t-il là-bas, à votre idée, monsieur, quand il court des flammes sur les tombes?

— C'est qu'ils pourrissent, mon brave Yawen.

— C'est donc vrai?...

— Rien de plus vrai. Les morts s'ennuient là-dessous... Voilà pourquoi ils reviennent... Ou bien, ils sont dégoûtés, continua le jeune homme, avec un singulier mélange de conviction et d'ironie. Je me dis toujours qu'ils doivent faire des efforts désespérés, pour sortir de cette pesante ordure... Il doit y avoir quelque chose comme cela... Un mystère misérable... Vous autres, vous voyez les morts en chair et en os, sur la terre. Et moi, je pense à ce qu'ils sont; et, comme je pense, en moi-même je vois. C'est toujours la même tristesse...

Il leur parlait moins, qu'il ne s'entretenait avec lui seul.

— Ainsi une femme est peut-être assise, là-bas, sur la pierre, au pied du phare... la tête penchée; et sur sa poitrine nue, elle cherche de quoi elle souffre... Car

elle est déchirée... Elle touche le bout de son sein, et à la place elle voit une grosse araignée brune, qui va et vient de sa peau à son cœur, à chaque battement... et elle crie... mais personne ne l'entend... Qu'en dites-vous, Crozon?

— Une âme souffrante, celle-là, monsieur...

— Non, c'est une idée.

Une morne tristesse tombait dans la chambre, où rougeoyait la braise sous l'âtre noir. Les ombres de ces hommes vacillaient sur le mur, au gré des flammes tremblantes; et on les eût dites de suie, comme les pans fumeux de la cheminée. Et c'était sans doute un étrange spectacle, de ces vieux marins aux yeux inquiets, écoutant la rêverie de ce jeune homme soucieux et pâle... On pourrit, et il y a des revenants...

Ils ne le comprenaient pas; et ils en étaient aise; mais ils ne le sentaient pas si loin d'eux qu'on l'eût supposé de bonne foi; et ils avaient un peu peur de lui, peut-être.

— Hon! monsieur André, vous me feriez souci. Je vous demande pardon; mais je n'aime guère de vous entendre parler noir, comme cela.

Guillaume ne riait plus : il essaya pourtant; il haussa les épaules, et s'étant secoué, il s'écria d'une voix trop forte :

— Ha, il est temps d'aller dormir, ha!

Ils se levèrent; ils souhaitèrent la bonne nuit à leur hôte; et s'en furent. Il les entendait pousser la porte,

et fermer la barrière à l'écrou. Ayant ouvert la fenêtre, il vit leurs ombres dans la nuit épaisse. Bientôt les buissons parurent s'animer et se mouvoir lentement...

La mer pleurait mollement; et les ténèbres ondulaient comme si elles avaient été gluantes... Il s'enferma dans la salle, et donna un double tour de clé à la porte. Puis il s'assit devant le feu; et longtemps, il resta là, rêvant, et n'osant pas tourner les yeux.

LIX

PONT-L'ABBÉ

En divers temps.

Pont l'Abbé est charmant. Pont-l'Abbé est fantasque. Pont-l'Abbé ne ressemble à rien. On s'y dirait à la fois, qui sait comment, en Sicile, en Irlande et en Suède. C'est une petite ville à souhait, pour en faire la capitale d'une principauté paysanne et chimérique. Elle est rustique; elle est gaie jusqu'à la folie; et tout de même elle prend un air tragique, selon les jours. Les armes de l'ancienne baronnie, qu'on rencontre à chaque pas, ont des couleurs assez parlantes : « d'or, au lion de gueules », qui rappellent, en leur langue héraldique, la lumière et le sang. Et la devise du Pont : HEP CHANG, qui est à dire : SANS CHANGER, — par bonheur ne ment pas encore.

Pont-l'Abbé a d'immenses places et de petites rues étroites. Tantôt, il y a foule à Pont-l'Abbé; et tantôt Pont-l'Abbé est vide. Parfois la ville paraît grande; et parfois, il semble qu'on en ait fait le tour d'un seul

coup d'œil. On y a le sentiment exquis de l'immuable et du caprice : et l'on sourit au paradoxe de les goûter ensemble.

On peut, ici, ne pas entendre un mot de français, si l'on veut. Pendant les fêtes de la Tréminou, qui durent trois jours, la ville est une fille folle ; mais son délire de plaisir n'est point pareil aux autres : il reporte l'esprit à des temps très anciens ; cette folle est paysanne et bretonne : on dirait que cette ville en fête ne compte pas un bourgeois. Elle a les lèvres barbouillées des Ménades, et leur rire de pourpre ; elle bondit, et l'Orgie puissante de la nature, l'âme païenne de l'instinct font le rythme de la danse. On a la sensation si rare de vivre un moment dans un royaume inconnu ; et c'est à Pont-l'Abbé, comme en certaines bourgades d'Ombrie ou de Toscane, que l'on pense avec délices trouver ce qu'on ne trouve pas ailleurs, et que bientôt on ne trouvera plus.

Les hommes ont un costume qu'on ne rencontre nulle part, brillant et bizarre. Les femmes portent trois jupes en étage, et une coiffe pointue qui rappelle les symboles et les cultes orgiaques de la vieille Asie. Les broderies jaunes, la coiffure, les mœurs, tout ici est singulier et semble plus ancien que la Bretagne, elle-même si parfumée d'ancienneté. Ici le peuple est rieur, — ou morne, violent, mystique et sensuel : ces paysans doux et polis, à l'ordinaire, sont quelquefois maîtres en raillerie ; capables de souffrir bien des maux, le plaisir les déchaîne. Les femmes ont dans toute la Bretagne, et surtout à Kemper, la réputation de folles amou-

reuses. Les Bigoudens[1] sont à ce point particuliers parmi le reste des Bretons, qu'on leur prête une origine différente, presque fabuleuse : les uns les font descendre des Phéniciens : Tyr aurait envoyé une colonie sur ce point de la côte; les autres les rangent au nombre des Mongols. D'autres, encore plus incroyables, prétendent voir dans la Phénicie une colonie bretonne, et se demandent si, par hasard, Jésus-Christ n'était point de sang breton : sainte Anne d'Auray en serait sans doute bien contente. Rêveries, où il faut voir pourtant le caractère singulier de ce petit peuple au milieu de la race. Mais quoi? les clans bretons diffèrent entre eux, à l'infini.

Le climat de cette terre est délicieux: et comme à Roscoff en Léon, il n'est rien ici que l'on obtienne de la culture. C'est l'île de Wight de la France et sous la cloche du ciel marin, chargé des vapeurs atlantiques, le sol garde presque en tout temps la tiédeur d'une serre. La violence de l'Océan y aidant, voilà qui explique l'ardeur des passions. A Penmarc'h, aux bouches même de l'ouragan, quelqu'un a eu l'idée non commune de planter le roc en vignoble.

En Pont-l'Abbé les masures sont moins propres, sans doute, que les fermes de Hollande, et non moins sales que les fermes en Écosse; mais quoi, est-il rien de si sordide que les bouges où vivent, l'hiver, les pauvres

1. Comme on les nomme de la pièce caractéristique, qui termine la coiffe des femmes.

des grandes villes. Les bêtes, du moins, ne couchent pas, dit-on, à Paris ni à Londres, avec les gens. Est-ce si sûr? Il n'y a pas que les animaux domestiques. Il est aussi des hyènes, voir des pourceaux à deux pattes.

Sur l'espace de quelques lieues carrées, l'on trouve presque toutes les sortes de nature : la campagne bretonne, si verte et si sérieuse, les cultures et les landes tournent à l'entour de la petite capitale, comme l'idylle autour d'un plus grave sujet. De tous côtés, beaucoup de vieilles murailles, à l'air ardent et passionné; et des ruines tragiques. La mer de Loc Tudy semble une calme et voluptueuse lagune d'Océanie, sous un ciel tendre; et l'océan de Penmarc'h est le roi des épouvantements : là règne la fureur; les rocs sombres paraissent figés, roidis dans la terreur que leur cause le combat éternel d'un ciel gros de menaces, et des vagues sinistres. Plus terrible encore la désolation de Plovan, où se penche l'œil vide de la mort, la grève de Saint-Vio et le désert anxieux qui miroite le long de la baie d'Audierne : en quel lieu le ciel a-t-il plus souvent la triste féerie que peuvent seuls connaître les pays d'eaux stagnantes, et dans les sables les yeux hagards des mares rêveuses?

Certes, une terre semblable est faite pour les poètes : car ce sont des poèmes, tous les vrais paysages, ceux où l'ordre des émotions est ménagé par un divin artiste, qu'elles soient humbles ou grandioses, discrètes ou splendides, — depuis l'accord froid du matin jusques aux chaudes harmonies du soir. Il n'est donc pas étonnant que le pays de Pont-l'Abbé ait encouru le mépris

des médecins : la réprobation des docteurs en économie pèse sur les œuvres naïves de l'artiste divin, il faut en prendre son parti. Ils l'ont condamné au nom de la science, du progrès, de la banque et de l'hygiène, cette femelle de Moloch et plus impitoyable que lui. Les apothicaires de la raison se sont grandement indignés contre Pont-l'Abbé : car toute beauté est déraisonnable.

Mais quoi? Le soleil y rit ; et côte à côte avec la joie violente, sous une tente grise la mélancolie y demeure.

L

LE VOYAGEUR

A Pors-Carn, en venant de P. 17 novembre.

Je les vis, de loin, sur la place déserte, grise et triste après ces cinq jours de tempête, comme les marches usées, au crépuscule, qui mènent au seuil de pierre d'une très vieille église.

Ils étaient neuf ou dix hommes et deux femmes, qui formaient un cercle sombre, que bornait la mer presque noire. Un enfant et un chien tournaient à l'entour. Le chien, ayant aboyé, d'un coup de pied on le fit taire. Ils étaient tous silencieux; ou, s'ils parlaient, on ne les entendait pas.

La clarté fumeuse d'un matin de brumaire traînait sur la côte basse. Là, les sables font un damier avec les mares; et le regard louche de la journée humide était pareil à celui d'un infirme qui mendie, et qui épie, hargneux derrière sa taie, la main qui va lui faire l'aumône. Tous ces hommes arrêtés paraissaient être des pêcheurs, venus du bourg caché derrière les roches;

et un canot était échoué au fond de la baie. Ils devaient rentrer de la pêche, ou être allés en mer à l'aube ; ils avaient encore leurs bottes et les jambières de laine noire, à carreaux blancs ; ils étaient vêtus, les uns de tricot bleu, les autres de cette toile cirée, que le temps a rougie, et qui a les reflets tantôt du sang coagulé, et tantôt du sang qui coule. Une des femmes n'était pas du pays : venue de l'Ile, l'ouragan l'avait sans doute retenue sur la Grande Terre. Sa coiffe noire lui battait les tempes, comme fait le corbeau qui s'élève.

Ils étaient tous penchés vers le sable ; et, m'approchant, je vis ce qu'ils contemplaient à leurs pieds. Je me penchai comme eux ; et je me tus, moi aussi.

C'était un noyé, que le courant avait porté sur la grève, comme il finit toujours par faire, ici ou là. Et ainsi, il y a des charniers naturels sur toute la côte, où le flot pousse les feuilles mortes de la tempête. Les veuves viennent y chercher leurs hommes, et les fils y retrouvent leurs pères. Mais encore faut-il qu'on puisse les reconnaître : souvent, la mer mutile et la mort défigure. La mort pourtant, le grand peintre de portraits.

Celui-là n'était qu'un passant, inconnu de ceux qui l'avaient découvert. Un corps sans nom, les jambes déchiquetées par les récifs, marbré de heurts et de coups ; les vagues avaient joué à la balle, avec lui ; des orteils avaient été arrachés à ses pieds crispés ; il lui manquait une oreille ; ses mains étaient noires au bout des bras livides ; quelques longs rubans

d'algues, brillantes d'une lueur sinistre, s'enroulaient à ses épaules et pendaient sur sa poitrine; ce corps était gonflé; la chair verdie se tigrait de taches brunes : il était nu, misérable, la bouche ouverte pour un grand cri, que nul n'avait entendu, le front tiré par un effroi terrible, — un homme enfin.

Le plus grave de ces pêcheurs, un long vieillard maigre, aux yeux naïfs et tristes, se mit tout d'un coup à murmurer d'une voix sourde les mots rauques d'une prière, tandis que les femmes se signaient, et que l'enfant répétait les signes de croix, comme s'il s'était plu à ce jeu. Le vieux pêcheur, son bonnet ciré entre les mains, disait les paroles latines d'un accent étrange, et d'une voix lente : elles tombaient, comme des larmes tranquilles, de sa longue bouche aux lèvres rases, dont les coins abaissés, pareils aux bords penchés d'une fontaine, semblaient faits pour les répandre...

LXI

FOIN DE ROSTILLEC

Un entre mille.

Un homme, sur le chemin du bourg, menant grand tapage, en gourmandait deux ou trois autres, pêcheurs pieds nus, mais non chapeau bas.

— C'est votre faute, criait le personnage; c'est votre faute! Je me plaindrai!... et nous verrons bien si l'affaire en restera là!... Le préfet, entendez-vous, le préfet...

Il s'éloigna, menaçant, à l'abri du soleil sous une ombrelle blanche. Je demandais aux marins quel était cet homme-là, et à quel titre il leur parlait de si haut.

— Bah, fit l'un, c'est l'Oiseau Bleu...

— L'Oiseau Bleu?...

— Eh! oui, parce qu'il s'en croit, et qu'il n'a pas son pareil, à son idée, — dit un autre en riant sans bruit.

— Et qui est-ce?

Le marquis, donc!...

Le marquis? Il est marquis?... Mais de quoi?...

— Le marquis de Rostillec, comme on l'appelle :

d'abord, M. Le Foin, c'était son premier nom...

Je regardais s'éloigner ce marquis : il était vêtu avec recherche ; il s'avançait comme un mime qui commence une danse sacrée. J'avais vu ce visage, plein d'une ridicule importance : tout l'homme respirait la sottise inaltérable, et cette dureté stupide que l'extrême vanité possède en propre. M. Charles Le Foin s'était fait marquis à l'imitation de tant d'autres : il avait pris le nom d'une bicoque en ruines, qu'il possédait au milieu d'un petit champ, dans son pays. Puis, ce marquisat en poche, il l'avait fait épouser, en même temps que sa personne, à la propre fille de M. Jourdain, fort riche et fort sotte. Depuis ces noces, il était intraitable à l'égard des petites gens : elles avaient le tort de lui rappeler sa roture, son père et sa mère. Il aimait mieux ne descendre que de son titre, marquis Le Foin de Rostillec : ainsi, dans son grand amour de soi, non content de se plaire à lui-même et à son nom, il finissait par en manger.

Le même individu, au lieu de se faire oublier, cherchait à nuire aux braves gens par oisiveté, pour se donner du poids. Il fallait qu'il les prît à partie, qu'il se fît protecteur ou menaçant. Il voulait éblouir, et n'y épargnait aucun mensonge. On le citait pour mentir sans cesse. S'il n'avait pas été riche, on l'eût bien méprisé : il est dur qu'en Bretagne aussi la fortune sauve son homme du mépris. Cependant, le peuple apprécie très finement la sottise sous l'arrogance ; et tout en cédant à l'une, il n'est pas dupe de l'autre. Cette espèce

pullule; elle tire son prestige de l'argent; elle est une des formes de la corruption que la richesse sans frein engendre.

Si Le Foin marquis apprend qu'un bon homme a loué sa maison pour l'été, passant par là, lui qui ne s'intéresse pas plus à ce vieillard qu'à un vice-roi de la Chine, il vient à Bargain; et, de haut, lui dit :

— Combien l'avez-vous louée?... 500 francs?... Pourquoi avez-vous loué sans me le dire?... Pourquoi ne me l'avoir pas écrit?... Je vous en aurais fait avoir cent francs de plus, si vous vous étiez adressé à moi...

On ne l'en remercie même pas : chacun sait qu'il ment. Il n'a pas encore tourné le dos, qu'on se dit les uns aux autres : « Allons donc! Ce n'est pas vrai!... Des histoires!... » Le vieux Yann Modès, un paysan aux admirables traits de pierre dure, faisait allusion au marquis, avec un mélange indéfinissable de gravité et de raillerie, répétait souvent : « La chanson est bien vraie qui dit : Les nouveaux gentilshommes sont mauvais; les anciens étaient meilleurs maîtres [1]. »

Un jour, il tempête sur le quai : il déclare à quiconque veut l'entendre, qu'il a encore écrit au préfet pour se plaindre des passeurs du bac : ils ne sont jamais là; ils ne font pas leur besogne; il ne le souffrira pas. Il a dû attendre deux heures, hier, avec sa voiture, avant de

1. *Ann dud jentil nevez zo kri;*
Gwel a oa re goz da vistri.
Cf. Barz-az Breiz, 403.

pouvoir passer sur l'autre rive. Son propre cocher, interrogé à demi-voix, affirme que son maître ne dit pas vrai : les matelots, pauvres diables, n'ont quitté le bac, sous un soleil de feu, qu'à midi pour aller manger.

Là-dessus, arrive en roulant le large Crozon, qui fume, heureux de sa pipe et du beau temps. Le marquis se précipite, et pérore :

— Crozon, je vous en avertis...

— Et de quoi, donc?

— Ne m'êtes-vous pas témoin que les passeurs ont été absents du bac, pendant trois heures?...

— Non, *bamm!* Je n'en suis pas témoin. Car ils étaient là.

— Et c'est vous qui êtes maître de port, ici?

— Oui, *bamm!* c'est moi...

— Eh bien, où étiez-vous? Que faisiez-vous?... Vous devriez toujours être sur le quai! J'écrirai à Brest, pour vous faire casser.

— Écrivez, *bamm!*

— Soyez tranquille! Vous ne savez pas votre métier. Vous n'êtes pas capable de faire un maître de port...

— C'est votre avis, monsieur.

Voilà le langage de Charles Le Foin, marquis, à un vieux marin qui a près de soixante ans de pratique. Je vois bien que Crozon en hausse les épaules; et c'est en haussant les épaules que tous ces matelots répondent le plus souvent au marquis de Rostillec. Mais sait-on jamais si un niais de cette sorte ne soutiendra pas la gageure de sa hâblerie, et s'il n'est pas capable, un

beau jour, de faire du mal à un pauvre homme, uniquement par vanité? — Je dis à Crozon :

— Répondez-lui donc : « Faites attention, marquis de Rostillec; vous vous oubliez. Prenez garde à qui vous parlez : c'est à Crozon, duc de Benodet. »

La vengeance des bonnes gens consiste à raconter l'arrivée de la nouvelle marquise dans son château de Rostillec. Inépuisable sujet de rires.

— « Vous comprenez, c'était son voyage de noces; » elle était partie, la veille, de Paris. Quand elle vit cette » cabane en ruines, elle regardait de tous les côtés; elle » cherchait partout; elle n'en revenait pas.

— » Alors, c'est ça, votre château? qu'elle disait au » marquis...

— » C'est ça, donc qu'il dit...

— » Je n'aurais pas cru... donc... Ma foi, non, je ne » croyais pas que Rostillec eût cette tournure... Mais il » n'y a pas moyen de coucher ici!... faisait-elle. Elle » n'était pas trop contente.

» Je crois bien : la cabane n'a même plus de toit... »

LXII

GÉORGIQUES

En août, et en automne.

Sortant du bourg, plus d'une fois j'ai vu venir sur le chemin montant une grande Bretonne, au maintien grave, imposante par la taille et la tournure. Son air est celui d'une femme qui ne peut rien craindre, et d'une jeune fille qui ne brave pas ce qu'elle ne redoute point : mais, s'il le faut, elle le regarde en face. Elle est très grande, et d'un blond cendré. Elle est très pâle; et dans son visage aux longs traits la vie tient surtout à la bouche longue, aux lèvres fines, dont les coins sont un peu abaissés. Elle marche d'un pas moins menu qu'à l'ordinaire des femmes. Elle a vingt-six ou vingt-sept ans; et, quand sur la route cette belle paysanne à la mode de Fouesnant rencontre quelques jeunes hommes de Paris qui la regardent de trop près, elle ne rougit point ni ne s'arrête. Mais, poursuivant sans se hâter, elle passe près d'eux; et, tournant à peine la tête, la jeune fille leur donne un long regard, un seul, railleur

et tranquille, dont le mince sourire des lèvres relève imperceptiblement la dédaigneuse ironie... « Je ne suis pas celle que vous croyez... Je ne suis pas pour vous... Je ne vous admire pas... Il m'est indifférent d'être admirée... Je ne tiens pas à vous plaire », dit ce léger sourire.

Et son noble port, au plus haut du chemin, où elle est seule, s'avançant d'une démarche si ferme et si calme, révèle une reine rustique.

— Le charme des matins est celui de la vie enfantine et virginale. La beauté des couchants est celle de la mélancolie pensive. L'amour y respire également : tendresse allègre, amour du matin; amour du crépuscule, volupté sensuelle, déchirante souvent et maladive. Les matins sont heureux. Les soirs sont intenses et passionnés.

La délicieuse virginité est la plus matinale des choses. Les matins ne sont si gais qu'à cause de leur trame légère : toute la vie n'y semble qu'à la surface; ainsi la jeunesse est un voile jeté sur une amère profondeur qui n'a point d'âge.

Les matins bondissants sont plus tranquilles que les soirs; et les bruits n'y choquent point. Le crépuscule ardent, le couchant harmonieux n'aspire qu'au silence, et ne l'obtient pas.

Si vraie est la gaieté du matin sur les champs qu'elle n'est pas faite de rires. L'éclat de rire est encore trop violent, et ne dure pas. Les matins ont l'air riant.

Comme les enfants, ils ont ces traits épanouis où rayonne le bonheur simple de la créature, qui, pour être mieux senti, n'a garde de se connaître, et en effet ne se connaît pas.

— Après trois jours de pluie et de nuits noires, où l'été semble s'être enseveli, — au tard d'une journée venteuse la lune vierge vient de paraître, svelte et neuve à ravir.

Elle est à la fin de sa course, quand tombe le crépuscule. Très penchée sur son déclin, elle ne luira dans l'ombre pas plus d'une heure. Elle naît au milieu des nuages, près d'une planète au regard fixe, et descend sur les arbres, rapide, ne laissant plus à la mer, pour sillage, que quelques perles d'argent.

Son arc, mince et long, brille comme la nacre bleuâtre. Les cornes fines sont tournées vers le Sud; et, dans l'espace clair, on les voit qui serrent, et semblent déborder, le globe noir de l'astre.

L'arc, brillant d'une volupté froide, est posé sur la tête des grandes nues couchées. Et l'on cherche, sous les voiles, le front chaste de Diane.

— Sur la place, devant la petite église, je vois un géant mutilé, le plus beau des infirmes, et plus beau dans sa misère que le reste du pays dans sa santé. C'est un orme admirable, que des barbares ont décapité; ils lui ont tranché les bras, le col, et la moitié du corps; ils

l'ont laissé là sur ses pieds inutiles, faits pour soutenir une taille de géant. Je m'étonne de cette cruauté : car j'aime un arbre plus qu'un homme. L'ormeau était, il y a trois ans encore, plus haut que le clocher. Ses bras couvraient l'église d'ombre, et portaient tout une chapelle d'oiseaux. Les branches, me dit-on, touchaient la façade de trop près; et les gouttières étaient obstruées par les feuilles mortes. Il fallait donc...

Voilà pourquoi l'on mutile un ancêtre, et les bonnes raisons qu'on a de tuer une noble créature, deux ou trois fois séculaire. Ainsi les sauvages de la Papouasie ont des raisons économiques de mettre à mort leur vieux père.

— Dimanche. Le doux matin de septembre, tiède et plus calme que la dernière heure de mai. Les feuilles au soleil ont l'air de dormir encore; le plus léger frémissement seul en révèle la langueur : elles s'enivrent de tendre lumière.

Dimanche. Pas un souffle de vent. Pas une voile sur la rivière. Les pêcheurs et les femmes s'attardent à la maison. On s'habille pour la messe. Ni les coqs, ni les enfants ne font de bruit. Un ravissant sommeil flotte sur la matinée heureuse, — les yeux ouverts, c'est le rêve amoureux...

La mer est de miroirs posés sur une écharpe de soie bleue... Le long de la rade, l'eau est verte des pins et des chênes qui s'y penchent.

Dimanche. L'hirondelle passe dans l'air suave, et se

laisse porter... Le ciel pâle et si pur semble l'aile du papillon mauve qui veut périr, collée à la lampe du soleil... Et la cloche de l'église, au loin, par delà les arbres, tinte doucement, lentement, laissant tomber des sons de cristal grave sur un tapis de velours.

— On n'a pas besoin de se connaître les uns les autres, pour se faire souffrir. Ce luxe est inutile, sinon aux raffinements de la cruauté. Ainsi, ce paysan qui vit côte à côte avec sa paysanne, depuis quarante ans, il ne la connaît et ne s'en soucie pas plus qu'il ne pénètre les pensées de sa vache. Il la mène; il la trait; et il la bat tous les soirs. Elle, cependant, l'aime avec terreur, et se laisse battre. Assise dans les cendres, quand le soir tombe, et qu'elle met la marmite à bouillir sur le feu, elle pose une bouteille au giron de son tablier noir; et, dit-elle, « pour se consoler », elle s'occupe à boire. Aux lueurs des tisons, ses yeux minces brillent et sa peau rougeoie. Elle a l'air d'une araignée qui file l'ombre et la fumée.

— Au déclin de la nuit tiède, l'aube arrive, ce matin, glaciale et lugubre. Ce n'est plus la nuit. Ce n'est pas le jour. La brume épaisse est de retour, après trois mois d'absence. A dix pas devant soi, l'air et le sol fument. L'épaisse vapeur semble tomber du ciel, et ne devoir jamais se dissiper. Elle a une odeur fade et étouffante, froide toutefois, comme d'une ouate mouillée, dont on

aurait plein le nez et la gorge. Le soleil lutte contre ce troupeau compact de toisons grises, et n'arrive pas à le percer. Enfin, un vent léger pousse les brebis fumantes vers la mer. Elles descendent la rivière, pressées. Un rayon rose, comme le reflet d'un incendie lointain, glisse au milieu des nuées. Elles se font blanches; le ciel se découvre; et, plus rapides, les vapeurs violettes roulent vers le large. L'Orient s'éclaire. A travers la brume moins dense, se dessine la rive et une maison se devine comme un palais de porphyre, dans un parc de nacre. Et soudain le soleil d'or lance un faisceau qui brûle, au plus épais de la mêlée : et les toisons brumeuses, les flocons de laine sur les toits, la fumée parmi les arbres, tout ruisselle de sang.

- Il y a très peu de lieux au monde qui soient aussi complètement ingrats que le sont beaucoup de visages. C'est qu'à la longue on se met dans les paysages, et que non pas dans les visages ingrats.

La figure des paysans plaît par un air d'indifférence. Elle tient de la terre; elle en a les lignes rigides, et souvent la couleur. Les paysans ne sont pas singes : cela repose des villes.

— Passe un grand homme maigre et brun comme sarment. Il mendie. Il jette de mauvaise grâce le pain qu'on lui offre dans un sac bleu, qu'il porte sous le bras : la besace est pleine de croûtons durs, et de cette

vieille mie dont les yeux sont jaunes, comme ceux du fromage sec. L'homme a le teint brûlé des écorces. Deux brosses rases, ses joues au poil court. Son grand bâton d'homme des bois à la main, et les yeux sombres, la bouche amère et méprisante, ce Breton a tout l'air d'un Espagnol sinistre. Il s'éloigne en grondant, menaçant, retournant plusieurs fois une tête farouche, haïssant et jetant des sorts...

LXIII

PORT DE GUERRE

En automne.

Brest, sévère et dur, fronce le sourcil au crépuscule.

Un soir d'automne, humide et tiède. Le soleil est descendu sur le Goulet, comme une orange de feu sur une pente de jade; et, disparu, sa lueur sous le ciel, à l'Occident, illumine les plumes des nuages : sur le large, c'est un paon décapité, la tête en bas, qui fait la roue sanglante.

Brest tout entier semble un gigantesque mortier de pierre, pointé pour lancer son obus sur l'Océan. Le cours d'Ajot profile au loin ses arbres alignés, comme les rayures d'une puissante pièce. Les hautes murailles courent roides, corset de la citadelle. Une ville sans âge et dans sa force, vaste, royale et d'un caractère altier, un bastion qui veille, un air d'acier, de roc et de canon.

Dans la rade, les cuirassés pèsent sur l'eau épaisse, beaux comme la force et sombres comme elle. Et

parfois, un reflet oblique de la lumière qui meurt, éclaire la gueule noire, l'O d'ombre qu'ouvre un monstrueux canon : il sort de la masse de fer comme le long col de la tortue hors de la carapace. Et les mâts sans voiles se dressent pour trouer le ciel comme des doigts pointus, aux phalanges baguées de hunes. Gris et longs, les croiseurs sont posés sur le flot et brillent étrangement, pareils à d'immenses tranchets sur l'étal de la vague.

Les canots et les baleinières fendent l'eau déjà noire, où s'allongent des lueurs tristes. Les rames claires fauchent en mesure la plaine lourde des vagues; et quand elles se relèvent, des gerbes de gouttelettes en ruissellent; les matelots courbés font corps avec les avirons, et leurs bras avec les rames se coudent à leurs troncs comme les antennes d'un colossal insecte. Les cols bleus, les tricots, les visages hâlés et imberbes, les canots, tout est net et fort; l'acier et le cuivre brillent dans la pénombre; les coups de sifflet brefs percent l'air, et les trilles roulent. Les officiers, sur le quai, ont la figure impérieuse ou familière de ceux qui commandent. Les galons d'or, parfois, luisent et s'éclipsent obliquement, comme ces lampes qui vont et viennent brusquement derrière une fenêtre, la nuit... On entend le cliquetis sec des armes... Et, là-bas, le tumulte grinçant des machines, la basse sourde de l'Arsenal.

La ville s'illumine. Les rues sonnent sous les pieds lourds et les bottes. Derrière les vitres suantes, les

lumières jaunes s'étalent comme un fruit écrasé; et les blanches lampes électriques éclairent sinistrement, boules de neige étincelante. Dans la boue grasse, sous un vent tiède, la foule des marins va et vient pesamment; les hommes se balancent, hauts parmi les coiffes. Des tavernes qui s'ouvrent; et des tavernes, dont on pousse la porte, en pesant du genou; des bouges enfumés, un souffle d'eau-de-vie et de tabac... Des femmes peintes se montrent aux hommes, et les frôlent en passant, les unes souriant comme des poupées, les autres levant vers les mâles visages des yeux inquiets ou rieurs.

Puis, des ruelles sombres où l'on tombe comme dans une cave; et un fin brouillard bleu tremble aux carrefours. Une senteur de choux, d'égout et de friture. Une femme pleure sous un réverbère, et tient son front entre ses mains; sa coiffe penchée, on dirait qu'elle prie. Des enfants se serrent sous une porte basse, maigres et mornes; il y en a deux qui viennent demander l'aumône; ils ont de doux yeux vides et suppliants. L'un d'eux, une petite fille, suçait ses doigts; et, l'ayant tiré de sa bouche pour tendre la main, son pouce, l'ongle mouillé de salive, avait l'odeur moisie des champignons.

Des femmes rient, cependant; elles courent, poursuivies par des matelots, la face rouge et luisante d'ivresse. On appelle d'une fenêtre; un rire éclate encore, étrange et court, telle la fusée d'une amorce. Au-dessus des maisons, dans le canal du ciel quelques

rares étoiles, obscurcies et lointaines, pareilles à des pièces d'or perdues dans le sable.

Et moi, je tourne le dos à la ville en rumeur. Je reviens sur le bord de la rade. L'eau est noire comme du goudron. Ma pensée erre et revient sur elle-même, comme un navire évite sous la poussée muette du jusant.

Je regarde le ciel sombre et la mer, miroir de l'ennui taciturne.

LXIV

LA FOI

A Go..., en été.

On l'appelait, dans le pays, « le bon Hervé » : chacun le connaissait, et les mendiants l'avaient en estime singulière. Quoique très pauvre, il donnait toujours l'aumône; et l'un d'eux m'a dit avoir plus d'une fois partagé le repas du bon Hervé, dans la même écuelle.

Hervé Tallec n'avait guère plus de cinquante ans; il était sabotier de son état; il aimait surtout à faire de jolis sabots pour les enfants; il y mettait une sorte d'art naïf et rustique : noirs, pointus du bout et relevés à la poulaine, ces petits sabots étaient ornés d'une piqûre délicate, où Hervé dessinait des rinceaux sur le modèle des feuilles de houx et des bruyères; et lorsqu'un enfant, le dimanche, avançait coquettement le pied, disant : « C'est les sabots du bon Hervé », il souriait avec tendresse.

Il vivait dans une petite maison de pierre, où il était né, et où son père avait vécu. Tous les siens étaient morts l'un après l'autre. Sa femme avait trépassé

donnant le jour à une petite fille; et un malheur suprême avait couronné ces infortunes : à dix ans, la petite était morte d'une fièvre. Il était resté seul, inconsolable. Il avait le portrait de la morte, qu'un mauvais peintre, passant par le pays, avait essayé, séduit par le charmant visage de l'enfant. La petite était sérieuse, une candeur de primevère et une gravité d'infante; ses cheveux étaient de paille au soleil, et ses yeux, la fleur du lin dans le blé. Elle avait dû mettre une attention religieuse à se laisser peindre; et sa ravissante bouche, un peu gonflée, était pareille à un bourgeon qui redoute de s'ouvrir. Elle aurait eu, maintenant, vingt-deux ans.

Hervé parut au Pardon, quand la procession sortit de l'église : il portait une bannière; il semblait le porte-étendard d'une armée triomphante, un chevalier de la Croix ou du Temple; et il n'eût pas montré, bardé de fer, une mine plus haute ni plus solennelle. Quand la cérémonie prit fin, et le cortège revenu, Hervé rentra dans la noire église. Il faisait déjà sombre dans les angles; une odeur molle d'encens et de tombeau flottait entre les murs humides; la vieille chapelle s'affaissait sur un flanc, comme une octogénaire; et le silence était pensif... Hervé priait d'une ferveur si ardente qu'on l'eût dit en extase. Il était à genoux, la tête baissée, les yeux dirigés sur l'autel, où brillait une faible lumière. De tout son corps prosterné, seuls les regards s'élevaient, d'un essor enthousiaste, et brûlant d'une tendre humilité. Il avait les jambes, les pieds et les talons joints; et s'il lui arrivait, sans le vouloir, de faire un mouvement, il rapprochait aussitôt ses membres, dans l'attitude du

profond devoir, du profond respect : et c'était celle, encore, de la confiance parfaite, de la victime volontaire, pieds et poings liés. Ses mains aussi étaient jointes, et pressaient le menton rasé. La nuque ployée, les cheveux un peu longs, blancs et jaunes, collaient par la sueur au col hâlé. Et ses yeux, ses yeux passionnés, étaient ceux de sa fille, un ciel où les pluies ont passé...

Hervé, qui priait d'un si grand cœur, n'entendait pas la lettre de ses prières : en elles, il se jetait tout entier, comme un naufragé se lance dans la mer, en vue du rivage. A l'aide de ces mots étranges et obscurs, que l'amour balbutie et ne se lasse point de répéter, il faisait le don sans conditions de soi-même : il se livrait. Il suppliait. Et, nulle oraison ne pouvait avoir plus de portée qu'une telle prière. Il parlait à la Vierge plus qu'au Sauveur; et, à toute occasion, il se vouait aux Saints et aux Saintes. Mais la Vierge, les Saints et les Bienheureux, tout n'était pour lui que messagers divins; et, enfin, il voyait tout en Dieu.

Il aimait toutes les bêtes; et avait grand pitié de toutes, contre la coutume des paysans. Il avait nourri un vieux cheval de son père, bien longtemps après qu'il fût devenu impropre à tout service; et c'était un dicton dans la paroisse, de demander aux paresseux « s'ils se prenaient pour le cheval au bon Hervé ». Il ne vivait presque que de galettes au blé noir, et de bouillie d'avoine; il mangeait la viande à contre-cœur, et on en faisait faussement honneur à sa piété : ses amis le sachant, on ne lui offrait pas du lard nouveau, ni du porc

tué à l'occasion des fêtes. Il buvait largement; et parfois il était un peu ivre : il n'en paraissait pas honteux, et ne jurait point de ne jamais retomber dans cet opprobre. Parfois, dans son travail, sous les arbres, il écoutait les piverts et les coucous; il s'oubliait à contempler les hêtres; il regardait le ciel entre les mains épineuses des houx : et, plein d'amour, il s'affligeait de ne pouvoir parler aux houx, au ciel, aux coucous ni aux hêtres. Il imitait, pourtant, jusqu'à tromper les passants, le langage divers des bêtes, de celles qui glapissent comme celles qui modulent en gazouillant. Pendant bien des mois, il avait eu pour hôte familier un corbeau doctoral et sagace, qui sut bientôt, hochant la tête, répondre en breton. Mais surtout, il connaissait à merveille les créatures du matin, les alouettes quand elles rient, et les oiseaux qui s'éveillent. Tout vivait à ses yeux; et toute vie étant de Dieu, tout était Dieu. Comme à sainte Anne et à saint Hervé, ses patrons, il croyait aux âmes des morts, aux esprits qui errent tourmentés, aux revenants et aux fées : les korrigans courent sur la lande, et les lutins se cachent dans les fontaines; gare à qui jure, ou qui défie imprudemment!... Tout est vivant : qui fait pousser l'herbe? C'est Celui qui fait croître l'homme. Tout parle, et toute parole est divine. Aussi, « l'espoir et le pardon sont proclamés partout... » et les spectres même n'ont rien de redoutable : les pauvres démons n'auraient pas dû désespérer de la miséricorde céleste; s'ils avaient bien cherché la paix, ils l'auraient obtenue...

Il eût adoré le soleil, la lune et les étoiles, s'il n'eût pas été contre l'usage de leur offrir un culte; mais, dans

son cœur, vivait l'adoration que ses lèvres avaient désappris de nommer. Il avait beaucoup souffert, et beaucoup pleuré; il ne riait guère; mais il n'était pas triste : sa certitude était sans bornes. Il ne connaissait rien que par elle. Il croyait pour autant qu'il savait. Il ne doutait pas plus qu'il dût vivre, qu'il ne doutait s'il vivait. Il avait pour lui-même l'évidence que le grain qui germe a pour l'épi...

Il savait... il savait... il n'eût pas su dire quoi : sinon qu'une espérance infinie vivait en lui, égale à son amour pour toutes choses, et au mystère également infini où elle les prolongeait.

Il faisait presque nuit dans l'église.

Hervé était toujours là; et la clarté rêveuse du couchant ne coulait plus sur les dalles, qu'à la manière d'une source qui se tarit.

Près de lui, il vit une jeune fille modeste, compatissante et douce : c'était sa filleule, née dans le même temps que sa fille. Elle venait le prendre pour dîner chez ses parents. Elle lui avait mis la main sur le bras; et lui, encore agenouillé, la regarda un moment sans rien dire, et, la reconnaissant dans son âme, sans doute, ici, ne la connut pas...

Puis il se leva, souriant avec une sorte de douloureuse contrainte.

Et, comme il la suivait, lui offrant l'eau bénite, dans ses yeux, encore pleins de ferveur, passa la vapeur brûlante de quelques larmes.

LXV

LA LANDE D'OR

En Clohars. Novembre.

La lande est toute d'or, trempée d'humide argent. L'air gris brille, — telle, entre deux feuilles de saule, la toile d'araignée après la pluie. Dans le vallon roux, tous les ajoncs sont fleuris: sur le tapis sombre de la lande, les fleurs d'or posées une à une comme des clous brillants font penser à la prairie profonde de la nuit, quand elle est fleurie d'étoiles.

Scintille-t-elle, la fleur d'ajonc? — Ou bien luit-elle sourdement, comme une promesse de bonheur au fond de la pensée? — Son or est chaud, mais voilé; c'est un métal très pur, dont les feux percent l'enveloppe, mais qui n'a pas dépouillé toute la gangue.

La paupière du ciel est violette comme celle des morts. L'humidité d'argent tremble à l'horizon des bois, en voile de dentelles. Au bord d'un roidillon rocheux, les frênes, dont le tronc fendu laisse voir une fibre si belle, sont baignés de la dernière pluie. Dans

le lointain, les grands châtaigniers sont assemblés en dômes, coupoles d'une basilique d'Orient. Au plus loin, le manoir, et les fermes vêtues de chaumes; tout est gris et d'argent sur la hauteur: tout est roux et d'or dans la lande. Et là-haut, les maisons, à demi perdues sous de fins nuages, ont l'air reculé, mystérieux, d'une cité en ruines.

Un pont de bois semble posé, entre deux piliers noirs de buissons, sur une arche brumeuse. Les bruyères rousses, desséchées, sont roides, comme faites d'un métal ciselé, et moins rouillé que d'une lumière éteinte. Au pied des hêtres jaunis, les feuilles jaunes aux teintes maladives. L'odeur de la feuille morte et la senteur noire de l'humus montent de la terre. Un reste de prairie lève humblement un regard mouillé, où passe la pâleur souffrante d'une colchique...

Les haies, en étages sur le fossé, et plus larges au sommet qu'à la base, recèlent un noir trésor de sommeil : leur cercle sombre fait à la lande une ceinture de mélancolie. Mais, trempée d'argent, la lande en fleurs est une mosaïque d'or...

LXVI

LES FILLETTES

A Ker-Joz, en Ben.

Sautant par-dessus la haie, elles arrivent cinq, six, sept petites filles, courant sur le chemin. Et la plus petite, qui tient un poupon entre ses bras, s'impatiente d'être la dernière, et finit par pleurer de voir détaler les autres. On ne sait trop quel âge elles ont : elles sont toutes vêtues de noir, et portent toutes la même coiffe. Elles sont pieds nus, et trottent maladroitement, cherchant à éviter les ronces et les pierres. Les unes près des autres, et leurs cottes mal faites gonflées par le vent, elles semblent une bande d'oiseaux noirs à tête blanche. La plus petite rejoint enfin les aînées sur la lande : au soleil, contre le mur éclatant de blancheur, elle dépose le poupon coiffé du béguin rouge; et, si contente d'être délivrée, qu'elle fait trois pirouettes sur elle-même, en tirant la langue. Elle a encore les larmes aux yeux. Les autres, à cette vue, se mettent à rire de cette voix si claire, qui, ce matin, parmi les ajoncs, sous le ciel bleu

sonne de verre, comme l'alouette qui grisolle. Ce n'est pas un éclat de rire, mais une longue fusée, franche, naïve. Puis, tandis que le poupon cuit à terre, crie et pleure de toutes ses forces, les mains tendues comme des moignons, — les petites étant convenues de jouer, courent et sautent d'un bout à l'autre de la lande, et se bourrent à grands coups de poing, tout en courant.

Une heure après, voici venir de la mer cinq, six, sept petites filles; toutes en blanc, un grand chapeau de paille fleuri de bleuets sur les cheveux pendants, une ceinture de soie à la taille, les jambes et les pieds nus. Elles tiennent à la main des haveneaux et des tridents. Toutes, du même côté, ont le même panier en forme de boîte, passé à l'épaule en bandoulière du même cuir jaune. Deux institutrices les escortent, rouges, grasses, bien nourries et court vêtues : elles ont aussi les pieds nus, et, dans une main, le filet au bout d'une longue perche, — mais la *Morning-Post* dans l'autre.

Ces petites bourgeoises ont accompli, ce matin, le rite des crevettes : car tout est rite dans leur vie. Elles s'avancent bavardes et plus bruyantes qu'un nombre trois fois plus grand de petites Bretonnes. Comme elles sentent Paris, la ville, et le droit absolu du plus fort, qui est le plus riche...

Obscurément, les petites Bretonnes le sentent aussi. A la vue de la compagnie armée pour le rite des crevettes, les fillettes aux pieds sales s'alignent sur la lande, et contemplent de loin les fillettes aux pieds propres; elles

regardent, la bouche ouverte et les yeux ronds. Les autres passent, dédaigneuses et se montrent du doigt les petites Bretonnes. Et celles-ci, comme ayant peur, ou éperdues, ou confuses, prennent une course désespérée; elles détalent, sans rien dire, la plus grande emportant cette fois le poupon assis contre le mur, qu'elle ramasse au vol comme un paquet.

LXVII

FEUILLES MORTES

Heures d'octobre, en Kerne...

Matin.

La campagne sent doucement la mort. Mais la terre est divine : elle est, et ne sait pas. Sa magnifique ignorance a le calme des pôles, et l'immuable certitude. Son odeur d'octobre est celle de la bonne fin, du terme nécessaire et pacifique, de la mort bénie, — la mort qui est sûre de la résurrection pour le troisième jour.

Attentives et engourdies, les perdrix se chauffent au soleil. Les pauvrettes, à l'abri, immobiles, les ailes serrées en pointe, semblent de petits tas de cendres sur la brande. Puis, elles s'éveillent, et défilent en piétant.

La fougère est trempée par la rosée de l'aube. Un froid duvet de brume flotte sur la haie. On entend des herbes sèches qui criquent. Et voici la petite laitière qui cueille une branche de houx, et la trempe dans son pot

au lait, où flottent encore les bulles d'écume du flot neigeux qui vient d'être trait.

— Sur le bord de la mer verte, au plus haut de la roche, trois grands chardons se dressent, sur une tige de métal, cuirassée d'argent, et feuillue de dentelle guerrière ; leur cœur brille épanoui, profond et chenu. Une pâle églantine de l'arrière-saison fleurit, naïve, devant eux. Et, dans le soleil, les trois grands chardons sont pareils aux Rois Mages qui débarquent, et viennent, en habits de fête, faire visite à la Vierge.

— La grève déserte.

Un pays malade, à la face tirée, et dont la peau livide est marbrée d'ombres. Il ne pleut pas. La désolation est silencieuse. Le ciel tombe sur la mer de sombre jade. Un trait noir file le long d'un nuage, et ourle l'espace : un vol d'hirondelles, qui fuient... Et tout s'efface.

Ni une bête, ni un homme, ni rien qui vive. Pas même une croix sur un calvaire. Courte, trapue, déjetée, une maison grise, au bord du chemin, semble un bloc de granit qui s'est éboulé dans la douve.

La contrée basse languit sous le ciel jaune ; les sables humides, tigrés de mares noires et de flaques, ont eux-mêmes la couleur douteuse de l'eau croupie. La brume naissante erre par flocons qui flottent, suspendue dans l'air calme : le ciel jaune et la plage stagnante sont pareils aux draps écrus, vieillis sans lavage, tendus

pour recevoir, dans la couche d'octobre, un blessé morne, la contrée de Plomeur, le pays malade...

Midi.

Le cheval gris, taché de son, tire de toute sa force sur le collier, et monte douloureusement la côte boueuse. D'une voix rauque, marquant le temps comme un balancier, le charretier hurle ses ordres à la bête qui peine : parfois, elle semble près de s'abattre, et fléchit tout d'une pièce sur les boulets ; elle souffle violemment par ses naseaux veloutés, où le duvet blanc a le frémissement d'une écume d'eau bouillante. Dans l'air humide et déjà froid d'octobre, l'haleine du cheval sort des narines en deux jets de fumée, deux pinceaux longs et réguliers, pareils aux cônes de vapeur qui jaillissent en sifflant d'une machine. Le cheval marche dans son haleine brumeuse, qui s'éparpille au moment où il y pousse sa tête d'esclave, toujours retombante, toujours baissée après l'effort qui la soulève. Il tire ; il s'écartèle à moitié, épouvanté par les jurons de l'homme, par le bruit des roues et des pierres qui se heurtent dans le tombereau, et plus terrifié encore par la crainte de s'abattre. Sa queue souillée de boue lui colle entre les jambes, écartées en compas. Son ventre s'enfle comme un ballon, et, tendu, semble aller au-devant du fouet qui claque ; et parfois, sous le poids qui l'accable et le tire en arrière dans la boue de cette pente roide, on voit le cheval faire des pointes sur les deux pieds : il se tient

sur le bout des sabots, manquant terre, le plat du fer en l'air, les touffes de poils saillantes, esclave misérable qui, crevé à demi, fait semblant de danser.

Soir.

Un soir, vêtu de brouillard léger, s'avance sur la rade. A l'horizon de terre, entre les arbres, la fumée hésite; et, sur la mer, le soleil vient de se coucher dans un réseau de nuages.

Le ciel est une peau de tigre qui ruisselle de sang. L'astre disparu est un dieu écorché, là-bas, qui saigne dans sa cage; et le flot pourpre fait la mare entre les barreaux noirs. De longues bandes sombres courent, rectilignes et parallèles d'un bord du ciel à l'autre bord. Peu à peu, la fourrure ensanglantée perd de son feu, et l'incarnat se lave dans l'eau grise du crépuscule. En un instant, la peau du tigre vieillit de plusieurs siècles. Une brume rose s'étend sur l'espace, pluie de pétales desséchés à travers une claie obscure; — et la dépouille du fauve, tantôt, n'était pas si tragique à voir, que sur la mer ténébreuse la large rose noire qui s'effeuille...

— La chèvre rousse sur la lande.

Elle lève sur moi sa tête à la barbe pointue, et ses yeux verts qui pétillent, frais et vifs plus qu'une pierre précieuse; et si gais!... Ces yeux, où brille une innocente diablerie.

Elle vient sentir ma main, elle flaire, naïve. Que n'y ai-je du sel?... Elle s'éloigne tranquille, les jambes écartées pour laisser place aux belles tétines grises, pareilles à deux énormes figues pendues par la base, et la queue renversée.

— Crépuscule.

Les haies semblent fuir à reculons, et les ajoncs rentrer sous terre. Comme les saules se courbent!... Les arbres font oraison.

La prairie regarde de côté, tristement, comme un étang. On ne distingue plus la veine claire, qui fend le cœur oblong du trèfle. J'ai laissé l'heure s'écouler. L'illusion du bonheur n'est pas rare, là où est la beauté, dans le silence des champs, loin de la ville. J'ai cherché le trèfle à quatre feuilles, et vingt fois, ici, je le trouvai; mais le soir va venir et je ne l'ai pas cueilli.

Un reste de clarté luit aux carreaux de l'étroite fenêtre; le verre a le reflet oblique et morne de ces yeux vitreux que voile la cataracte. La porte basse est entr'ouverte : la chambre est pleine d'ombre. L'obscurité épaisse est tendue comme un dais, qui tombe des solives. Et, au fond de l'âtre, un feu lointain rougeoie.

Je vais m'asseoir au côté de la vieille paysanne. Elle est pliée en deux sur sa chaise, son front cherche ses genoux; maigre et couturée de longues rides, elle semble une idole en vieux bois; elle a les deux mains à plat

sur le tablier, et ses doigts sont pareils à la patte des poules, qu'habille une peau cornée.

A la lueur rougeâtre, ses yeux presque clos errent sur les éteules d'une vie monotone. C'est une vieille pleine de souvenirs funèbres et de secrets; elle a connu toutes les misères; elle ne se plaint pas; et elle aime à ne plus parler. Le soir, seulement, elle s'assied et somnole, attendant l'heure où l'on dort. Et, devant elle, dans le foyer en tisons, par deux yeux ronds, deux trous de braise, un hibou de feu regarde sous l'âtre...

LXVIII

ARCADES AMBO

En août, à Pont Aven.

S'ils n'étaient que deux, ils ne seraient point; mais il y en a deux peuples, dans l'Arcadie de Fouesnant, entre Beg Meil et Pont Aven. Cette campagne naïve et verte pullule de Yankees et de comédiens. Les Américains sont peintres, à ce qu'ils disent. Et les comédiens donnent la comédie : car, s'ils ne jouaient la comédie, que feraient des comédiens?

C'est une espèce excellente de singes, et le propre gibier des esprits curieux de la nature humaine, et des dédaigneux aussi. Comme dit Montaigne, ou à peu près, tous nos emplois sont de comédie; et les comédiens de profession sont deux fois plus hommes que les autres. Le spectacle est incomparable d'une ingénue, qui joue son rôle, en vacances, à la campagne : au bras de son mari, ou d'un amant, comme elle compose savamment ses gestes, son attitude, ses paroles, et jusqu'au son de la voix... Oui, vraiment : ils ont une voix différente

pour chaque heure du jour : à l'aube, c'est le trille de l'alouette, on ne sait quoi de frais, de puéril: et à mesure que le crépuscule tombe, quelle gravité croissante, quel ton ému et passionné... Ah! certes, au clair de lune, ils ne se promènent pas moins amoureusement, sous de vrais arbres, qu'ils ont jamais pu faire entre les portants d'une forêt brossée par un maître; et la lumière électrique elle-même n'a jamais éclairé de plus dignes jeunes premiers : une merveille de naturel; et, rentrant chez soi, après une sortie sans reproche, ils ont bien le droit de se féliciter, l'un l'autre, d'un immense succès. Rien n'est plus propre à prolonger la paix de ces unions heureuses. Et le matin, dans la prairie, ces Juliettes et ces Yseults ne volent-elles pas, légères comme l'oiseau, sur les herbes mouillées, en robes blanches, ou même en chemise, encore mal éveillées de leur rêve, les cheveux dénoués au long de l'épaule, sur les bords de l'Aven ou de la Laita? Ne sont-elles pas innocentes comme la fleur des champs, et même un peu folles de simplesse, quand elles font, au pied levé, Ophélie murmurant une ballade, et rougissantes, si elles rencontrent un passant à qui doit plaire ce style? — Ou, au contraire, provocantes, lasses de passion mais non rassasiées, hardies, riant au jour de leur victoire nocturne, si elles devinent sur l'autre rive, ou derrière la haie, un spectateur épris d'amours tragiques? Mais Yseult ou Ophélie, toujours sûres de leurs effets... Et le bon comédien, leur amant et leur maître, est là qui leur donne la réplique, et leur dit paternellement : « C'est bon. Vas-y, ma fille. »

J'aime les naïfs histrions, cette race innocente : plus ils se fardent, et moins ils dissimulent : honnête miroir où la vanité de tout a sa fidèle image. C'est du moins leur métier que le déguisement.

Mais que dire de ces Américains, la cohue la plus odieuse du monde? — Leurs femmes et leurs filles ne donnent pas la comédie : elles l'imposent. Ce n'est point Ophélie qu'elles figurent au bord de la rivière : mais c'est Shakspeare qui les a prises pour modèle. Elles font « de l'Art », comme ils disent, et sans doute voilà le plus vil métier où se soit jamais appliquée la malice humaine. Il n'y a plus un bel arbre, plus une douce vallée, plus un rocher baignant dans l'eau, où l'on ne se heurte au chevalet d'un de ces hommes ou d'une de ces femmes. Ils ne mettent aucune discrétion à gâter de leur présence, de leur vie, de tout ce qu'ils traînent avec eux, une contrée où ils sont à peine moins déplacés et moins haïssables qu'à Florence. Leur langue s'entend de tous côtés, et ce nasillement intolérable qui, au Pardon de Sainte Anne, finit par donner de l'inquiétude au bon Yann, sonneur de biniou : les cornemuses se mettaient-elles à parler? — Leur ligne serrée se déploie devant chaque paysage, de manière à le confisquer, selon la doctrine de Monroë. Et, quand le soir est venu, il faut encore qu'ils fassent main basse sur la nuit : leur gaieté est plus intempérante que celle des Chinois et des chiens dans les rues de Constantinople. Les éclats en blessent la douce majesté du silence étoilé. Et parfois, les gens du pays paraissent à la fenêtre, pour savoir à qui en ont ces Barbares.

Quel dieu ennemi a donc livré l'Arcadie de Bretagne à la fureur des aquarelles? — Le contraste des comédiennes et des femmes de Fouesnant, des ingénues de Paris et des filles de ferme n'était que plaisant; et l'on pouvait ne s'en irriter qu'à ses heures. Mais l'Amérique est, en vérité, de trop ici. Du reste, tous ces Américains y passent pour des Anglais; et l'erreur part d'un sentiment plus juste que la prétendue sagesse des politiques ne le sait. En qualité d'Anglais, ils sont tous détestés du Breton, qui, sur toute nation, hait l'Angleterre. J'entendais sur eux ce mot d'une paysanne, qui me parut plein de sens :

— Ces Anglais-là, sont encore pires que les autres. Ils se font plus mauvais, tous les jours...

Et hochant la tête, elle répétait avec obstination :

— Tous les jours...

LXIX

LES PHARES

A Benodet, le 17 septembre, et bien d'autres fois.

Comme le feu rouge luit ardemment au milieu des ténèbres!...

C'est une lueur liquide, qui coule de haut, telle du sang. Je reviens, chaque soir, de la grève; et, chaque fois, laissant le phare derrière moi, je tourne la tête pour revoir la lanterne et son œil brûlant, au coude du sentier. Chaque fois, elle me surprend par son air tragique, et cet étrange regard qu'on croirait vivant.

A mesure que l'été s'éloigne, l'ombre nocturne se fait dense. Sur les chaudes journées, la nuit vient dans un manteau de crêpe et de vapeur déjà lourdes. Ce soir, la nuit est épaisse comme un goudron de houille; et ses chaudes profondeurs, grasses et opaques, sont de velours noir. Que la lueur du phare est émouvante dans l'ombre compacte et le silence taciturne : c'est un cœur saignant qui palpite sur des étoffes ténébreuses.

Le phare brille, étoile aux yeux du marin : il fait sa route sur elle; celle-là, du moins, n'est pas inaccessible. Le phare est une pensée de la terre, qui vient au devant de l'homme, errant sur le désert de l'Océan. C'est un foyer qui veille, quand tout est éteint. Et l'amant n'a pas vu, avec plus de bonheur, s'allumer pour lui une lampe dans la chambre de sa maîtresse, que ne fait le marin, lorsqu'au travers de la nuit pesante, après un long voyage, il découvre la lueur lointaine, et, lui donnant un nom, qu'il compte les heures et les minutes, une à une, jusqu'au moment béni d'atterrir.

Je suis dans le monde comme un marin dans la nuit brumeuse. Sans cesse, je m'absente et j'erre infiniment loin. Puis je sors du rêve et de l'ennui, du voyage aux Iles d'Or, et de la furieuse tempête, me guidant aussi sur les froides étoiles, confidentes glacées de l'orgueil et de la solitude. C'est pourquoi je rentre, dans cette vie peuplée d'ombres, à la manière du navigateur qui a fait le tour du monde; et, chaque soir, j'aime la lueur des phares, où je crois voir brûler aussi pour moi l'ardeur sanglante de la tendresse humaine...

A minuit, le bon gardien sautera de son lit et viendra s'assurer si ses lampes marchent. Et, à trois heures du matin, il fera sa dernière ronde. Dès le coucher du soleil, et jusqu'à l'aube, les gardiens de phare mènent à terre la vie du matelot à bord. Nulle part, on ne trouve de meilleurs hommes; presque tous sont d'anciens marins; ils sont simples, dévoués et forts; ils savent le danger d'une négligence; de braves gens qui ne rêvent

point, et que leurs lampes n'induisent point à la tentation de songer.

Un d'eux, comme je lui demandais s'il ne croyait point que le feu rouge de la lanterne fût du sang, et aillit de la poitrine d'un prince supplicié, — me répondit gravement :

— La flamme tremble? C'est que le pétrole n'est pas bon. Je m'en suis plaint.

Il rentra dormir chez lui. Je demeurai : Et j'allai sur la dune, où les feux des îles répondent à ceux de la côte. Dans la nuit noire, sur un rythme que mesurait la respiration lente de la mer, c'étaient, rouges ou blancs, des regards douloureux et fixes, et d'étranges clins d'yeux...

LXX

QUÊTE POUR LA BONNE GUÉRISON

Aux environs de L. F..., en août.

Dans la ruelle, on entendait les cris de l'homme : un gémissement continu, un grondement sourd, qui montait peu à peu, se faisait plus aigu et finissait sur une longue plainte, une sorte d'appel au secours. Puis la clameur tombait; et, de nouveau, le gémissant murmure.

Au fond de la chambre, le malheureux était assis, la tête entourée de linges. A l'agonie peut-être, il n'était pas couché; et, la dernière nuit, il n'avait même pas gardé le lit plus d'un moment : étendu, l'ulcère qui lui dévorait le crâne semblait le ronger plus à l'aise, comme une araignée monstrueuse suçant vive une mouche engluée dans la toile. Tenant le haut de la tête entre ses mains, et la roulant sans répit, battant la mesure de ses plaintes, l'homme s'était presque accroupi dans le fauteuil : une proie saignante aux pattes du cancer. La plaie lui avait évidé un côté du visage. Il ne se laissait plus panser; et on ne l'en pressait guère : il importunait

tout le monde. Les bandes de toile, imbibées de sanie et de pus, ne couvraient pas tout l'ulcère et s'agitaient entre l'oreille et la mâchoire, palette sordide où le carmin du sang était mêlé aux jaunes et aux verts de l'infection. On pouvait voir un coin du monstre rongeant qui rougeoyait dans la face blême, comme un feu sinistre à l'angle d'une maison grise, le soir, quand le couchant enveloppe une façade lépreuse, d'où le plâtre se détache.

Le malheureux hurlait : « J'ai faim... » répétait-il, au milieu de ses appels désespérés. Après deux ans de lents progrès, le mal avait vaincu : depuis plusieurs jours, le supplicié ne pouvait plus rien prendre; il avalait un peu de lait pour toute nourriture; et il avait faim : du moins, il sentait une sorte d'appétit; et peut-être, lui plaisait-il d'y croire. Une de ses filles, assise tête à tête, ne l'aidait à rien et ne lui parlait même pas; mais elle criait avec lui; on eût dit qu'elle avait mis son amour-propre à doubler l'affreux sanglot de son père, et qu'elle fût heureuse de prouver par là toute sa tendresse.

Les gens, dans la maison, restaient impassibles. Entre eux, ils ne faisaient que peu de réflexions sur le malade : ils paraissaient en avoir pris leur parti, en vrais Bretons, et s'attendre au besoin à ce que cette clameur, désormais, ne cessât plus de hanter leurs oreilles. Mais, dans la rue, quand ils se retrouvaient avec les voisins, ils plaignaient le malheureux. On souhaitait d'en avoir bientôt fini avec lui; bien peu

y mettaient de l'acrimonie : ils haussaient les épaules.

— Croyez-vous? disait-on: pour lors, on ne peut plus dormir donc... Ce pauvre Dennès!... Il n'a guère que quarante-sept ans...

— Quarante-neuf donc...

— On l'entend de la place...

— La Louise crie plus que lui...

— Celle-là, il faut toujours qu'elle en fasse plus que les autres!

— Oui, mais c'est son père après tout.

— Et la vieille Émilie, que dit-elle?

— Émilie? Elle ne sait plus, la pauvre vieille... Elle est toujours là qui rit, et fait ses prières. Sa tête n'y est plus : son fils, sa fille, elle ne reconnaît personne. Elle rit dans son coin...

Et au malade tous souhaitaient la mort.

Dennès l'appelait, machinalement. C'était midi. Le soleil d'août brûlait les murailles: les pierres semblaient fumer, chauffées à blanc. Une vapeur de cuisante lumière rayonnait de chaque objet sous le ciel, et du ciel même sans un pli, sans une ombre, sans un nuage. Dans la chambre, le supplicié souffrait la torture ardente. Comme si les jets d'une eau bouillante la lui eussent traversée, les élancements du cancer lui perçaient toute la tête: et tout son crâne était enveloppé par la brûlure, comme si on l'avait flambé devant un grand feu. Dennès pleurait sans larmes, aboyait sourdement, en bête déchirée. Il suppliait qu'on priât Dieu de le faire mourir. Il demandait le secours des oraisons

qui intercèdent pour la bonne mort; et il exigeait même qu'on ne lui en refusât plus l'assistance.

On fit enfin selon ses vœux. Le grand Moal, un charron aux membres lourds, au dos large comme la poupe d'un canot, et Magdeleine Godoc, une fille pieuse, forte et rouge, s'en furent de maison en maison. Ils entraient dans le courtil des fermes, ou ils poussaient la porte en murmurant les mots d'une prière cent fois répétée, et tendant une assiette en faïence. Ils quêtaient pour une Messe, à l'intention de la mort de René Dennès. Marmottant leurs patenôtres, on les écoutait d'un air sérieux, sans mot dire; ou bien on accompagnait l'offrande d'un souhait pour que la mort fût prompte, et que Dieu accordât bientôt sa délivrance au pécheur. L'homme aux vastes épaules et la fille aux joues rouges ne s'attardaient pas à parler davantage. Presque partout, on leur donnait quelques sous. Ils sortaient d'une maison, et se dirigeaient en silence, d'un pas carré, vers la plus proche.

Il fait une chaleur ardente, mais une chaleur ailée, comme la clarté du jour. Tout est blond sous le ciel. Le long de la route, les arbres immobiles semblent porter un feuillage de métal sur un écran d'argent qui scintille. A l'ombre étroite d'une porte basse, qu'on ne doit jamais ouvrir et dont les toiles d'araignée coupent les angles d'un crêpe gris, une vieille mendiante est accroupie, toute vêtue de noir, en coiffe noire, n'ayant de blanc qu'un rond de linge sur l'œil, comme une

taie, dans sa face large, ridée et rouge de chaleur : elle pose un débris de nourriture sur ses genoux, et mange goulûment, la jupe noire tendue sur ses jambes écartées. Un vieux chien jaune à ses pieds suit du regard chaque morceau qu'elle porte à sa bouche, et happe les miettes au vol : elles n'ont pas le temps de tomber à terre... Un pêcheur, souple dans son vêtement de toile, un panier sous le bras, plein de rougets et de grondins, poissons d'émail rose, marche rapidement sur la plante de ses pieds nus, les orteils relevés : il tourne, en sifflant, sa tête maigre et brune, au large nez d'où sort une touffe de poils gris, en mèche de fouet. Et vers lui arrivent, grommelant la prière, la fille aux joues rouges et l'homme aux vastes épaules, qui quêtent pour la Mort.

LXXI

FIDÈLE

Ker Joz... en Benodet.

Fidèle est une chienne de deux ans, qui n'a pas sa pareille.

Bâtarde de caniche et de griffon, Fidèle est pourtant belle à sa manière; pour sa taille moyenne, elle a une très grosse tête, ronde, ébourriffée, et les yeux bleuâtres sous de gros sourcils roux; les dents merveilleuses sont du lait qui brille.

Fidèle est une chienne en goémon : c'est la couleur de son pelage bouclé, frisé, touffu et fauve. Elle a le bout des pattes blanc; les mèches de soie blanche ne sont pas rares au milieu de ses boucles. Elle a une longue langue, mince, recourbée en forme de flamme rose, que la salive argente. Elle ressemble à une petite lionne, aux lions héraldiques de la plus ancienne époque, quand ils hésitaient entre la femelle, le mouton et l'ours. Au soleil, assise sur un rocher tirant la langue, Fidèle est un lion d'or, armé d'argent, lampassé de gueules.

Elle est bretonne, capricieuse, honnête, sauvage, pleine de dignité rustique, et peu s'en faut, dans son amour de la mer, qu'elle ne soit matelot. Elle passe sa vie à courir de la lande à la grève, et des rochers sur le sable. Quand ses maîtres poussent le canot ou mettent à la voile, si elle n'embarque pas avec eux, elle les supplie de ne pas la laisser à terre : elle leur dit, deux ou trois fois : « Et moi? » d'un aboi doux et sourd, la gueule presque fermée. Elle ne hurle pas, quand elle est en peine ou en colère : elle est trop fière pour se plaindre : elle ne voudrait pas gémir à la façon des chiens domestiques. Non : mais elle se rappelle formellement à l'esprit de ceux qui lui manquent : « Et moi? » fait-elle donc. Elle voit le bateau qui s'éloigne déjà de quelques brasses... Elle est là, le corps penché sur la rive en pente, les pattes de devant collées à une roche que le flot couvre et découvre en murmurant, les griffes trempées dans l'eau. Elle regarde, avec une attention que rien ne saurait détourner, l'homme à la barre... Elle espère encore : c'est un ami : s'il fait un geste de son côté, s'il la nomme, aussitôt sa queue, relevée en cerceau, rigide jusque-là, se détend et bat l'air de deux ou trois coups rapides. Mais le bateau fait du chemin ; la distance s'accroît : Fidèle réfléchit. Elle sait qu'on ne l'appellera plus : elle prévoit qu'on la chassera peut-être : n'importe! elle veut aller en mer : il n'est pas possible qu'on la laisse seule à terre et qu'on la prive de cette promenade. Elle prend son parti. Elle mesure l'intervalle : elle saute sur une pierre vêtue de varechs, à fleur d'eau : et, ramassant ses reins cambrés, elle

s'élance; elle plonge d'un bond sûr et souple... Elle reparaît au delà des roches, la tête sur le flot, la gueule bien serrée, les oreilles basses pendant à demi dans la mer. Elle nage en battant la vague, et l'on voit ses pattes brunes qui s'agitent en cadence, dans l'eau verte. Elle se hâte de toutes ses forces, pleine d'une grâce rapide. Enfin, elle touche à l'arrière du canot: c'est le moment de la plus dure épreuve : si on ne la saisit pas par le cou, si le maître ne lui prête pas la main, c'est qu'on ne veut décidément pas d'elle. Et, le plus souvent, l'aventure tourne encore plus mal pour son brave cœur : on la menace de la canne, ou de l'aviron. Elle ne veut pas y croire, et cherche un point d'appui sur la quille; chassée de nouveau, il lui faut admettre que c'en est fait : aujourd'hui, elle n'ira pas à l'île. Elle vire de bord; et rebrousse chemin. Au retour, la pauvre Fidèle nage plus lentement: elle ne suit plus la ligne droite ; de temps en temps, un secret espoir se ranimant en elle, Fidèle tourne la tête : ne lui fait-on pas signe?... Non, on ne la rappelle pas ; et déjà le canot est très loin... Voici la grève : elle sort de l'eau, humiliée et piteuse. Tout en se secouant, elle regarde encore la mer; elle prend de longs souffles d'air, la gueule largement ouverte; et elle éternue fortement, chassant l'eau salée par les naseaux. Le poil frisé, les oreilles, la queue, toute la fourrure lui colle au corps, dégouttant d'eau. Ses pattes mouillées se chaussent de sable jaune ; elle joue lentement de la langue dans sa bouche fermée, pour retrouver de la salive; et, fâchée sans doute, mais soumise à la cruelle volonté des puissants, elle reprend, sans

se presser, par le ravin à pic, le chemin de la maison.

Le temps vint qu'elle fut pleine : elle ne l'avait encore jamais été. Elle se fit très grosse ou plutôt épaisse : elle perdit de ses formes longues, taillées pour la course; ses flancs élargis s'abaissèrent; la courbe creuse de son ventre s'effaça sous le poids de la portée; et ses longs poils touchaient le sol, comme les franges d'une besace en forme de cylindre. Fidèle, pesante, parut surprise du fardeau qu'elle soulevait à chacun de ses bonds; mais elle n'en bondissait pas moins, toujours prompte à sauter sur les rocs, par-dessus les haies, et à se lancer dans la vague. Rien ne l'arrêtait; je ne pouvais l'empêcher de me suivre. Un soir, qu'elle avait couru pendant plusieurs heures sur mes pas, comme folle de mouvement, elle disparut tout d'un coup. En vain, on la héla. A l'aurore, épuisée, souillée de boue, et les pattes humides, on la trouva sous un pommier, près d'un petit chien noir qu'elle léchait, en agitant faiblement la queue. Elle avait semé cinq autres petits dans le potager, l'un dans un choux rouge, un autre dans les pommes de terre, un encore sous les laitues; deux étaient morts.

On lui fit une crèche dans l'écurie. Sur la litière de paille odorante, elle resta couchée avec ses petits cachés sous elle. Mais elle n'y consentit que deux jours, où elle buvait très volontiers du vin sucré; lasse, elle levait sur son maître un regard d'une lumineuse dou-

ceur, brillant de cette naïveté sans bornes, qui fait l'attrait des humbles créatures. « Voilà ce qui m'arrive », semblait-elle dire; il y a ces petits, là, sous mon ventre, qui ne me laissent pas un instant de repos; et je les lèche parce qu'ils sont humides, et qu'ils ont mon odeur... » Trois jours après, il fallut l'enfermer dans l'écurie; elle voulait sortir, et renouveler ses courses sur la lande. Quand elle entendait mon pas, et me sentait passer, elle aboyait de toutes ses forces; elle m'appelait : elle protestait avec colère, indignée que je ne la prisse plus à la promenade; et, pour la rendre plus patiente avec ses petits, je dus lui permettre de me suivre. Le soir, je la menais à l'écurie, et elle ne cherchait pas à éluder son devoir : la queue basse, elle me voyait ouvrir la porte, et la refermer sur elle, déjà en proie à ses petits, rampant vers leur nourrice.

Aveugles, sourds, pareils à de gros vers noirs, à quatre tronçons d'anguille montés sur de petites pattes trop faibles et ployant sous le poids, les quatre cabots, la gueule à peine ouverte, poussaient, en frétillant, de petits sanglots, un mince soupir aigu. Ils se précipitaient à tâtons sur la mère; ne sachant rien, ne voyant rien, le tout-puissant instinct leur indiquait la route, leur descellait les babines, leur dressait le museau jusqu'aux mamelles de la mère; ils suçaient goulûment, avec un air de possession admirable et terrible; ils se levaient sur leurs pattes de derrière; la plante molle de leur pied pesait sur le pis gonflé, et le pressait pour en chasser le lait. Ils y allaient d'une telle force,

d'une telle fureur avide, que parfois leur arrière-train mal assuré, cédant tout à coup, ils culbutaient : ils tiraient encore le bout du pis dans la culbute.

Arc-boutés sur le trépied courbe de deux pattes et d'un rudiment de queue, les petits tettent droits leur mère : ils sucent si fort qu'ils s'étranglent : ils avalent avec une espèce de sanglot : on entend le lait qui coule dans leur gorge ; ils boivent avec une furie effrayante. Elle, fatiguée, bâille, et de loin en loin, elle lèche celui qui tette sa mamelle la plus haute. Et les petits se battent déjà à qui mangera le plus : lâchant un pis, ils se ruent à en saisir un autre ; à tous quatre, ils font un nœud de têtes et de pattes : chacun d'eux, buvant, pousse le voisin et parfois le chasse. Ils geignent tout le temps qu'ils ne dorment ni ne boivent. Fidèle les prend au chaud sous elle : gorgés, les yeux toujours fermés, ils sommeillent, la grosse tête de l'un posée sur le dos de l'autre. Et ils semblent grossir à vue d'œil.

Fidèle m'adorait. Je vins, le plus doux et le plus fantasque des dieux. Aucun des immortels ne l'avait encore caressée si doucement ; aucun ne lui avait tant ni si patiemment parlé : pour la première fois, pensait-elle, un dieu daignait la comprendre. Elle me suivait partout. Elle courait devant moi dans la lande et sur les dunes ; elle faisait vingt fois le chemin sur mes pas, tirant de tous les côtés, bondissant, se roulant, me précédant, revenant au galop, et se plaçant enfin sous ma main pour une caresse. Alors, elle levait vers moi

ses yeux pleins d'intelligence; elle riait, découvrant ses dents; son mufle brillant et humide frémissait; la folle joie des êtres jeunes étincelait dans ses prunelles bleuâtres; et elle aboyait éperdument, si je m'asseyais ou si je ne m'occupais pas d'elle. Elle ne criait que dans le transport de sa gaieté. Quand je pressais sa tête contre moi, de la main, je sentais les grands coups de son cœur dans la poitrine; et j'écoutais avec une émotion étrange aller et venir ce pendule magnifique de la vie. Ou bien, je mettais ma main dans la gueule de la chienne, qui grognait de plaisir, s'excitant, tournant, agitant la queue, incapable de me mordre, feignant de vouloir le faire; et je sentais encore la vie, la chaude vie, dans cette langue tiède, mouillant mes doigts, et me pressant le poing, entre les dents acérées, les voûtes humides du palais...

Ainsi, la bonne Fidèle me parlait dans mes courses : — une créature divine et nulle comme toutes les créatures... Et, sur cette terre dont la beauté me touche jusqu'à l'épouvante, j'écoutais dans cette bête la palpitation directe de la vie.

LXXII

LA SAINTE

A N..., après-midi de novembre.

I

Je rencontrai cette jeune fille sur la lande, comme elle allait à l'église. Je l'aurais aimée, si elle avait voulu l'être. Mais rien, à vrai dire, n'avait de prix pour elle; toute sa vie tenait dans la petite chapelle, au pied du pilier, où elle aurait souhaité de demeurer sans cesse. Quand elle sortait de sa maison, elle marchait légère, d'un pas qui vole, vers la demeure de son désir. Et là, entre ces murs gris, humides, dans cette cave sans jour, à l'odeur obscure de tombeau, elle ignorait tous les palais de la terre.

La musique l'enchantait. Elle avait un frère, son aîné, de six ou sept ans, qu'elle préférait aux autres : il chantait d'une voix très claire et juvénile. Il avait été matelot.

Grand, fort et bien en chair, il ne ressemblait point à sa sœur, sinon par son amour du chant; il n'était pas

pieux; mais il avait ses jours de muette mélancolie : alors, il était brusque et taciturne. Il avait l'oreille longue et charnue : sous le bonnet, vallonnée de plis profondément découpés, et brillant d'un duvet blond, cette oreille était pareille au quartier de la noix fraîche, quand on la tire de la coque.

Le frère et la sœur me plaisaient; et je les gagnai par la musique. Lui aussi l'aimait ingénument. Les orgues, dans les villes où il avait entendu la messe, l'avaient bien plus ému que la pompe des cérémonies et le clergé nombreux : « Et pourtant, disait-il, à Saint-Pol, j'ai vu six évêques. »

Elle portait avec grâce un nom disgracieux, qui étonnait d'abord, — Barbe. Elle était toujours triste, d'une tristesse égale et douce. Elle était sujette aux syncopes. Elle avait les yeux d'un gris presque noir, et d'une douceur immuable, ils donnaient pourtant à la physionomie une expression décidée, un air de résolution inflexible. Sur un front haut et laiteux, régnaient des cheveux admirables, plus dorés et plus roux au cours de leur souple ruisseau qu'à la racine.

Elle était la dernière née. Sa mère n'était pas pieuse. Son père était mort en mer. Les grands-parents, durs et avares, avaient une ferme. Tous ses frères étaient de la plus belle venue, hautes pièces d'hommes, sans lourdeur et sans tares. Un d'eux avait laissé ses os au Sénégal. Le cadet, dont on disait qu'il avait disparu dans une tempête, avait déserté. Pour mener la maison, l'aîné. Il ne riait jamais. Il travaillait infatigablement; mais deux ou trois fois par an, il buvait pendant trois

jours, se ruant à l'assaut d'une joie furieuse, aveugle, superbe.

II

Je passais près d'elle. Sa petite coiffe en dentelles, en forme de coquilles ajustées, lui prenait la tête comme la gaine ajourée d'une noisette. Elle laissait voir de ses cheveux, seule parure.

D'abord désappointée de la rencontre, elle ne m'évita point, et répondit volontiers. Elle se cachait pour prier. Elle adorait Dieu, surtout au crépuscule : « Je vais voir Dieu », disait-elle.

— Pourquoi êtes-vous si triste? — lui demandai-je.

— Et vous? — fit-elle, en me regardant de ses yeux clairs.

— Vous allez à l'église : moi, je n'y vais pas, — lui dis-je évasivement.

— Ah! soupira-t-elle, — je voudrais n'en pas sortir.

— Vous voudriez donc être morte? Pourtant votre vie est douce.

— Je n'aime pas vivre.

— Vous n'aimez peut-être rien...

— J'aime le Paradis.

— Voyez comme ce soir la lande est belle. Les ajones ont l'odeur du miel... Le ciel est une lentille d'émeraude... N'êtes-vous pas touchée?

— Le monde est beau, dit-elle pensivement. — Mais que me font tous les trésors du monde, si c'est le Paradis que j'aime?

— Que savez-vous, pourtant, du Paradis?

— Comment?... Tout ce qu'on m'en a appris. La vérité est dite en de saints livres. Et je la sais bien, puisque je connaissais déjà ce que M. le Recteur m'en a fait lire...

— Dites-moi un peu, s'il vous plaît, Barbe, le bonheur de ce Paradis.

— Je pense qu'en Paradis, dans la vue de Notre-Seigneur, la vie éternelle est douce, douce... comme au mois béni, quand, le matin, on se sent mourir de joie...

— On meurt donc sans cesse?

— On meurt, sans mourir, dans le cœur de Notre-Seigneur Jésus.

— Voilà ce que vous souhaitez...

— Je n'en suis pas digne, fit-elle tristement. D'autres l'ont été, les bienheureuses... Elles sont dans la gloire.

— Elles sont mortes... Vous n'auriez point de peur?

— Et de quoi?

— De douter?...

— Dieu peut tout ce qu'il veut, dit-elle d'une voix basse et ardente. — Douterais-je de ce que j'aurais le bonheur de voir, moi qui ne doute pas de ce que je n'ai pas vu?

— Vous parlez des miracles?

— Oui, dit cette simple fille avec tendresse. Ces saintes, vous savez, avaient le corps couvert de plaies, et cependant il embaumait la violette et les roses. Elles ont vu leurs anges, la nuit, à leur chevet; et la Très Sainte Vierge Marie a essuyé, elle-même, leurs larmes... C'est ainsi.

— Qui n'envierait de les verser? Et l'on souffrirait volontiers toute sorte de supplices, n'est-il pas vrai?

— On ne les souffrirait pas, dit-elle. On en ferait sa joie. Je voudrais être déchirée de tout mon corps, pour être pansée par les anges, et que Jésus approchât ma peine de son cœur... Est-ce là endurer? Ne meurt-on pas de joie, si l'on est, pauvre femme, jugée digne de voir un miracle?

— Barbe, vous attendez-vous à des miracles?

— Oh! soupira-t-elle, que ne suis-je moi-même un miracle!

Elle se tut un moment; puis elle reprit avec tristesse:

— Vous ne me croyez pas.

Alors, je lui dis :

— Vous ne me comprenez point... non plus.

— Mais, dit-elle, je sais que vous n'avez point de bonheur...

— Personne encore n'a senti mieux que vous ce que j'éprouve. — (Je la regardais avec insistance.) — Je suis comme vous seriez, si vous n'aviez ni l'église, ni le Paradis, ni Votre Seigneur Jésus...

Elle eut peur, et joignit les doigts. Nous fîmes quelques pas. Nous étions seuls derrière la haie en fleurs, au parfum si calme de terre et d'encens. Elle me donna un petit baiser, ou plutôt, prenant ma main entre les siennes, elle fit semblant de toucher ma joue de ses lèvres.

Je la vis rougir dans l'obscurité violette du crépuscule : non point une vague de sang; mais son visage de fleur pâle se couvrit d'une ombre, comme l'eau

quand passe un nuage. Et ses mains brûlèrent. Elle s'en fut, Dame de la Compassion.

III

« Mon amour, mon amour », pensais-je. Mais je ne murmurais point au bord innocent de cette vie. J'aurais tremblé, au contraire, que le terrible appel de ma nuit pût avoir un écho dans ce cœur plein de lumière. Car, c'est bien le moins que l'homme, quand il tient par les deux fils les rideaux de la vie, les ferme sur l'horreur du vide, et ne les tire pas aux yeux de la créature confiante.

Je la regardais s'éloigner, si pure...

Il ne faut pas ravir au ciel sa douce proie.

LXXIII

L'AGNEAU

Un matin de Pardon. Fin août.

La lutte prit fin au milieu des cris : jusque-là, les assistants avaient gardé le silence, suivant les péripéties du combat. On jugeait les coups d'un mot, et d'un geste on donnait le signal des reprises. Le corps à corps ne fournit pas le moindre prétexte aux disputes. Rouge et respirant à gros coups de poitrine, tel un soufflet devant la forge, le vainqueur de la lutte reprit sa veste aux mains d'un ami, et la passa lentement en faisant le gros dos. A ses cheveux, fins et dorés, perlait la sueur; le sang pressait d'une onde pourpre la peau du large cou rond, comme s'il allait en jaillir; et sur la chemise collée par la sueur aux épaules, on voyait, en un double sillon, la marque des étreintes qu'il avait secouées. Il était joyeux et fier; il riait sans faste, mais le bon tremblement de la gaieté secouait son torse; et sa lèvre supérieure, un peu retroussée sous la moustache blonde, montrait de larges dents saillantes. Vains de

lui, ses amis l'entouraient : le paysan l'avait emporté sur le pêcheur. Ils se dirigèrent tous ensemble vers une ferme voisine où, dans le courtil, le prix de la lutte était couché contre une auge.

Suant aussi et rouge sous le hâle, comme une brique trop cuite, le vaincu se rajustait. Il ne répondait pas à trois ou quatre camarades, qui l'invitaient à venir boire. Il remonta sa ceinture et la boucla. Il épousseta ses flancs chargés de poussière, s'enfonça la casquette sur les sourcils, et s'éloigna. Il était humilié. Passant devant le courtil, quoi qu'il voulût s'en défendre, il jeta de côté un regard sur son rival, et détourna rapidement les yeux, craignant d'y laisser lire l'envie.

Contre l'auge, l'agneau attendait son maître. Il était entravé, et les mouches le piquaient aux paupières. Il fermait les yeux. C'était un bel agneau, déjà fort et gras, au poil brillant, bouclé, à la queue large. Il était blanc, et il bêlait. Le vainqueur entra dans la cour, ramassa l'animal, le soupesa; puis, deux pattes dans chaque main, le chargea sur son cou. Tous ensemble, ils sortirent encore et s'en furent à la Croix, avec le vieux Malghorn, fumant sa courte pipe en terre blanche. Malghorn devait bannir[1] l'agneau, et le vendre au plus offrant, — Malghorn, qui est à la fois le fossoyeur, le sacristain et le héraut de la paroisse.

Sur le Calvaire, la Croix brillait dans l'air bleu; et la lumière rayonnait si claire, que le bois noir luisait, le vernis bleuissant et comme humide.

1. Mettre aux enchères.

Au pied de la Croix, cependant, était étendu l'agneau. Tantôt, il restait immobile, pareil à un jouet cassé; et tantôt il frémissait, pressé par la vie. Il avait la notion confuse d'un vaste danger, imminent, telle à peu près l'idée que les arbres ont de l'orage. Mais surtout, il avait faim, il avait soif: il tirait un bout de langue râpeuse entre ses babines rondes au poil plus lisse; il avait chaud, en plein soleil; et ayant vu, sur l'autre bord de la route, à travers la clôture en palissade, un large pré en pente, si frais et si vert à l'ombre, il se secoua pour se mettre sur ses pattes, aller brouter : mais il se sentit retenu, et plein de frayeur, bêla.

Malghorn, sans lâcher sa pipe blanche, avait mis l'agneau à l'encan; et pour moins de deux écus, c'est le boucher qui l'obtint. Il s'approcha de la bête couchée et la saisit par la peau du dos comme un chat. Il l'emportait; et, bêlant, l'agneau tournait vers l'homme sa tête humble, effrayée, et ces yeux naïfs dont on ne sait jamais s'ils supplient, s'ils se résignent, ou s'ils craignent.

A plusieurs qui lui parlaient, le boucher répondait d'un mot : « C'est bien, — Entendu. — Venez ce soir... »

Cependant la vieille mère du cordonnier lui disait avec dépit :

— Vous m'aviez pourtant promis les pattes.

Le boucher lui répliqua :

— Tout est vendu, la mère-grand! Mais j'ai pour vous la queue... Elle est grasse.

Et maniant l'agneau plaintif comme un paquet de laine, il le chargea d'un coup de poing sur son épaule.

LXXIV

LA JEUNE FILLE A LA BAGUE

Près de Kemper. En juillet.

Le crépuscule avait jeté sur la journée grise un manteau royal de brocart rose et d'or, lamé de soie lilas. Les nuées fastueuses du couchant s'étendirent comme une chape sur le dos de la colline; et la campagne, caressée par les reflets verts de la lumière, brilla dans l'ombre bleue du soir.

Le long crépuscule de l'été invitait les bois et la prairie au rêve. La clarté demeurait suspendue sur la tête des hêtres. Et lentement, lentement, pareil à la marée, le soir venait sur la prairie déserte.

Seule, une jeune fille, à la lisière de la lande. A peine si elle paraît vivante. Elle tourne le dos aux lueurs rouges du couchant; et sa forme noire se dresse comme une ombre.

Elle était immobile près de la haie, et sa main reposait sur la barrière. Grande et sombre, elle regardait obstinément vers la mer. Sa coiffe, en forme de hennin

carré, se retirait un peu sur le haut de la tête: et les lacets en étaient rejetés sur les épaules... Les cheveux brillaient doucement autour du beau visage blanc, comme sur un vitrail un trait d'or serre une figure.

Un épervier, ayant tournoyé, plana bas, morne et lourd: suspendu au dernier rayon de la lumière, on l'eût dit endormi au bout d'un fil d'or...

Elle regardait vers la mer, immobile et rêveuse. Sa main, posée sur la barrière, portait un anneau fin; et, de l'autre, elle jouait avec la bague, la passant et la repassant au long du doigt inerte... Puis, inattentive et toujours rêvant, elle laissa glisser à ses pieds l'anneau qui roula dans l'herbe... Et ce n'est que longtemps après qu'elle le ramassa.

LXXV

CHANT DE LA NUIT

A K... Fin septembre.

La splendeur douce de la nuit chante comme une femme.

La lumière nuageuse plane sans éclat : on dirait un écho, en long point d'orgue.

La lune pâle est sur la dune et sur la mer. Les nuages de la pluie récente se dissolvent dans l'espace, écume blanche et grise, vapeurs effilées : le ciel semble duveté de plumes. La lune est nimbée d'argent. L'air est tiède. La terre est mouillée. Les grillons grésillent... Et les étoiles laiteuses tremblent faiblement...

Il tombe une forte rosée, une humidité presque chaude. Le silence est vêtu de blanc. Il a la voix étouffée de la femme amoureuse qui chante, lorsqu'elle baisse le ton, et que, par la fenêtre ouverte sur la mer, vient au passant la mélodie voilée.

La nuit, qui ennoblit tous les traits et donne de la grandeur à tout, dit ce soir la paix heureuse et le calme

de la vie qui se voit décliner. Le paysage l'accompagne en sourdine, et se surpasse pour l'accompagner.

L'étroit chemin sous les arbres semble conduire au mystère d'une demeure inconnue. Les pins et les chênes s'ouvrent en avenue : la nuit la rend immense et sacrée comme elle-même. Sous la longue nef de l'ombre, entre les arcs du noir feuillage, une lueur obscure est couchée, comme le ruban d'une rivière. Je me retourne : là-bas, à l'autre bout de l'avenue, la lune ronde pend comme une lanterne à la clé de voûte : et le sable brille : c'est l'esplanade où, de côté, s'élève le palais de l'enchantement...

La mer est endormie. Les feuillages frémissent de loin en loin. La nuit, au large style qui résume toutes les lignes, chante sous le ciel une mélodie suave, et le clair de lune est son harmonie.

LXXVI

UN VIEUX BRETON

En Tréméoc. Novembre.

La route de Combrit est toujours belle : la lumière ou la pluie y joue toujours avec la jeunesse des feuilles, ou avec leur agonie. Le chemin va sans hâte entre les futaies et les pins : il monte et descend doucement, il s'attarde, il s'arrête, comme une rêverie; et il n'est point d'heure, même quand la saison des étrangers est venue, où l'on ne jouisse encore, sur cette route charmante d'un moment solitaire.

J'y ai rencontré un vieillard admirable, plus vert et plus robuste en sa haute taille que les jeunes gens. Je l'avais vu riant sous le ciel d'été, parmi la verdure chantante, ce peuple babillard du feuillage, qui ne tient point en place, et n'a jamais de silence. Et je le revis, plus grave et non moins heureux dans la paix muette de l'arrière-saison.

Que sa vie, pleine de calme et de silence, m'a paru belle en ce temps des Morts... Dépouillé, montrant ses

bras d'athlète, où la peau tendue ne colle qu'à des os et des muscles, il était tout d'or, ; et même après les marronniers de Kerséoc'h, ces géants voisins qui ne sont pas du pays, c'est lui, le vieux Breton, qui règne ici, roi séculaire. Poussé du roc, non pas d'une venue, mais tordu et noueux, le tronc moussu, tout cannelé de rides vertes; dédaigneux des rameaux bas; plus large en chaque élan, et semblant au plus épais de chaque nœud renouveler sa base, et se reproduire lui-même en branches puissantes, que ce vieux chêne est fort, et qu'il porte haut son front dur! En vain ployé par le vent d'Ouest, il se redresse et tient tête. Il sort de la roche, grave et noire, sous le capuchon de la terre, comme une fleur de la graine; et il porte l'âme du sol, comme la fleur porte la ressemblance du bourgeon. Il vient du granit; et il cherche le ciel atlantique, qu'il soit vêtu de lumière, ou tendu de pluie. Chaque souffle mouillé de l'air lui arrache quelques boucles d'or; et il voit choir sa parure avec la même sérénité qu'en sa verdeur il la voyait naître.

Une mendiante sans âge, en haillons, serrant contre elle un enfant malsain, aux yeux morts, se tenait assise au pied de l'arbre. Et je voyais la vie humaine, sinistre, condamnée et misérable, sur le bord du chemin où il lui faut tomber. Ce fils de la femme semblait le fils de la nature malade et de la honte, jeté contre la terre d'où sans passion s'élève le fils de la nature impassible, et qui n'a point d'autre volonté que celle où sa mère obéit.

La mendiante venait de loin, et se traînait depuis la

montagne d'Arrez, allant elle ne savait où; le terme était proche : encore une étape, encore un étang; et elle aurait devant soi la mer et les rochers, ces noirs complices, qui le soir venu, font le guet, immobiles, pour le compte de la grande voluptueuse qui soupire, et qui caressante, tue.

Lequel est le plus digne fils de la terre et du ciel pluvieux, — de ceux qui fuient ce pays et se déguisent en gens des villes, — ou de ce noble être, jailli dans toute sa force, comme une source, et qui purifie les sucs obscurs de la glèbe, à mesure qu'ils montent dans son grand corps, et qu'ils coulent, sève violente et sûre, nourriciers à travers lui?

O bel arbre, être puissant et calme sous le soleil et sous la brume, toi qui dures, tu es celui qui sait vivre, et qui a connu le grand secret sans le chercher.

LXXVII

LYS ET PAVOTS

Après-midi de Pardon. En juillet.

Lili, harc'antel ho delliou
War vord an dour'zo er prajou [1]...
Les lys, aux feuilles d'argent,
Sont sur le bord de l'eau, dans les prés...

D'azur, d'émeraude et d'or, le ciel bleu, l'espace blond, les grands arbres au loin et la prairie qui brille... La splendeur et la joie brèves de l'été breton. Le divin soleil inonde d'or le vaste plateau, autour de la chapelle. Dans les bosquets, au creux du vallon, les alouettes ne s'arrêtent pas de triller: et le cri rieur retentit, écho qui se répète, des cailles qui s'appellent, semblables à des enfants qui jouent.

L'ardente lumière se penche sans la flétrir sur la fraîcheur bruissante des sources et les feuillages verts. Ce n'est pas l'été aride du midi. Sous le ciel frémit joyeusement la dentelle des larges arbres et l'herbe épaisse.

1. Cantique breton.

L'air bleu s'appuie sur les branches: et sous l'ombrage, la clarté sinue lointaine, — dans un tunnel bleuissant, un canal d'or. La route éblouit de blancheur, d'acier vif le long des talus qui flamboient. La brise flotte et sent la mer. Le vent pur fait palpiter une atmosphère de rayons, et passe sur le front des hommes, sur la tête des arbres. Une chaude haleine porte les parfums salés de la vague, et la douceur enivrante des fleurs tièdes, ces amoureuses. Et il court des bouffées pieuses, odorant la cire ardente et l'encens.

L'espace est de miel qui poudroie. Sur la lande plane une vapeur rousse. Entre les pins, colonnes brunes aux chapiteaux célestes, étincelle le sable de la baie et la mer glauque : un bouclier d'émeraude sertie dans un disque de cuivre. Pareilles à des ruisseaux, où l'on a effeuillé un nombre infini de roses, les bruyères descendent en sentiers, et coulent sur les pentes de la montagne. Et près d'elles, les genêts éclatants éparpillent leurs robes jaunes, qui semblent des monnoies cornées sur un bord. Un silence magnifique règne parmi la foule des pèlerins: on n'entend que le bourdonnement contenu de la vie, de la joie pieuse, et le grand souffle d'eau, l'orgue infini, le murmure de la mer, qui meurt au bas de la falaise.

Un peuple immense va et vient, monte, descend et tourne autour de la montagne. Beaucoup sont pieds nus, le front découvert, le chapeau à la main. Toute cette procession d'hommes, en vingt flots qui se croisent,

est noire dans la lumière. Mais la couleur de l'assemblée n'en est que plus éclatante; parmi les bannières éployées, les reliquaires de métal, et le brocart qui scintille, les jeunes filles et les femmes, les beaux visages de perle enchâssés dans les coiffes de dentelle et de linges blancs, se balancent, frissonnent, se baissent et se relèvent, lys candides, — tandis que d'autres femmes, et les enfants vêtus de rouge, coiffés de bonnets écarlates, jaillissent, pavots naïfs, et fleurs de pourpre.

Étincelants, sur le brocart solaire, les pavots et les lys s'épanouissent. Mais au delà de cet or mystique, tout encore, le val, la montagne, les arbres et la mer, tout est vert...

LXXVIII

FUNÉRAILLES

Automne, dans la lande de Loc-Maria.

Au loin, un son de clochette tinta.

C'était une note aiguë et grêle. Elle sonnait lentement, à intervalles inégaux, tantôt plus rapide et tantôt se faisant attendre. On eût dit le son de la bruine tendue sur l'espace, quand elle se résout et tombe en une longue goutte d'eau.

La lande coulait sans fin sous le ciel gris. Il faisait un temps couvert, transi, humide. La pluie tombait parfois dans les langes de la brume, comme un trait de violon monte et descend sur une tenue des cors et des hautbois. Et parfois le soleil, à son déclin, perçant l'enveloppe des nuages, jetait un regard malade, fumeux et las sur l'étendue pluvieuse.

La lande était sans borne, une houle sombre sous le ciel gris. Il était déjà tard; l'après-midi d'automne se perdait dans une heure incertaine. Le désert des ajoncs fuyait sous le lointain brouillard; de buissons en

buissons, de fossés en fossés, la plaine du ciel et la terre se parlaient, toujours plus proches l'une de l'autre; et la même vapeur flottait comme une buée entre leurs lèvres grises. La brume transparente, à l'horizon s'était couchée sur le sol, enveloppant les bois d'une robe blanchâtre et cachant les pieds des arbres; ils semblaient surgir, entre ciel et terre, d'un incendie sans flammes.

De plus près, la clochette tinta. On ne voyait personne. Puis, on entendit le bruit sourd des roues sur la terre molle, quand elles s'enfoncent dans la boue, et que les pierres de la route trempent dans cette purée grasse, paraissant et disparaissant à la surface comme des épaves sur le flot. La clochette sonna aiguë et plus tintante encore. Un chariot parut, bas sur des roues pleines et jaunes, attelé de deux vaches noires; le front baissé, elles avaient de la boue par plaques, jusque sur les cornes. Un garçon en sabots les piquait. Une vieille femme suivait le chariot, un cierge à la main; et deux hommes, la face noircie par une barbe déjà ancienne, accompagnaient la vieille femme; elle pleurait et murmurait des prières, en reniflant; eux, étaient sombres, impassibles; ils enfonçaient leurs chapeaux de feutre sur la nuque, quand l'averse tombait; et souvent, aux paroles récitées par la mère, ils se découvraient et, chaque fois, se signaient rapidement.

Une chienne, aux longs poils roux, maigre et la queue serrée entre les jambes, suivait la vieille femme sur les talons; elle avait les pattes chaussées de boue

jaune; et trempées d'eau, ses oreilles pendaient comme du cuir mouillé, laissant perler des gouttes...

Sur le chariot, un cercueil était couché. Une bâche de toile, rougie au tan, le protégeait de la pluie, écrin d'un trésor misérable; elle s'affaissait déjà sous le poids de l'eau et collait à la bière, en dessinant la forme funèbre comme un linge sanglant. Les hommes répétaient les mots de la prière, sur un ton de demi-chant. Ils avaient la voix grave, un accent lent et guttural. Ils semblaient conduire les obsèques inexorables de la lande, de l'Océan invisible, du ciel et de la pluie...

Ils passèrent.

Le son de la clochette s'éloigna, aigu et triste, un cri d'oiseau blessé...

Il pleuvait plus fort. Le ciel se fit plus livide sur la lande déserte, la lande infinie.

LXXIX

LE MANOIR

Ar Maner Ber Enor, à Plopers... Août.

Que la simple beauté du Manoir paraît inimitable à celui qui la découvre... Comme je venais ce matin d'août, à l'heure où toute la nature semble plus libre, et se réjouir enfantine de l'absence de l'homme, — je tournais le dos à la mer depuis le point de l'aube, et je m'élevais devant un pays montueux, coupé de ravins et de bois. J'avais fait le tour d'un marais jonceux, qui renvoyait du coin de ses lèvres vertes son sourire douloureux à l'aube, — l'aube qui toujours a l'air de rêver dans la torture. Le souffle de cette heure a l'odeur terreuse et le froid humide des cimetières : il arrachait une plainte aux roseaux...

Et voici qu'au delà de la rivière, isolé sur sa hauteur, presque caché entre deux collines, le Manoir se montra : solide, pensif et séculaire. Passé l'étang, et le vent dans les feuilles, — passés les fossés et les bonds de la lande qui fuit, — passée la rivière aux eaux d'argent verdi, —

le Manoir semblait la pensée de ce qui dure au milieu de tout ce qui s'écoule; et son être de pierre donnait leur sens aux sombres harmonies du paysage. Toute image de la durée séduit ma tristesse...

Il disait la noire mélancolie, la gravité et le songe taciturnes. Non point la tristesse qui se détruit elle-même, — mais celle qui se soutient, et qui repose sur des fondations presque indestructibles. Le grand air du passé ennoblissait cette vieille demeure : ce n'était pourtant qu'une maison longue, aux fenêtres rares; mais à l'un des angles, une large tour ronde, en forme de donjon, lui donnait beaucoup de caractère; la couleur des murailles, le lierre qui les avait revêtues sur les côtés opposés à la façade; et, plus que tout, l'accord de la maison et de la contrée faisaient la beauté du manoir solitaire. Il sentait le granit; il proclamait qu'il en était fait; et sa face hâlée en semblait fière, comme le visage du marin au retour des navigations périlleuses et des longues campagnes. Il paraissait plus vieux que les rocs, pour avoir survécu à beaucoup d'hommes qui le virent, qui y vécurent, et morts, qui le quittèrent. Les larges ormeaux et les hêtres spacieux l'entouraient, s'étageant sur les derrières, comme une famille de compagnons et d'ouvriers domestiques. Au delà des arbres, la Montagne Noire ondulait, couronnée de bois noirs sur le ciel clair, où un beau nuage, réfléchissant la lumière, s'arrondissait comme un dais aux courtines d'or. La lande encore obscure courait dans sa fuite éternelle, traversée de ravins pareils à des rides sur un visage austère, et se-

mée de sentiers gris, lacets d'argent sur une robe de veuve.

De la hauteur où je me tins dans le silence et la rêverie déjà plus chaude du matin, la mer à l'horizon, la mer n'était plus qu'une pensée confuse de douleur qui sommeille, — et ses aspects, autant qu'ils sont éternels, semblaient d'ici être à jamais sans caprices...

La rivière s'illumina, et prit la couleur de l'orange non mûre... Elle poussait gaiement ses eaux vers l'orient qui dore tout ce qui l'approche. Les oiseaux s'éveillèrent; et la lutte tournoyante des insectes qui n'a jamais de fin pendant le jour, reprit, traçant dans l'espace des courbes non moins fatales que celles des astres. Mais la tour du Manoir, d'où surgirent les charmantes hirondelles, flèches ailées où l'espoir aime à se reconnaître, — la tour parut plus noire que jamais, antique et fixée dans le sol par des murs si épais que toute une maison, aujourd'hui, n'est pas plus épaisse; et roide en sa méditation, la demeure pensive faisait songer au passé qui se contemple...

LXXX

LE PETIT SAINT JEAN

STATUETTE. En été, à Kerloc'h.

Au soleil couchant, brillait, pailleté d'or le chaume roux, égal comme la fourrure d'une bête qui dort, Derrière le mur de la dune, dans le fossé sablonneux. se cache la masure brune, près de la mare à demi desséchée, où l'eau ressemble à la peau gâtée d'un fruit.

Le charmant enfant était debout à l'entrée de la chaumière. Il se tenait, sans faire un pas, devant le trou noir et bas de la porte. La maison était vide. Il la gardait ; et il avait sur les bras une petite fille qui ne parlait pas encore, mais qui parfois bégayait. Il l'avait assise commodément entre son épaule et son coude en équerre. Il se défendait le moindre mouvement, pour ne pas déranger le siège droit, qu'il avait ainsi fait à sa sœur. De l'autre main, tantôt il retenait le frêle équilibre de l'édifice ; tantôt il flattait le visage de la petite, ou lui prenait les doigts. Elle avait la tête au niveau de

la sienne, et elle lui riait, en bordant ses lèvres l'une sur l'autre, comme font ceux dont la langue ne rencontre pas le rempart des dents.

Il avait dix ou onze ans. Sa beauté était rare et exquise. A moitié nu, on lui voyait les pieds, les jambes et tout le haut de la poitrine. Il était maigre et fin. Il avait la couleur blonde de la terre cuite. Des cheveux dorés entouraient son haut front de boucles harmonieuses, comme les virgules de la vigne, — pampre gracieux sur sa joue et ses tempes. Il avait le col allongé d'une jeune fille, et les yeux d'un bleu profond. Toutes ses lignes étaient longues, sveltes, et d'une maigreur parfaite. Son père avait été un très beau matelot.

A la question s'il était seul, et si son fardeau ne lui semblait pas trop pesant, il répondit en rougissant, d'une voix douce; il avait un charmant sourire, où parlaient une tendre résignation et une dignité naturelle. « C'est la petite sœur, fit-il... Elle m'aime... » Mais il n'en dit pas plus.

Il me parut le petit saint Jean de la dune. Il m'en rappelait un de son âge, que j'ai vu en bronze à Florence, et un autre, vivant et doré comme lui, que j'ai rencontré, un matin, près de San Zanipolo; mais ce Vénitien bavardait avec une jeune fille rieuse, brillante et gaie comme une fleur. Tandis que le petit Breton, debout à la porte du chaume, avait déjà l'habitude du silence; et, comme un vol sur l'eau, l'aile d'un rêve triste passait déjà sur le sombre cristal de ses yeux.

LXXXI

NUIT EN LOCTUDY

12 novembre.

La nuit est noire comme un gouffre.

Le Noroit pousse une pluie épaisse et glacée. La rafale passe, rapide ; et le silence, entre temps, s'établit sinistre, haineux, immense.

On devine la brume plus qu'on ne la voit, à l'éclat voilé des feux, dans le lointain, aux points de l'horizon où l'on cherche les phares. Dans les intervalles que laisse la rumeur du vent, on n'entend que le hurlement rauque de la sirène, et le galop reculé de la terrible Torche. Le ciel et la contrée se confondent en une masse d'encre, où court le reflet lugubre du grand feu de Penmarc'h, semblable à un éclair louche sur un disque de bitume.

Le vent jette contre les vitres les paquets d'eau qui s'y écrasent et qui dégouttent lentement. De temps en temps, l'eau roule du toit avec un grincement qui ressemble à un cri étouffé de bête. Et la girouette crie, comme une pie enrouée, sur son axe de rouille.

La mer roule sa plainte, là-bas, dans le gouffre de la nuit noire. Le silence est bien plus émouvant de n'être troublé que par elle. Une tristesse forte et large tombe sur tout le pays, — une tristesse qu'on aime comme un hôte divin, inévitable et qui se fait craindre.

Et là-bas, partout, c'est l'Océan qui gronde, sur les bords de la Nuit. La solitude est pleine de cette voix immense. Et celui qui l'écoute, — seul aussi, — reste pensif, s'ennuie à l'idée d'entendre le son de la voix humaine, et sent son cœur profond devenir taciturne...

C'est dans le même mois, nuit pour nuit, et par un temps semblable que j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde. La journée avait été venteuse, livide et froide; le ciel était nuageux. Et le lendemain, je fus seul... Et il plut à torrents... Et dans mon souvenir, je tremble encore à l'horreur où me jetait l'idée de toute cette terre noire, glacée et humide... Hélas! sur cet Amour si profond, que je n'en ai point été séparé sans être à jamais déchiré de moi-même, que de soleils ont passé depuis, que de pluies sont tombées, que de jours et de nuits...

La pensée ne peut fixer longtemps cet abîme, et refuse d'y croire. Ou, il lui faudrait s'y précipiter...

Emporte, emporte-la donc, toi qui sais te répondre, solitaire Océan.

L'ADIEU

19 novembre. *Kenavo*...

Le dernier jour est venu : voici le matin, dont je ne verrai pas le soir, en Bretagne. Je fais mes derniers pas le long de la mer entre les rocs et la lande. Qui dira votre langueur, promenade de l'Adieu? — La terre que l'on aime est comme une amie affligée, que l'on quitte pendant son sommeil.

J'ai laissé Pont-l'Abbé, et je revois l'Océan terrible. Les nuées de plomb roulent lourdement dans le ciel pluvieux. Et les rocs impassibles, violents et silencieux, comme les résolutions d'une âme volontaire, laissent écumer contre leurs bases la colère des vagues. Le flot monte, noir comme les violettes dans une prairie, par une journée d'orage. Au loin, sous un pan du voile relevé où la lumière passe en éclaircie, le pré des vagues a la couleur d'une sombre pensée, dont le cœur d'or pâle luit sur les pétales bleuâtres... Adieu, donc.

Qu'aimerai-je, si je n'aime pas la tristesse, moi qui

suis tout passionné et tout triste. Et la tristesse de ce pays pensif est pour mon âme un berceau, où m'endort une mère délicieuse. Celle qu'elle est se trouve en celui que je suis, et bien faite pour lui, bien fait pour elle.

Elle, qui est si douce, si dure, si frémissante dans ses rêves, et si indifférente au reste de l'univers, connaît bien mon fiévreux ennui. Je vais au bord le plus lointain de la terre, là où la Bretagne s'enfonce dans la mer, maintenant que tous les hommes et ses propres fils se précipitent vers les lieux de la foule; et je leur tourne, comme elle, un dos de granit.

Le tombeau de la mer est celui que j'envie, — la tombe très profonde, où la colère est éternelle comme le mépris, et où la grâce suprême est solitaire. Le tombeau de la mer orageuse est la demeure que j'envie, — celle où la tempête est déserte, et où la paix elle-même est amère.

C'est vous que je préfère, ô vagues, — ou vous, landes muettes sous la brume, entre les arbres pieux, qui baissent la tête, et les rocs indignés à la nuque imployable qui ne cèdent jamais, et qui, tour à tour, pâlissent de courroux, et s'assombrissent de noir dédain.

Je veux mourir ici, où j'ai senti les linges tièdes de l'oubli envelopper mes os brûlants de fièvre, et détendre mes muscles raidis. Je veux mourir ici, où le rêve puissant de la vie s'endort dans une fraîche paix, qui le délasse. Car, où ne se consume-t-il pas de son ardeur? Partout, il se dévore.

Taciturne et plein de chants, selon que l'une ou l'autre passion l'emporte, ici j'ai la terre qui répond ou

qui écoute, qui se tait quand il le faut, et qui parle. Émeraude au cœur profond, Bretagne, nous nous dirons nos chants. Je veux mourir, roc sur ta roche, où le pâtre aux yeux purs chante encore, tandis que la vierge aux cheveux de lin, pareille au soleil d'avril sur les bouleaux sourit tendrement de ses lèvres encore aussi virginales qu'elle.

Émeraude au cœur profond d'océan, tu es aussi violente et douce. Tes vagues tuent : et tes prairies si vertes font un tapis où les pensers acerbes s'endorment sur le gazon au pied des chardons à la fleur cuisante.

Puissé-je épuiser ici une vie inépuisable, dont la sève coule dans mes veines comme un fleuve d'or fondu et de puissance croupie. Puissé-je endormir, sous les feuilles pluvieuses de Cornouailles, les bonds de la domination et les humeurs de la volonté, qui se font vénéneuses de grandir secrètes dans mon âme et de pousser sous des chaînes, ensevelies.

Puissé-je entendre à l'infini occidental des vagues le rêve de la grandeur, que prétend insulter la vie. Et puissé-je endormir, sur les derniers bords des solitudes atlantiques, la grandeur de mon désir dans une paix égale...

FIN

TABLE

—

Dédicace III
I. — Vers l'Ouest 1
II. — De la Fenêtre 8
III. — La Paix de Kergoat 10
IV. — Le Fol et la Sœur blanche 13
V. — Naïk 17
VI. — Entrée à Benodet 23
VII. — Les Vieux 26
VIII. — Triomphe des Barbares 32
IX. — La Mer parle 36
X. — La Danse 40
XI. — Tugdual 43
XII. — Bucoliques de Septembre 47
XIII. — Fin de Fête 52
XIV. — La Belle du Mail 59
XV. — Une Hutte 62
XVI. — Fin du Jour 66
XVII. — Tempête 68
XVIII. — Visite au Phare 72
XIX. — Petits Bretons 75
XX. — Annonciation du Soir 79
XXI. — Brumaire 81
XXII. — Le Jour des Anges 84
XXIII. — Penmarc'h 92

XXIV. — Arcadie 95
XXV. — Calvaire 98
XXVI. — Seigneurs 101
XXVII. — Le Pauvre Pêcheur 105
XXVIII. — Heures d'Automne 113
XXIX. — L'Ile 118
XXX. — Le Phare 121
XXXI. — En Fouesnant 124
XXXII. — Route au crépuscule 128
XXXIII. — Les Deux *Mam-Gouz* 131
XXXIV. — La Nuit des Fées 135
XXXV. — *Glazik* 138
XXXVI. — Le Jour des Morts 141
XXXVII. — Le Chant humilie les Bêtes 143
XXXVIII. — Dunes 146
XXXIX. — Matin en Mer 149
XL. — Soir d'Automne 152
XLI. — La « Douce » 155
XLII. — Spectacle 161
XLIII. — Fantômes 165
XLIV. — La Dame aux Oies 168
XLV. — Un Chant et le Chemin montant 173
XLVI. — Le Bain 176
XLVII. — Le Soir sur la Lande 180
XLVIII. — Le Vent 182
XLIX. — Estampe dans le goût du Japon 184
L. — L'Angelus 187
LI. — Le Fjord 189
LII. — Crépuscule d'Octobre 191
LIII. — Sainte Barbe 193
LIV. — Pontiques 200
LV. — Sur le Tertre 207
LVI. — Combat des Dieux 211
LVII. — Pavois 214
LVIII. — L'Homme sans tête 216
LIX. — Pont-l'Abbé 228
LX. — Le Voyageur 233
LXI. — Foin de Rostillec 236
LXII. — Géorgiques 241
LXIII. — Port de guerre 248

LXIV. — La Foi 252
LXV. — La Lande d'Or 257
LXVI. — Les Fillettes 259
LXVII. — Feuilles Mortes 262
LXVIII. — Arcades Ambo 268
LXIX. — Les Phares 272
LXX. — Quête pour la bonne guérison 275
LXXI. — Fidele 280
LXXII. — La Sainte 287
LXXIII. — L'Agneau 293
LXXIV. — La Jeune fille à la bague 296
LXXV. — Chant de la Nuit 298
LXXVI. — Un Vieux Breton 300
LXXVII. — Lys et Pavots 303
LXXVIII. — Funérailles 306
LXXIX. — Le Manoir 309
LXXX. — Le petit Saint-Jean 312
LXXXI. — Nuit en Loctudy 314
L'Adieu 316

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 3448-5-24. — (Encre Lorilleux).

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

ANDRÉ SUARÈS

IDÉES ET VISIONS

Un volume in-18 . . . . . Prix : 7 francs.

JEAN GIRAUDOUX

LECTURES POUR UNE OMBRE

Un volume in-18 . . . . . Prix : 6 fr. 75

ANDRÉ SUARÈS

VERS VENISE

(VOYAGE DU CONDOTTIÈRE)

Un volume in-18 . . . . . Prix : 7 francs.

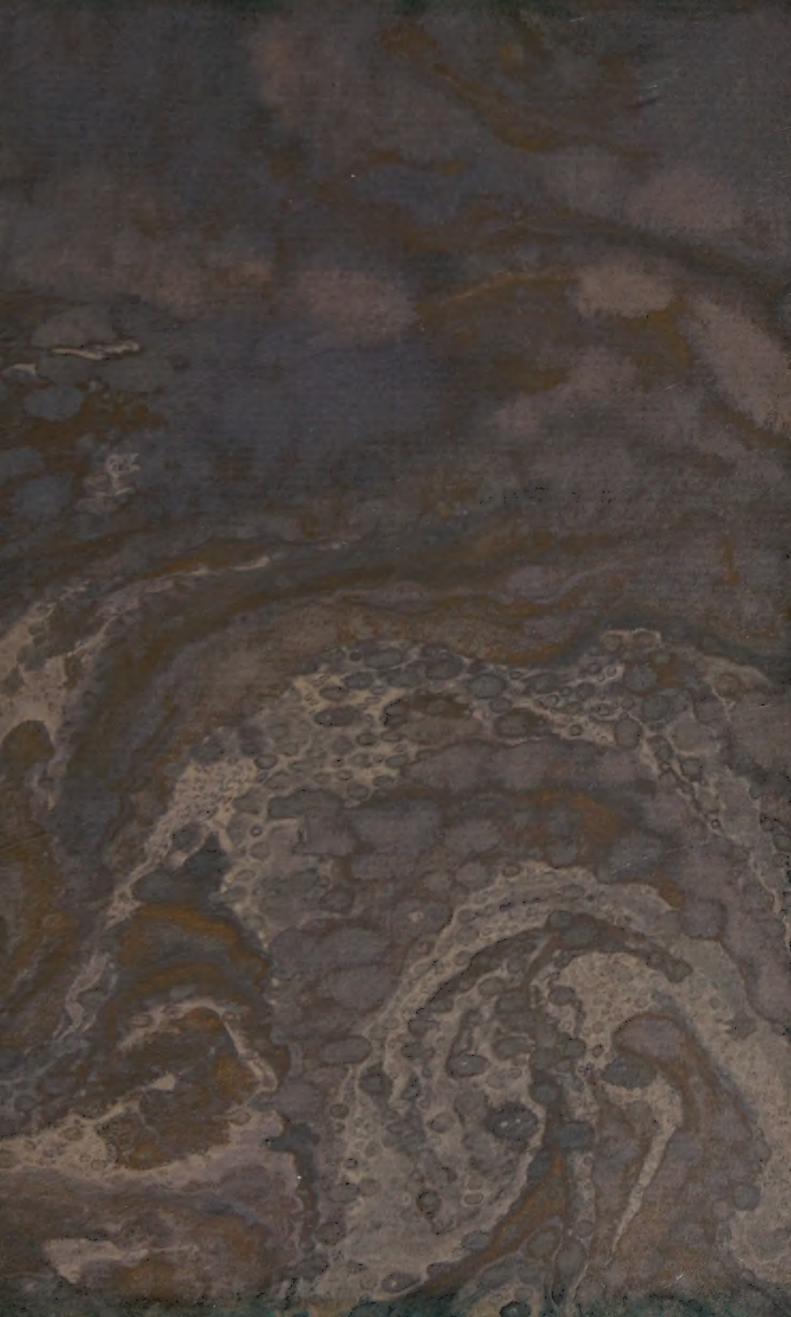
P.-J. TOULET

LA JEUNE FILLE VERTE

ROMAN

Un volume in-18 . . . . . Prix : 6 fr. 75

PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX. — 3450-6-24. — (Encre Lorilleux).



C0-BKW-892